
677
DEVOTION A LA MORT



SEIGNEMENTS SPIRITES ET MORAUX

SELON SAINT ÉLOI

DÉVOTION A LA MORT

Ennemis de la mort,
Votre conversion est ici...

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

MDCCCLXXV



envoi d'un
médium
inconnu

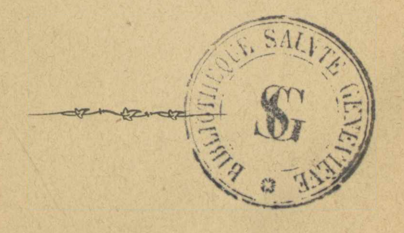
DÉVOTION A LA MORT

ENSEIGNEMENTS SPIRITES ET MORAUX

SELON SAINT ÉLOI

DÉVOTION A LA MORT

Ennemis de la mort,
Votre conversion est ici...



NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

MDCCCLXXV

PREMIÈRE PARTIE

DÉVOTION A LA MORT

SUPPLIQUE :

A la vie — hâte-toi.
A la mort — viens à moi.

RÉPLIQUE :

Oui, — mais écoutez, toutefois :

Comme à dater du jour où la vie est donnée à l'homme, la mort lui est assurée, ce n'est qu'œuvre de prévoyance, utile et anticipée, de lui faire connaître ce qui doit l'initier et le préparer à passer de la terre au ciel, et de la vie de ce monde à la vie éternelle.

Lisez ce livre, — il répond à votre pensée.



I.

Objectif de l'Auteur.

Sous le titre lugubre et sévère de « Dévotion à la mort », se proposer de montrer à la vie sa consolation, son refuge et son but, c'est, en un court énoncé, tracer le sommaire et le sujet de l'œuvre que saint Éloi va dicter à Sebron pour justifier du souci constant qu'il a des adeptes de son enseignement, à qui il veut, aujourd'hui, chercher à inculquer sa philosophie sur la question qu'il a choisie. Cette question, trop négligée, est celle du bonheur placé dans la mort qui attend l'homme, en finalité de sa vie d'homme.

L'œuvre présente aura, dans son parcours, à raffermir les cœurs, à aguerrir les courages et à préparer l'homme à la résignation et à la confiance nécessaires pour franchir, de la mort, les mystères.

C'est avec ces sentiments que l'âme, survivante et intéressée dans l'accomplissement des faits qui

sont les phases saintes du problème, doit se montrer dans son devoir et dans sa soumission aux incidents qui en sont les particularités inséparables.

La dévotion à la mort, — c'est la dévotion à la vie terrestre, douce, vertueuse et calme ;

C'est l'amoindrissement du regret de la vie de ce monde et l'accroissement de la confiance et de l'espérance en une autre et meilleure existence ;

Enfin, c'est la dévotion de notre conscience tranquille et rassurée, en ses aspirations de ravissements ultérieurs ayant Dieu, notre Maître, pour auteur.

La dévotion à la mort n'a nul besoin de la mort pour se diriger en sagesse ; elle n'a nul besoin de la vie, elle n'a nul besoin de paroles de consolation, de promesses ; elle n'a nul besoin de garants, de cautions, de témoignages à conviction ; elle dédaigne, en ceci, aussi bien ce qu'on lui offre que ce qu'on lui donne, pour se contenter de ce qu'elle a, de ce qu'elle possède, de ce qu'elle sait — par la foi !

Le grand mot est prononcé ; c'est la foi... donc, demander à la foi ses gages est, simplement, ce qui est à faire pour en avoir le diplôme nécessaire, l'acte passé comme devant notaire, le titre, le passe-port, le sauf-conduit permettant à toute créature de pos-

4

tuler les bienfaits que la foi procure et assure dans l'événement de la mort, en donnée providentielle et sublime !

C'est ainsi que, dans ce livre, la thèse de la dévotion à la mort aura son développement et son cours ; et c'est ainsi que nous allons en aborder les prémisses dans des chapitres initiateurs et précurseurs.

La dévotion à la mort est un sujet qui embrasse bien des sujets divers, bien des notions en harmonie ou en contraste, bien des confidences, des leçons, des conseils, même des injonctions ; mais, qu'on ne se hâte point de juger et, surtout, de conclure avant que saint Éloi n'ait conduit le lecteur jusqu'au relai ultime où le présent travail devra s'arrêter, c'est-à-dire à l'endroit même où on lira sur le poteau du chemin ces mots écrits de sa main :

Ici est le terme du voyage entrepris dans la portée voulue de cet écrit ; il s'arrête en accord avec l'intention de l'auteur qui est de n'en pas dire davantage quant à présent et à cette heure.

Prière de préparation à l'œuvre :

Dieu tout puissant, daignez attacher à cette ten-

tative de saint Éloi votre sainte volonté et votre protection.

Ce que vous approuvez, mon Dieu, est assuré ; ce qui est en vous assuré est dans le bien sanctifié et marche tête haute sur la voie dont vos esprits gardent les issues, les bas côtés, les avenues, pour donner à qui s'y hasarde sa carte de Pèlerin de sainteté doté de sécurité.

Ainsi soit-il.



II.

La Mort, pour la Foi,
C'est la Vie sous nouvelle Loi.

Comment demander aux hommes de se vouer à la dévotion de la mort, sans avoir cherché d'abord à leur faire comprendre ce qu'est la mort, à eux qui, étant dans la vie, savent à peine ce qu'est la vie.

La mort est identique à la vie ; pour entrer dans la vie, une gestation préparatoire arrange, dispose, asservit les organes rudimentaires de la vie ; puis, la vie vient, se loge, se domicilie dans un corps petit, mesquin et fragile, où la douleur et la souffrance paraissent seules avoir asile.

Puis, l'inconscience cesse avec les années, et l'es-

prit, dans cette phase première, prend, à son moment, la place minime qui lui est nécessaire, puis une part plus grande, puis la part tout entière : l'homme est formé, l'esprit est à son poste et l'âme, venue du ciel, incorporée dans l'homme, y est, pour son épreuve comme en captivité, jusqu'à l'heure où la mort, de ses liens, l'aura délivrée.

La vie terrestre est, pour l'âme, une détention impatiente, un emprisonnement douloureux dont la mort la dégage, dont la mort l'émancipe, dont la mort la libère en rompant enfin ses lisières et en la faisant libre, par l'essor rendu à sa loi naturelle, antérieure et entière.

La mort, comme la vie, a son temps d'incubation, de transformation, de ténèbres, de confusion et d'ignorance d'elle-même ; mais, comme pour la vie première, ceci a lieu à l'insu de la créature, ou de l'âme, intéressée à la perpétration du mystère.

Donc, dans l'inconscience, dans l'insensibilité, dans le sommeil des sens, sous la protection providentielle de l'œuvre asservie à ses particulières nécessités, sans concours des personnalités impuissantes qui n'ont rien à y apporter, tout se passe sans intervention des parties qui, soumises à la plus complète inertie, y demeurent jusqu'au jour où Dieu leur dit : « Allez... ma loi est accomplie. »

Le fait accompli par la mort, c'est le corps matériel mis en terre et l'âme retournée en son pays du ciel, pour y jouir de sa vie nouvelle faisant suite à l'individualité éteinte et épuisée de sa première et mortelle destinée.

Tel est l'historique de l'âme ayant traversé l'épreuve de la vie et abordé la mort qui la conduit à son réveil admirable où commence sa mise en possession du trésor de la vie interminable, éternelle, inusable !

Avoir cette conviction en soi, avoir cette docilité en soi, avoir ce sentiment fortement inculqué dans sa foi, c'est posséder la notion de la vérité, la condition de la sécurité que l'homme, en créature de Dieu, peut avoir, dès qu'il le veut, pour passer, sans crainte, sans frissonner, de la vie de ce monde à celle d'éternité.



Prière :

Mon Dieu, accordez-moi la force et la foi ; la force pour ne point succomber sous l'étreinte de la mort quand elle devra me saisir et m'appréhender ; et la

foi vive et confiante pour être devant vous dans la joie, non dans la tristesse, quand mon acte de soumission aura à se faire voir, répondant à vos lois de sagesse, décrétées, immuables et à tous imposées!...



III.

Amour de Dieu est Tout.

La mort est déjà moins terrible et moins effrayante par ce qui a été dit dans les deux discours qui précèdent ; jouissons dès à présent de cette sécurité, en adressant à Dieu, sous la forme d'un psaume, nos actions de grâces et nos vœux :

Dieu de science, de puissance et de justice ;

Dieu de sublimité, d'infaillibilité, de parfaite et admirable bonté ;

Dieu de si grande sagesse, de si grande autorité, de si extrême bienveillance et amitié, reconnaissez en moi celui qui vous vénère, vous révère et vous aime ;

Celui qui sait que vous êtes Dieu tout-puissant et miséricordieux ;

Celui qui sait que c'est vous qui tout combinez et qui, ayant combiné, savez faire accepter, imposer et exécuter ;

Celui qui sait quelles sont de votre loi la force et l'équité, de votre volonté la suprême prudence et l'invincible autorité ;

Celui, enfin, qui sait encore votre profond et constant désir d'être favorable à l'homme en humanité ;

Mon Dieu,

Écoutez notre voix, notre prière, nos instances et croyez à notre soumission préalable sans arrière-pensée et sans réticence.

Mon Dieu, du fond de mon cœur, du fond de ma conscience et du fond de ma vie, je vous reconnais pour mon Créateur, mon Père, mon Maître absolu, mon Seigneur !

Mon Dieu, par acte spontané de ma foi, je crois en vous et, à tout, venant de vous : je crois !

Mon Dieu, que ce soit la vie de ce monde, que ce soit la vie d'outre-tombe, j'accepte mon sort par vous tracé ;

Mon Dieu, que ce sort soit fortuné, que ce sort soit malheureux, dès que c'est vous qui le faites,

pour moi il ne sait qu'être un sort d'avance accepté en toute reconnaissance et en muette docilité.

Mon Dieu, l'adversité ou le bonheur des hommes ne sont que des façons de dire et de sentir absolument sans valeur, dès que notre Seigneur nous dit :

« L'infortune et le bonheur n'ont que Dieu pour auteur, et l'homme de foi véritable pour seul bon appréciateur. »

Mon Dieu, vous aimer est bien, vous le dire est bien ; mais l'éprouver en sincère amour ; le sentir, en être pénétré pour aller jusqu'à, s'il le faut, en mourir ; c'est la dignité qu'en qualité de serviteur tout à vous dévoué, il faut acquérir pour oser, à bon escient, s'en réjouir sinon s'en enorgueillir...

Mon Dieu, si dans l'humilité, dans l'anxiété, je me courbe et me prosterne devant votre souveraine et divine majesté ; bientôt, mon Dieu, dans la confiance, dans la sainte espérance, dans la dévotion à votre cœur de Père et de Créateur, je me rassure, je me réconforte, je me redresse dans un saint et doux sentiment de ce qu'est votre clémence et votre insigne indulgence ;

Mon Dieu, dans l'amour, dans la foi, dans un abandon absolu en vous, je me réjouis, je me consolide et me reprends à libérer mes doutes, à re-

fouler mes craintes; à n'avoir plus qu'une aspiration dominante : vous servir et savoir vous plaire !

Mon Dieu, — qui sait vous plaire sait le chemin de votre cœur paternel, le secret de votre protection dévolue à qui sait la conquérir par son zèle, le prix auquel s'adjuge votre amour envers les hommes garantissant, cautionnant pour eux ce que votre dû retour leur vaudra au ciel, de bon accueil, de saint et bon secours.

Mon Dieu, — sur la terre où je suis et des cieux où vous êtes, faites que la distance s'amoindrisse en ce sens que, vous disant : « Mon Dieu, je vous aime ! » vous me répondiez aussitôt : — « C'est bien, cher fils, et moi de même. »

La mort qui a tout entendu en demeure comme éperdue au point d'en être devenue blême ; mais, soudain, elle se remet en songeant que rien de la bienveillance de Dieu, rien de son pouvoir ne dépend d'elle et que ce qui s'ajourne ne lui est pas enlevé pour longtemps, car, ou plus tôt ou plus tard, ce qui lui échappe un instant, un instant après se reprend....

Hommes ! entendez-le bien — et pensez-y souvent....

IV.

La Mort ne connaît pas le devoir de la Prière.

Si la mort était la mort comme l'homme entend la mort, Dieu n'aurait pas en partage la perfection de ses œuvres puisque ses créatures, imparfaites en ce monde, arriveraient à une mort qui serait le néant et la fin, sans aucun moyen de se rattacher à rien qui puisse leur rendre leur course vers une destinée plus parfaite ; plus parfaite, mieux remplie, et plus complète.

Cette hypothèse est tout simplement un non-sens, un paralogisme insoutenable, car ce n'est pas l'homme, ce n'est pas seulement la créature qui serait anéantie, corps et biens, dans la mort vulgaire et de dotation si imparfaite ; mais Dieu lui-même qui,

l'ayant ainsi voulu, serait resté imparfait, impuissant et à court de vertus en accord de lui-même, devant s'annexer aux vertus de la vie, après la mort même....

Si ce discours était tenu sérieusement, saint Éloi qui l'entend dirait : Que le blasphémateur meure à l'instant!... Rien de Dieu ne peut être ni imparfait, ni impuissant; donc, ni l'homme bon, agréable à Dieu par ses œuvres parfaites, ni même l'homme méchant, utile à Dieu pour triompher de ses œuvres mauvaises, ne pourraient être par le néant libérés à la mort, sans démontrer l'inutilité de la vie achevée et sans démontrer non-seulement cette inutilité, mais le mensonge de l'autre vie qui, à la mort, se prépare à commencer...

Eh bien, il ne peut en être ainsi; la vie est un principe qui s'enlace à d'autres principes; elle est un principe et un degré, comme la mort est un principe et un degré, échelonnant l'ascension de l'esprit qui est en ce monde l'élément actif de la vie véritable, vers les sommets où il arrive à jouir de la pure lumière qui luit au ciel — sa patrie!

Dire la vie, quand il s'agit de l'homme, c'est dire la vie par l'esprit;

Dire la vie par l'esprit, c'est faire entendre la vie propre à l'homme et propre à l'esprit;

Et dire la vie propre à l'homme et propre à l'es-

prit, c'est authentiquement proclamer la vie spirituelle, inviolable, éternelle !

La mort, sous son nom de premier degré qui s'appelle néant devant l'ignorante humanité, est un événement sans diplôme, sans puissance autorisée en ce sens; sans mission possible, dès que cette mission ne serait qu'une mission non estimable, non respectable et aussi injuste qu'elle est de fait et de réalité incapable.

Eh! quoi, Dieu aurait octroyé à l'homme les facultés de combinaison, de prudence, de sagesse et de raison;

Il aurait octroyé à l'homme le don de la pensée, celui de l'imagination pour éteindre ces flambeaux que l'esprit lui a mis en main, précisément pour le préparer aux choses ultérieures à sa vie; aux conquêtes qu'il doit faire un jour sous la lumière où brillent les perfections de Dieu, et tout cela, pour faire de l'homme seulement pâture à la terre, aliment indélicat aux vers, et en former la matière à ce point de vue méprisable qui a pour nom : la poussière ?...

Eh ! quoi, Dieu aurait fait tant de combinaisons savantes, admirables, à propos de l'homme, dans sa vie en mystère impénétrable, dans ses organes que cent usines ne suffiraient point à rivaliser, et

tant d'autres choses inhérentes ou à la suite, pour la seule satisfaction de le doter d'un appareil nécessaire à sa vie? — Non! — Ce sort fait à l'homme est impossible, car, en définitive, il restreindrait au simple mécanisme de la trituration, de la combustion des aliments qu'il absorbe et digère, l'acte qui s'accomplit à moins de frais pour la chenille, par exemple, qui, elle, au moins, devient papillon brillant, faisant témoignage de ce qu'un insecte repoussant peut devenir comme insecte éclatant, en traversant le pas difficile, au dire de l'homme, du sommeil passager qui est la mort d'un moment?

Oh non! — l'homme n'a pas qu'à manger, comme la chenille sur la terre, son chou en rampant; autre est sa vocation, et voyons si, en cherchant, nous pourrons lui reconnaître quelque mission de moins grande déception.

Hommes! tout de votre esprit est-il si fort dans l'ignorance que vous ne puissiez de vous-mêmes sortir de vos fausses opinions, de vos préjugés si profonds, si vulgaires et de votre inconscience redoutant la lumière? N'avez-vous pas, pour vous y aider et à la portée de votre jugement, l'intelligence qui vous est propre et qu'à chaque instant vous pouvez appeler, solliciter et sommer de vous éclairer?

Ne comprenez-vous pas tout de la vérité matérielle ?

Pourquoi, alors, vous refusez-vous à comprendre, tout aussi bien, ce qui est d'ordre plus élevé et non moins empreint de vérité, qui est l'ordre spirituel qu'on pourrait dire l'ordre surnaturel si, à l'égard des œuvres de Dieu, ce mot pouvait avoir un sens susceptible d'être appliqué aux choses qui, pour Dieu, ne sont que choses naturelles qu'il donne à l'homme à admirer.

Les choses de la vie, prises de leur côté matériel, vous les connaissez ou du moins vous les constatez ; — quant à celles de la vie, par leur côté spirituel, ce sont celles que vous ignorez, mais moins, peut-être, que vous ne les méconnaissez...

Renfermons-nous, dans cette dictée, à la vie spirituelle ; pour aujourd'hui, c'est assez.

La vie spirituelle n'est en ce monde qu'ébauchée ; cette circonstance, seule, ne suffit-elle pas à vous frapper et à vous faire dire : Si la vie spirituelle en ce monde n'est qu'ébauchée, c'est que, autre part, elle doit de toute nécessité se parfaire et se continuer ?

Ce raisonnement est fort juste et d'une grande perspicacité, car,

Quand la vie matérielle est épuisée, la vie spirituelle qui est à son côté, n'attend que l'instant où la mort a prononcé, pour, enfin, apparaître et, en splendeur inouïe, se montrer...

Oui, la mort est la transition naturelle et fatale qui rend aux vues de Dieu leur parcours indéfinissable ; elle est l'éblouissement qui change le décor; elle est le renoncement à la vie matérielle ; l'accession à la vie spirituelle, l'entrée en possession finale et réelle de la fortune sainte, qui se nomme, au ciel, la fortune de la vie éternelle !

Terminons, comme à notre ordinaire, ce discours par une prière, et c'est à la mort elle-même que dans ces pages nous voulons honorer, qu'il nous faut la demander.

—❦—

O mort ! que tu es encore pour moi sinistre et solennelle ; veuille prendre la parole et me dire, à ton tour, comment tu sais prier Dieu, selon qu'est pour lui ton amour ?

La mort :

— La mort ne prie point Dieu, elle est à son service non pour chanter ses louanges, mais pour remplir son rigoureux et mystérieux office...

La mort n'est pas ce que croit le vulgaire ; elle n'est ni lugubre, ni d'aspect affreux, ni sévère ; elle est au contraire de noble visage ; sa dignité comme sa prestance est frappante ; Dieu l'a faite ange du ciel ; comme les anges elle est pourvue d'ailes ; sa faulx, son glaive, sont des symboles inventés qui lui sont inutiles puisqu'elle n'a point à les employer ;

La mort, quand elle agit, lève la main sur ceux que désigne sa liste et n'a besoin, dans son exercice, que de prononcer ces mots de sa voix solennelle : « Allez où Dieu vous appelle... »

La mort abat d'une main, mais de l'autre elle relève et, quand au premier choc, l'homme tombe en sommeil, du second mouvement, son âme se redresse et se réveille éblouie, en se trouvant tout à coup inondée de lumière et au séjour céleste établie...

L'âme, arrivée au ciel, y est entourée de splendeurs, de merveilles dont sa part est d'en jouir selon ce que l'ange introducteur lui dit à l'oreille :

« Ame, tu es chez ton Dieu ; tu sors des ténèbres ; et, maintenant, tu es dans les cieux : prie, chante, et ne crains point d'exprimer ta joie et ta reconnaissance en hommage que, sans cesse, tu as à rendre à Dieu qui est tout et qu'il te faut adorer, vénérer, glorifier et servir de ton mieux ! »

Homme sache donc que la mort, elle, ne sait que son métier qui n'est point d'implorer, ni prier.

Le tien est autre, tu dois t'y astreindre et saintement le pratiquer.



V.

La Mort doit s'attendre sans impatience; il nous suffit pour notre devoir d'être, en simplicité, préparé à la recevoir.

Aimer la mort se peut, mais la désirer avant l'heure ne se doit : donc, respecter la mort et l'attendre à son jour et en son lieu est ce qui, seul, se fait et ce qui, seul, se peut.

Aimer la mort est une aspiration de détachement des choses de ce monde qui est au fond de certains cœurs imbus de la foi vive ; mais la généralité des hommes attachés à ce qui, dans la vie, les captive, les sert et satisfait à leurs passions et à leurs désirs, n'est point dans la donnée que nous venons de dire.

Désirer la mort — est un souhait qui n'a de justification, quelle qu'en soit d'ailleurs la raison particulière, qu'à partir du moment où la vie de la terre se retire en arrière, et laisse la vie survivante

s'annoncer, s'avancer et nous montrer du doigt la patrie de l'éternité !

Mais — respecter la mort — cette favorite de l'ère nouvelle de la vie spirituelle, est un sentiment louable de soumission, de résignation et de parti-pris estimable.

Il ne convient donc point de se faire un mérite de souhaiter la mort ; elle a son heure, son moment et, en hâter la survenance, serait donner à l'homme, en contre-partie, le droit de lui dire de ne pas venir jusqu'à lui ; or, ce trouble apporté dans les décisions de Dieu éternel serait, dans l'un et l'autre sens, une atteinte portée à la sagesse qui veut que l'heure ne soit ni retardée ni en avance ; le strict mérite étant d'être exact sans souci aucun d'aller vite.

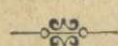
De ceci concluez que, s'en rapporter aux combinaisons de Dieu, en fait de passage de la vie de ce monde à la vie des cieux, est le correct et bon devoir à l'homme imposé, pour faire témoignage de sa soumission et du courage qu'il lui faut avoir.

Prière :

Mon Dieu, — soumise à vos décrets, mon âme se renferme dans son emprisonnement de la matière ;

elle comprend son futur destin, mais rien ne la sollicite follement à abréger la longueur du chemin.

Elle est acquise au sentiment délicat et profond que ce que Dieu dispose est parfait et que ce qu'il impose seul est bien...



La mort qui a entendu, ajoute :

L'âme est créature de Dieu ; elle est l'habitante assurée du séjour éternel ; l'homme n'en est sur la terre que la boîte à violon qui sert, s'use, ou se brise ; sans qu'il en soit, ni plus, ni autrement question...



VI.

De la Vie, la Mort est le profit.

La mort est-elle maladie, usure, altération normale de la force vitale ; est-elle loi générale et, de toute manière, loi fatale ?

La mort, même avec acception des particularités, est loi de nécessité, loi fatale et inévitable ;

Sa condition est unique : mourir, pour cesser d'appartenir à cette vie, pour vivre encore et rentrer dans la vie, non dans celle dont elle s'est départie, mais dans celle qui est la vie du ciel, vie admirable et éternelle.

Mourir est un mot dont le sens est falsifié, quand on le confond avec finir.

Mais mourir est un mot qu'on a su bien définir quand on lui a donné la signification d'aboutir ;

mourir est, en fait et en vérité, éteindre la vie, mais pour ensuite la rallumer ; ce n'est donc point «finir», mais «aboutir» qui est le sens du mot mourir et dont il le faut parer et revêtir.

Mourir, dans ce cas, ne saurait être un mot de valeur triste, lugubre et d'aucun regret justifiable, pas plus que de déception, de négation, de désolation véritable ;

Ceci dit, que faut-il en dire encore pour compléter sa définition et son incontestable explication ?

Il faut dire, et tout sera dit, que mourir est un bénéfice et que sans la mort notre vie serait mise dans l'impuissance d'en réaliser le profit.

Cette vérité est, en simplicité, l'objet de cette dictée ; prions Dieu de la consacrer :

Mon Dieu, — daignez vous faire entendre et nous parler ;

Dieu vous dit : Venez à moi par la mort et sans vous en affliger, dès que vous savez que, mourir, c'est accomplir le passage qui conduit l'âme humaine de sa douloureuse existence à sa destinée

réelle qui est de se parfaire et de s'éterniser au ciel.

—⁂—

La mort dit :

Hommes ! si votre oreille, comme la mienne, sait entendre sans que l'interlocuteur y revienne ; vous devez savoir maintenant que la mort, en disant que son acte n'est qu'un court sommeil, n'est point dans son tort...



VII.

La tristesse de la Mort est un contre-sens déplorable.

Le dernier jour de la vie, quelle tristesse pour celui qui, ayant joui de la vie, n'a plus que le sentiment de la mort présente devant lui !...

Quelle tristesse pour la famille et les amis !... quelle tristesse dans les cœurs sincères dont chacun fait témoignage, remplissant pieusement son rôle à côté de ceux qui le jouent, le simulent et s'en font un devoir de simagrée et de simple formule...

Le moribond, dans ces scènes plus ou moins démonstratives, senties ou non senties ; vives, indifférentes, exaltées ou passives, lit, dans sa condition de moribond, la dernière page de son livre, ne sachant pas bien, lui-même, ce qui adviendra quand, quittant la situation où il est, il en aura tourné le feuillet...

Hélas ! c'est ici où nos leçons se placent, où nos

révélations s'énoncent, où le but de notre écrit se découvre : donner à l'homme la foi, à la foi son gage, et faire que ce gage soit la confiance plénière en un sort nouveau, jeune, brillant et non éphémère ;

En un sort entouré de certitude dès le principe acquise, des grâces qui lui sont assurées ; de la consistance durable, non précaire, de joies infinies et meilleures que celles de la terre....

Tel est l'objet de notre dévotion offerte à la mort dans ce livre nouveau, pour en faire tout à la fois sentir et bien comprendre ce qu'est de la vie la déconvenue, quand on n'a pas en soi ce don précieux de seconde vue qui éclaire l'intelligence des faits heureux venant à la suite de ceux douloureux que la mort de ce monde réalise et mérite.

Ce dernier jour de la vie est jour de triste cérémonie, il se passe en gémissements tout à fait en contre-sens de ce qu'il devrait être, puisque quittant la terre où tout n'est que ténèbres, l'âme entre en pleine lumière et prend sa place au ciel, dans la splendeur qui n'a, avec la terre, rien de commun que la bonté de Dieu, inépuisable soit en avant de la mort, soit en arrière...

Cessez donc, femme, fils, parents, amis, de vous confiner dans les larmes ; vous offensez, sachez-le, Celui qui dispose de nous et qui, dans ses vues,

dans sa sollicitude, sa sagesse, n'a jamais mis vos tristesses au nombre de ses joies nécessaires ; saint Éloi vous répète ici ce que cent fois il vous a dit : Les misères de l'homme sont de lui ; de Dieu sont ses seules fortunes, ses satisfactions, ses bonheurs inouïs, passagers ou infinis.

C'est pourquoi il faut réprimer les démonstrations insolites et se borner à montrer à Dieu la confiance à laquelle il nous invite, lui faisant entendre le langage qui est le seul que la circonstance comporte et nécessite :

Mon Dieu, — doit dire l'homme qui s'en va, prenez-moi en pitié, pardonnez ma faiblesse;

Mon Dieu, soyez un père pour un fils égaré et comme un père daignez me recevoir et me pardonner...

Les assistants :

Dieu de bonté, de justice et de miséricorde, nous vous livrons celui que vous avez appelé ; effacez nos regrets, nos douleurs, en nous pénétrant

tous de votre vouloir ineffable qui est, non de provoquer, mais de tarir nos pleurs.

—⸙—

La mort ajoute :

Le sentiment qui est seul d'à-propos à la mort est celui qui appartient, non au cœur faible, mais au cœur fort disant à Dieu :

Mon Dieu,

Ce qui m'effraye à la mort, ce n'est pas la mort — mais mes torts!



VIII.

La Vie en synthèse de Dieu.

Après avoir parlé de la mort, reposons-nous, sans quitter le sujet, un moment sur la vie et demandons-nous, en sens de sainteté, ce qu'est la vie en vérité ?

Ce qu'est la vie ? La vie est la vie, et si notre question se place au point de vue de la création, nous pouvons facilement répondre qu'elle en est l'apanage essentiel et le surnom solennel ;

Nous pouvons aussi ajouter que, comme Dieu est, — la vie est ; — sous-entendant la même connexité de mystère impénétrable s'en remettant, pour sa notion, à la foi qui le conçoit mieux que ne l'explique la raison.

Pour l'homme de simplicité, la vie est l'existence dotée de ses facultés en activité, en intelligence

et, en outre, en morale, au moyen de sa conscience qui lui apprend ce que valent ses faits coutumiers ; aussi bien ce qui en est admirable, que ce qui en est l'opposé.

Pour l'homme bien pensant, la vie est aussi « de Dieu l'amitié » ; même quand le malheur lui est comme épreuve imposé, car qui peut dire quelle est la meilleure part, du bonheur ou du malheur de l'homme, avant de savoir, en vérité, comment sera par Dieu l'un ou l'autre considéré ?

Mais si, quittant ces dires vrais, et qu'on qualifiera peut-être de surannés, nous voulons que notre pensée escalade les barrières qui gênent sa liberté et qu'elle franchisse les espaces d'obscurité qui la séparent de la lumière, il faut arriver à ne parler de la vie qu'en terme d'*éternité* afin de sérieusement en exprimer l'étendue et la portée ; autrement dit, ce qu'elle comporte de parcours, de durée, de noblesse d'origine et de haute destinée ;

En peu de mots nous allons nous expliquer :

Oui, — si l'on doit mettre en son entier, sous les yeux de qui, dans cette question, en savant voudrait se poser, il faut aller du point de départ de la vie de l'homme jusqu'à son point d'arrivée, c'est-à-dire au delà de la mort ; posant dans les termes suivants

notre manière d'envisager la vie, et ne pouvant, dès lors, ni abstraire la vie de ce monde de celle qui la suit, ni scinder cette double vie pour en faire deux parties distinctes étant, comme on va l'apprendre, une seule et unique vie.

Énoncé :

La vie est essence de la spiritualité de Dieu ; toute vie émane de Dieu, toute vie est bien de Dieu, toute vie est inhérente à Dieu, appartient à son intégrité, est participante, quoiqu'en dispersion inexprimable, à son trésor personnel de « vie de Dieu, inépuisable ».

Dans cette donnée, le doute, au sujet de la vie éternelle, se trouve anéanti, effacé ; aucune vie ne peut plus être que vie d'éternité étant, par bienfait voulu, adéquate, assortie à la nature divine, par loi d'extension, sans cesser d'y être conjointe et intime.

La chose qui s'intitule « la vie » est d'une telle autorité, d'une telle universalité que rien de ce qui est surface, profondeur, montagne ou vallée, soit que soit : les nuages dans les airs, les coraux au fond des mers ; les contrées qui forment la terre, aussi bien que l'atmosphère qui l'enveloppe, la

contourne et l'enserre, ne sauraient présenter la valeur d'une molécule, le moindre espace, la mesure la plus minuscule qui ne soient la patrie réclamée de myriades d'êtres visibles ou invisibles à l'œil, connus ou inédits, tous de vitalité pourvus;

De vitalité pourvus et témoignant, sans conteste, que nulle puissance, autre que celle de Dieu, ne peut prendre à son compte la vie distribuée, en telle profusion, en telle perfection ; la vie répandue, protégée toujours ; sans cesse renouvelée, accrue, et si libéralement, si merveilleusement conservée et entretenue :

Comme on le voit, cette grande question de la vie ne peut se détacher, se distraire de l'immense personnalité de Dieu... Dieu est partout; — eh bien, la seule chose qui soit partout, c'est «la vie». Ce rapprochement n'est-il pas à lui seul un indice signalant Dieu dans la vie? Que la foi se prononce et dise si pour elle, maintenant, la vie, étant Dieu lui-même, peut être autrement gratifiée que de vie d'éternité comme il est ci-dessus affirmé?

La mort, qu'il nous faut consulter pour satisfaire au but de cet écrit, nous fait, à ce sujet, part de ce qui suit :

La mort n'a point en don le pouvoir homicide,
Elle met son devoir, ou lointain, ou rapide,
Là où le permet Dieu, en qui seul tout réside,
Et qui selon ses fins, sa justice — décide!

—❧—

Résumons de ce discours,
les vérités qui y sont éparses
et auxquelles, avant de finir,
nous devons pour les rassembler,
revenir :

Dieu est Dieu,
Dieu est vie, Dieu est toute vie ;
toute vie est « souffle de Dieu » ;
et le vrai nom de la vie
c'est vie « parcelle de Dieu » !

—❧—

Dieu seul a place dans la vie;
bien que la manœuvre en soit dévolue à l'esprit;
à l'esprit qui tout anime
et par qui tout agit ;
à l'esprit qui tout inspire,
qui tout illumine ;

qui tout corps d'homme habite,
fréquente ou visite ;
qui y stationne, le prend ou le quitte ;
sans atteinte, pour l'homme, à son libre arbitre,
à son propre vouloir,
lui laissant sa part, entière et personnelle,
quand bien même
il ne voudrait pas qu'elle fût telle...

Finalement, l'homme,
qu'on discrédite en mal,
ou qu'en bien l'on renomme,
fréquenté par l'esprit
reste, en ses actes, le maître du logis,
sans cesser, pour cela, devant Dieu infini,
d'être son justiciable — ami ou ennemi...

Ah ! si notre amour de Dieu voulait à son tour s'exalter et se mettre à l'unisson de la grande vérité que saint Éloi vient de poser sur la pierre angulaire de l'œuvre, en monument de foi, qu'il s'applique à édifier, quelle plus belle circonstance se pourrait offrir que celle, ci-présente, à l'essor de tout cœur spirite, étant de foi et d'amour de Dieu pénétré ?...

Eh! quoi, — Dieu chez l'homme ! Dieu chez nous ! Dieu en nous ! et cela par la vie qui nous anime et qui de lui fait partie ?

Quel mystère plus facile à admettre, plus empreint de caractère sincère ?

Quel mystère plus rempli de douceur et d'aménité ?

Quelle loi plus rassurante, plus fortifiante, et de plus grande espérance à l'égard de nos destinées ?

Combien cette foi est claire ;

Combien elle est simplifiée ;

Que de mystères incompréhensibles s'en trouvent tout à coup expliqués....

Combien, par cette persuasion d'avoir Dieu lui-même en soi, notre devoir en est plus droit, notre licence plus étroite et combien de raisons sont offertes, en une seule et toute-puissante raison, à la domination du bien, dans nos œuvres, sur les actes de déraison ?

Pour l'homme, quel principe plus sublime que celui de mettre son Dieu, non à côté, mais en lui, en son cœur, en sa poitrine....

L'ayant en lui par la vie, l'homme ne peut, désormais, le méconnaître, le dédaigner, volontairement l'offenser et, pas même, dans le mal s'en détacher.

Pour l'homme, — ayant et sachant Dieu en lui,

Quel plus grand respect de lui-même peut lui être imposé ;

Quelles vertus plus faciles peuvent lui être incitées ;

Quelle charité plus grande peut lui être plus grandement recommandée ;

Quel respect des autres il en doit, pour eux, observer !

Et, quand il se dira : — « Moi, parcelle de Dieu, je ne dois voir dans mes semblables que d'autres parcelles de Dieu, dotées en égalité du bienfait que Dieu met dans la vie de sa créature », — ne sera-t-il pas pourvu de ses meilleurs, de ses plus saints diplômes de bon ouvrier de sa vie d'éternité ?

Plus n'est besoin d'aller chercher Dieu bien loin : l'homme l'a en soi ; il l'a par sa vie ; qu'il s'honore dans sa vie, il honore Dieu ; qu'il honore Dieu, il le prie, et qui le prie est sauvé !

Mais, quel bonheur,
Quelle satisfaction,
Quelle joie !

Quelle immense autorité respectable doit avoir, sur l'homme, cette seule pensée de pouvoir à tout moment, s'il le veut, mais au moins en commençant sa journée, saluer Dieu, simplement en lui disant : « Mon Dieu, votre vie qui est ma vie est chez moi « en sûreté d'amour, de respect et de sainteté. »

Mais la mort? que devient la mort en cette évolution transformant l'accident de la mort, de terreur routinière en aspiration douce, confiante, sainte et entière ? — La mort, elle, est encore une fois vaincue ; sa mission, tout en restant la même, est cependant tout autre dans nos appréciations rectifiées sur ce qu'est réellement son métier :

La mort ferme les rideaux de la vie au moment où, selon la mort, nous sortons de la vie ; mais elle les ouvre aussitôt sur le berceau d'une autre vie qui est celui où notre âme procède au dépouillement de sa confusion, au défroissement de ses ailes, et se rend digne de paraître, en son vêtement d'apparat, devant Dieu au ciel...

Suivant ce dire de vérité, la mort n'est plus la mort lugubre en fonction sinistre et dommageable à l'homme restreint à la vie de ce monde ;



La mort est l'ange de la mission sainte qui, sachant notre âme emprisonnée, procède à sa mise en liberté ; n'étant plus, en cette occurrence, que le bourreau, — disons mieux, en langage modifié, que le doux geôlier de la délivrance !





IX.

Prière en instance de lumières.

— « La vie de l'homme, parcelle de la vie même de Dieu »;

— « La vie personnifiant dans l'homme la présence de Dieu »;

— « La vie de l'homme, domaine et territoire de Dieu »;

sont autant de facteurs nouveaux pour notre œuvre présente, tant pour la conduire à sa fin que pour l'acheminer en plus court et plus sûr chemin.

L'homme, désormais, est pour nous en possession d'une fraction mobilisée de la vie spirituelle qui est vie de Dieu, en fraction grande ou infime, suivant qu'est pour l'homme la faveur que Dieu lui destine.

Par notre affirmation présente, l'homme devient

un document bien autrement considérable que lorsqu'il n'était à nos yeux qu'une facture d'origine innomée dévolue à l'humanité, le laissant dans une infériorité misérable n'ayant qu'un nom lui appartenant sur ces deux : pécheur ou criminel; c'est-à-dire — créature rachetable ou créature non pardonnable.

Oui, la condition nouvelle que notre écrit fait à l'homme le relève en sa noblesse et, sans rien faire pour sa vanité, fait beaucoup pour sa dignité; puisque, en fait, elle la rehausse et la redresse.

Prenons donc ce qui est acquis par notre propos d'aujourd'hui, et marchons dans la voie ouverte devant nous, pour la parcourir en même sens et aller jusqu'au bout.

L'homme, avons-nous dit, sait qu'il a à portée de sa main, en don de divinité sainte, la propre vie de son Père qui est Dieu, et qu'il doit et qu'il peut, sans sortir de lui-même, consulter son créateur, le glorifier, lui faire entendre ses gémissements et ses pleurs, ou bien lui confier ses joies, ses félicités, son bonheur!

Oui, c'est dans son cœur que l'homme doit édifier

à Dieu son autel intime, qu'il doit dresser son confessionnal, sa chapelle, pour lui offrir sans cesse ses services, afin de l'assurer de sa soumission fidèle; afin de faire arriver jusqu'à lui ses actions de grâces en vivacité, en émotion et en sincérité.

Profitons de l'aubaine et essayons d'en user en formulant une prière qui soit aux nouveaux adeptes, sous le bienfait de la vie révélée, le type de prière à suivre et à imiter pour avec Dieu s'entendre et lui montrer comment un cœur en lui pétri, par lui envahi et par lui pénétré, sait et peut lui parler en langage d'amour, de vénération et de sainteté :

Mon Dieu,

Voyez-moi à vos genoux;
Voyez-moi à vos pieds;

Voyez-moi dans ma confiance, dans mon bonheur, dans mon espérance;

Voyez-moi dans mon amour, dans ma foi, dans ma parole sans détour, dans ma sincérité sereine, dans ma simplicité native et naturelle, vous dire et

vous adresser ces seuls mots issus de mes sentiments inspirés :

Vous êtes, ô mon Dieu, la seule voie et le seul refuge; hors de vous rien n'est et ne peut être; vous m'avez tiré du néant, vous m'avez mis en cette vie, mais en me disant d'observer vos commandements; recevez, mon Dieu, dans l'élan de mon cœur, la profonde assurance que rien de mes devoirs n'a le pas sur votre injonction solennelle; vu que tout, de moi, peut se dire imbu et pénétré de votre loi divine et sacrée.

Mon Dieu, les assurances nouvelles qui, par saint Éloi, nous sont données, rendent à nos cœurs la noblesse, l'orgueil dans l'humilité, en sachant, si certainement, que non-seulement vous êtes notre Père par la vie que nous vous devons; mais, des sujets de votre famille ayant reçu de vous le souffle vivifiant qui nous vaut votre intérêt, qui nous vaut votre bonté, telle qu'est celle qui se revendique de la loi de paternité.

Mon Dieu, faites-nous instruire, afin que nous nous tenions dans la ligne que vous tracez devant nos pas par saint Éloi, notre apôtre; faites-nous

savoir ce que nous vous devons et quel est notre devoir en actions?

Dieu dit à saint Éloi :

Faites, saint Éloi, ce qui vous est demandé et prenez pour mot d'ordre celui qui par ma voix vous est donné :

« Quiconque a Dieu en soi, ouvrez-lui les barrières de la science et de la vérité en portée de sainteté. »

Ce mot est immense; bientôt il sera expliqué; l'enseignement de saint Éloi en sera du tout au tout modifié; beaucoup de ce qui a été dit sera revu et amplifié. La parole première ayant dû être parole conciliante, admettant ou, du moins, laissant subsister les données et les préjugés des adeptes et des disciples de notre enseignement, avant de les initier aux vérités de l'enseignement supérieur qui veut élever et, désormais sans concession, les vues particulières que, jusqu'ici, il nous a fallu ménager.

A bientôt nos secondes confidences, avancées d'un degré, sur l'âme en particulier, sur l'esprit dont à

peine nous avons parlé, du moins comme personnage en activité principale; à bientôt d'autres choses encore qui, traitées jusqu'alors au point de vue de ce qui nous était nécessaire pour la morale que nous voulions développer, vont, dès ce moment déjà commencé, être expliquées sous nouvelles formules et nouvelle autorité; dussent même les précédents en être mécontents jusqu'à se croire désavoués. Rien n'est désavoué, car les précédents restent maintenus en valeur, au moins de métaphores acheminant l'intelligence de l'adepte jusqu'au point où nous devions l'amener.



X.

L'homme en Dieu.

Nous avons mis Dieu dans l'homme en donnant le souffle de Dieu comme moteur mystérieux de la vie de l'homme; mais ce n'est là que la moitié d'une tâche qu'il nous faut compléter, en plaçant maintenant, à la suite, l'homme en Dieu à son tour, sans délai, sans temps perdu, et c'est à quoi nous allons procéder.

L'homme en Dieu, c'est exprimer tout à la fois pour l'homme un devoir d'obligation absolue, un devoir de reconnaissance, un devoir vers lequel le cœur nous porte et nous excite par les sentiments qui puisent dans l'honneur vrai leur mérite.

Oh! que l'homme en Dieu est heureux quand, par sa seule nature, par son seul instinct, il arrive à réaliser cette bonne fortune qui met d'accord

son devoir, son mouvement propre, son affection, avec sa science naturelle de ce qui est loyal, juste et bon.

L'homme en Dieu n'a qu'à se laisser conduire par l'amour du bien et de la charité, par le divorce avec toute tendance au mal, et avec toute dureté;

L'homme en Dieu n'a qu'à se maintenir dans la soumission, dans l'humilité, dans la simplicité de ses œuvres;

Il n'a qu'à se garer des provocations de l'envie, de la médisance, de la calomnie;

Il n'a qu'à se pourvoir de générosité, de grandeur véritable, de sentiments de bienveillance et de bonté;

Il n'a que, spirituellement, à se procurer les armes défensives que Dieu lui-même lui fournit, pour le tenir à l'abri des flèches de l'ennemi et des projectiles à courte ou longue portée que sans cesse décharge sur lui la méchanceté afin de détruire ce que Dieu a mis en amour, en dévouement, en vie active, dans l'homme, pour le triomphe plus assuré de sa vertu et de sa sainteté;

Il n'a qu'à s'aguerrir en sa confiance, en sa force, en sa supériorité, en certitude de l'excellence de sa cause, quand sa cause est celle de la droiture et de la vérité.

L'homme en Dieu n'est donc, à tout prendre, que l'homme bien doté des vertus pratiques qui sont de toute convenance et qu'aucun des êtres, parmi les hommes, ne saurait méconnaître jusqu'à s'en dispenser.

Parlerons-nous de la foi de l'homme qui est en Dieu? Parlons-en pour ne rien oublier : La foi est la raison du commencement comme elle est la raison de la fin de toutes choses en Dieu;

La foi? c'est la voix du cœur de l'homme allant droit au cœur de Dieu;

La foi? c'est le mot de Dieu glissé à l'oreille du bon entendeur;

C'est la confidence suprême de la certitude la plus grande de nos droits aux récompenses que Dieu nous apprête;

C'est la meilleure créance que l'homme ait sur Dieu son débiteur en amour, en protection; en satisfaction fournie à son cœur...

La foi? c'est la fortune immense qui n'a d'équivalence que dans l'immense richesse dont Dieu fait le trésor où se puisent ses bienfaits, ses largesses;

La foi? c'est l'absolu dans la confiance, l'absolu dans l'amour,

L'absolu dans les aveux de l'homme à Dieu; lui disant: Tout de vous, ô mon créateur! ô mon père! est vérité, grandeur; est amour, et bonheur!

La foi, en un mot, est l'acquiescement du cœur à toutes choses où la loi de Dieu s'inscrit;

A toutes choses où la conscience place un scrupule en travers d'un fait, d'une parole dont le but, le sens serait obscur et dénué de bonne allure, de sincère énoncé, et de morale visée.

La foi est mesurée, ou exaltée; ses progrès sont moins lents que ses premières atteintes sont peu pressées; mais quand une fois au cœur, à l'esprit, aux convictions de l'homme elle a parlé, sa marche est celle de l'incendie au milieu d'un taillis dont la sécheresse a préparé d'avance la condition la meilleure au feu sous lequel couve la foi dans son cœur.

« L'homme en Dieu, » — comme contre-balance de Dieu en l'homme, est celui qui, à tout s'asservit, à tout se prête et se plie de ce qui a Dieu pour objectif; sa gloire pour labeur actif, et notre con-

cours, notre pétulance, notre sagesse dans notre prudence, tournés vers son service exclusivement, sans réserve, sans réticence.

Hommes! soyez en Dieu aussi complétement que Dieu est en vous certainement.



La mort, qui a tout entendu et qui, dans ce livre, a son droit à toutes les pages, fait entendre, en son langage austère, que Dieu accède souvent aux prières que lui adresse l'homme imbu de son meilleur devoir; voulant dire, celui de s'en remettre à ses décrets; ce qui est exprimer explicitement de s'en remettre à sa sagesse et à son jugement.



Prière de l'homme en Dieu :

Mon Dieu, — mettez mes plaintes à néant; joignez-y mes gémissements et, en tout, décidez sans égard ni à mes désirs, ni à mes plaisirs, ni à mon goût de vivre dès que, au contraire, vous aurez jugé de me dire que le temps est venu et qu'il me faut mourir!



XI.

Notre âme reste, en finalité, seule bénéficiaire des bontés de Dieu.

Celui qui a dit : la mort?... la vie peut-être..., n'a fait qu'émettre un doute qui semble profond et n'est, comme tout ce qui est doute, qu'une pensée sans titre et faisant fausse route. — La vie est — la mort est — comme, et aussi bien — la vie éternelle vient après. La pensée, dès lors, n'a point à languir sur la véracité d'un tel fait, aussi pouvons-nous assurer que la vie qui suit la mort est une vérité pour la foi aussi manifeste que, pour l'esprit, elle est une vérité sans conteste.

La confiance que cette vérité inspire se trouve dans ce sentiment qui est propre à toute vérité; c'est de s'imposer sans qu'il soit nécessaire de la vérifier pour, tout d'abord, la certifier.

Se rend-on compte de ce que la suppression de

la vie éternelle amènerait de trouble et de désordre dans le domaine des idées reçues et acceptées?

Ainsi, ôtez la vie éternelle et dites ensuite ce que vous ferez et du monde et du ciel? Dites ce que vous ferez du sort des malheureux qui, sur la terre, n'ont connu que les maux et la misère dont rien ne pourra compenser les douleurs supportées, s'il n'y a rien pour eux de l'autre côté du fossé?

A quoi bon aimer? à quoi bon espérer? à quoi bon cette aptitude à concevoir les biens célestes, à les ambitionner dès qu'elle n'aurait de raison d'être que le néant pour exister?

En vérité, cet abîme sans fond qu'au delà du tombeau l'homme sans foi voudrait creuser est-il labeur estimable quand il s'agit d'un fait si hautement utile et raisonnable?

Aucunement; — et alors comment l'homme qui, en sa vie sur la terre, voit tant de merveilles qui charment ses regards, ne voit-il pas que le néant n'est nulle part pour justifier cette pensée mauvaise, que l'homme appartenant à la vie peut passer tout entier, corps, âme et esprit, au vide, au néant, à l'oubli?

Sans contester la vérité de la mort, on peut dire cependant qu'elle est un mensonge :

Elle est un mensonge comme le sommeil simulant la mort est un mensonge, puisqu'il n'est que le repos réclamé par les fatigues de l'activité ;

Elle est encore un mensonge, car si on a vu mourir les organes de la vie, personne ne peut dire avoir vu mourir le principe moteur de la vie.

Rattacher le sort de la vie à l'activité des organes, c'est mettre le lot de la vie du côté de ce qu'il y a de plus misérable dans la vie.

La vie chez l'animal, chez la bête des forêts, c'est effectivement le jeu des organes en activité, parce que du côté de cette catégorie — la vie c'est manger — c'est ne pas mourir ; autrement dit, c'est vivre et digérer.

Mais, chez l'homme, en est-il donc de même et n'est-il pas, au contraire, démontré que sa vie c'est — non sa chair — non son sang — mais sa pensée ?

Qu'un homme à la guerre perde une jambe, — il reste un homme apte à tous les devoirs ; que cet

homme perde successivement tous ses membres utiles, il reste, si la vie lui reste encore, un homme aussi propre aux grandes choses de l'intelligence que celui qui est au complet de ses membres et de ses organes les plus directement indispensables à sa revendication de créature de Dieu, susceptible d'accomplir ses commandements et d'en rester dignitaire en avantages de science morale ou de devoirs quelconques aussi élevés, et de valeur égale.

De ceci ne faut-il pas conclure qu'en dehors des organes que l'homme peut perdre et que lui-même, les ayant perdus, méprise et loin de lui rejette, il y a certainement un quelque chose puissant, non altéré mais complet, qui survit et accomplit sa tâche ou s'y associe?

Eh bien, ce quelque chose, c'est l'âme et l'esprit!...



Pas plus que le soldat qui perd, avons-nous dit, son bras, sa jambe ou quelque autre partie de lui-même, ne songe à placer ces débris sur son sein ou sous sa giletière pour en faire un fétiche ou un reliquaire, gardons-nous de faire de la matière qui

est notre corps et notre chair plus de cas qu'il n'est nécessaire:

Oui, — notre corps, notre chair, sont pareille pourriture ou pareille poussière; ils sont trésors d'horreur et, les pleurer, c'est gaspiller, pour peu de chose, nos pleurs et notre sensibilité.

La chair donc est immondice à court délai; rien d'elle en plus ne peut être; et rien d'elle n'est à en dire de plus vrai; quant à la vie, en tant que personnalité de l'homme de la terre, c'est l'âme qui survit;

L'esprit n'est pas la vie, car, une fois l'âme enfuie, il va rejoindre en la patrie céleste les autres esprits, n'ayant été que le fluide, que la télégraphie qui s'utilisaient à l'usage des facultés de l'homme en son activité de vie.

L'âme, elle, est la grande personnalité stable, durable et réelle de la vie, — le corps n'est que la prison temporaire de même que l'esprit n'est du corps que le locataire de passage, ou à demeure, ne gratifiant la créature de Dieu que du bénéfice du sens spirituel lequel s'exprime par la pensée et n'a rien de commun ni avec les appareils de l'organisme ni avec le saint du sanctuaire — l'âme; —

cette autre partie de l'homme sur la terre, indifférente et même hostile à la matière.

L'âme étant à sa place,
L'esprit en son milieu,
La chair en sa corruption, qui peut dire quand l'homme est privé de la vie et quand il est réellement mort et anéanti?

Notre ignorance fausse toutes choses en ce qui est de la mort et de la vie; pour l'homme, la vie est seulement ce qui procure et assure à ses sens les jouissances conjointes à son existence;

Mais, pour Dieu qui, en cela comme en tout, est autrement instruit, la vie terrestre n'est que la grossière expérience d'une certaine vie fugace, relativement méprisable, en tout cas imparfaite et n'ayant de droit à la considération de l'homme, devant sa raison retrempée, que celle qu'on accorde à ce qui est de pure non-valeur ou de seule convention en sa notoriété.



Mon Dieu,

Faites que par cette leçon ma pensée se dégage de la trop haute appréciation que je faisais de mon

corps avant de savoir ce que véritablement était le seul possible lot de la chair...

Oui — mon Dieu — maintenant je suis éclairé et je sais que la vie estimable est celle qui n'a pour la représenter devant vous que l'âme immortelle, de vos bienfaits seule titulaire, en authentique bénéficiaire.



XII.

Arrêt contre tout douteur de la vie éternelle.

Comment savoir ce que notre destinée sera dans l'avenir, dès que nous sommes dans une radicale ignorance, souvent, de ce qu'elle est sous nos yeux et présentement.

Évidemment notre science, sur cette question, est de celles qui ne se laissent point aborder, si ce n'est pour apprendre qu'elles appartiennent aux mystères que, sans les connaître, il nous faut respecter.

Oui, la science de l'avenir n'a rien à apprendre aux hommes que par conjectures s'étayant des faits observés, de l'expérience du passé et des choses acquises après les avoir pratiquées.

Dans les calculs de la vie humaine, tout se réduit à cette règle de juger par présomption de l'inconnu par le connu et de conclure en toute occasion, selon les prémisses, selon la logique, en y faisant participer la raison.

Donc, sans restreindre l'avenir à la pure inaction, par le seul fait de son inviolabilité réelle, il faut reconnaître que, par la pénétration des effets et des causes, suivant ce qu'ils ont été devant notre sagesse et notre appréciation, nous pouvons encore arriver à agrandir le cercle de notre opinion et celui de nos connaissances touchant celles même qui sont ici l'objet de la question.

Voyons à mettre à l'essai par quelques applications, concordantes avec notre système, ce que nous pourrions bien en obtenir de bonne manifestation en faveur de notre recherche, au moyen du procédé mis ici en action.

Dieu, et non l'homme, a fait le monde et les cieux ;

Dieu, et non l'homme, a fait la lumière, la chaleur, l'ordre planétaire, tous les êtres qui couvrent la terre ; toutes les lois de l'univers et, cela,

avec tant de sublime conception, de sublime sagesse, que rien de ce que les yeux étonnés de l'homme en peuvent voir et constater, ne permet de les nier, de les contredire, pas même de les discuter.

Eh bien donc, où commence et à quoi se réduit le doute pour l'homme, de ce que Dieu, dans sa toute-puissance, peut faire et de ce qu'il lui serait, suivant l'homme, interdit de faire, malgré les témoignages que, si fréquemment, il nous donne de son aptitude sans limite à créer, à produire, à élever, à détruire tout ce que sous les cieux, et évidemment dans les cieux et dans les régions de son infini domaine, il lui plaît de faire, de mettre en relief ou de rayer, sur sa seule et unique raison.

Ceci est dit particulièrement à l'égard des œuvres admirables qu'il nous faut mettre au rang des œuvres inimitables et de toute perfection, incompréhensibles à nos sens, mais sans en être aucunement amoindries, au contraire, devant l'universelle admiration !

Mais, si Dieu a fait tant de choses pour lesquelles le doute humain est en absolue interdiction, où se trouve donc la première barrière où se place, où se montre et se légitime ce doute dont nous par-

lons relativement à ce que Dieu, qui a tant fait, serait inculpé de ne rien en plus pouvoir faire ?

Cette barrière, hommes, se pose juste où apparaît ce qui intéresse au plus haut point notre destinée personnelle ; elle commence et se limite à la question si haute et solennelle qui est celle de la vie éternelle.

C'est là, en effet, ce que la foi, chez l'homme, déclare n'être pas en mesure d'affirmer et ce que, au contraire, il serait si important, si capital et si nécessaire d'inculquer aux hommes, habitants de la terre.

L'homme acquis par la foi aux vérités de la vie éternelle, est acquis à toutes les vérités essentielles, car par cette foi seule, il a sa loi, sa caution, sa mission écrites devant son intérêt, sa sécurité et devant les actions de sa vie pour les rendre conformes à son devoir dont tout dépend, pour lui, selon la manière, bonne ou mauvaise, dont il l'aura accompli.

Résumons donc cette dictée, en mettant en plus grande évidence la vérité de la vie éternelle, étant profondément convaincu et assuré que c'est en elle que se renferme et se cache le nœud de difficulté

qui est à trancher, ne pouvant autrement faire pour le rompre, car il s'entre-croise tellement dans les cordages que lui tressent le doute avec la foi, la foi avec le doute, qu'il devient impossible de les diviser, si nous ne parvenons, toutefois, à les disjoindre par le raisonnement irréfutable que nous voulons, sans plus attendre, à nos lecteurs faire entendre et présenter.

Oui ou non — la vie de ce monde est-elle une réalité ?

Oui ou non — la certitude de cette réalité est-elle d'une nature à pouvoir sous nos yeux être produite et à notre raison se démontrer?

Oui ou non — cette vie, vie de réalité, est-elle une gageure, un mystère, un fait qui soit à nos sens, à notre compréhension ouvertement saisissable, appréciable et de preuves entourée ?

Oui ou non — la vie spirituelle est-elle, de son côté, de nature si différente qu'elle excède la portée de la vie matérielle à ce point que cette dernière étant acceptée, l'autre qui appartient au même mystère, doive, néanmoins, en être, de la foi, écartée?

Pourquoi donc la vie éternelle reste-t-elle si généralement dévolue au combat de nos irrésolutions et de nos idées si peu convaincues?

Hélas! nous avons la vie de ce monde en certitude, et à peine si l'homme consent à répondre catégoriquement: — Oui — nous l'avons; quant à la vie éternelle, il est toujours prêt à répondre catégoriquement: — Non!

C'est que l'homme, limitant la puissance de Dieu à ce qui lui en apparaît seulement, s'arrête, dans sa confiance, à ce qui outre-passe ce dont il a connaissance, malgré tout ce que lui en imposent son intérêt et sa raison.

En outre, c'est que la vérité en toutes choses de la spiritualité est si fortement distincte, pour l'homme, de ce qu'elle est pour les faits de matérialité, qu'il est porté, de parti pris, à conclure que la spiritualité est un ordre contre nature, et voué à être plus ou moins discuté.

Alors, quel parti faut-il prendre et à quelle autorité faut-il adresser l'homme pour en avoir, sur ses destinées, le mot propre à l'instruire, à le convaincre et à le guider?

Hommes! ce mot vous a maintes fois été dit; mais vous n'avez jamais voulu l'entendre; c'est celui

qui vous a appris ce que nous venons, derechef, vous dire et vous certifier dans le suivant et court énoncé :

« La vie éternelle n'est pas pour vous seuls inventée ; d'autres habitants des hauts lieux, pourvus, comme vous, de corps animés y sont appelés ; elle est donc de principe dans les faits résolus par Dieu en sa divine et toute-puissante volonté ; bien plus — il faut que, par vous, ce qui va suivre soit sérieusement écouté, pour être, par vous, sérieusement médité :

« La vie éternelle est d'une nécessité telle aux combinaisons de Dieu pour ses fins décrétées que n'y pas croire, ou bien, n'y croyant pas, dire qu'elle peut dans la foi être supprimée, c'est, pour le premier dire, mettre un grand bienfait sous ses pieds ; et, pour le second, mettre en mauvaise situation ce bienfait par l'homme repoussé....

« En mauvaise situation veut dire que ce serait le mettre au néant ; au néant, ce royaume que Dieu se refuse à gouverner tant il est en contre-sens et tant il est le contre-pied de son royaume véritable où tout est vie, où rien n'est néant ; où tout est bonheur et sécurité, ou rien n'est malheur et calamité...

« Soyez donc, hommes! avec la foi, avec la raison, avec la vérité en concluant avec saint Éloi, que l'homme, discutant les bienfaits qui lui sont accordés, fait un acte bien peu d'accord avec ses ambitions coutumières, quand il veut obtenir les honneurs si vains et les fortunes si éphémères qui sont les seuls honneurs et les seules fortunes de la terre... »

Là est la morale de notre dictée; là se trouve, en final résumé, notre solution annoncée; là est le bastion fortifié sur lequel est planté le drapeau de la vérité qui, entre les mains de saint Éloi, ne saurait capituler.

La mort ajoute :

Pourquoi tant de redites? — Que celui qui ne veut point se rendre à la toute-évidence, regarde les autres défiler et qu'il reste sur la terre en poussière oubliée...



XIII.

La science interdite.

La thèse de saint Éloi pourrait s'enrichir de mille sujets y relatifs, sans avoir tout dit et tout écrit sur l'objet qu'elle embrasse et qui, pourtant, par lui-même est loin d'être inédit.

La philosophie ancienne, la science, les livres sacrés de la Bible et ceux de la Révélation chrétienne, ont eu à leur suite les affirmations, les dénégations de l'esprit de tous les temps, aussi bien que de l'esprit moderne, en quête plus de formules académiques que de données de la foi, seul arbitre respectable, authentique; ainsi que l'assure saint Éloi.

Dire, par exemple, que la vie par la chimie doit pouvoir s'expliquer; c'est avoir une ambition qui,

à l'égard de la vérité, n'est autre chose qu'une lueur seulement propre à l'égarer;

De même, dire et avancer que la pensée, à son tour, par le jeu de nos molécules nerveuses, est suffisamment expliquée, c'est la plus haute montagne qui ait jamais été élevée en monument destiné à symboliser l'erreur la plus considérable que l'homme se soit avisé de mettre en présence de son esprit facile à abuser.

La chimie et la vie sont deux produits antipathiques qui ne sauraient se formuler, encore bien moins se propager; et bien moins encore se justifier que ne pourrait se formuler, se produire et se justifier l'idée qui consisterait à faire croire que la mort est un produit chimique dont, par un précipité à inventer, on pourra un jour recueillir, analyser l'élément scientifique et en déduire le pouvoir de la détrôner.

Quant à la pensée, ayant, dit-on, le système nerveux pour actif arbitre, la proposition en est à ce point dégagée de ce qu'on peut appeler un sérieux énoncé que, pour répondre, on peut se contenter de dire que la grenouille, par exemple, est, relativement parlant, non moins pourvue que l'homme

de groupes nerveux en activité, sans que jamais l'on puisse croire que la grenouille ait pu songer à écrire ses mémoires particuliers sur sa nature, ses faits dignes de célébrité, aussi bien que sur sa manière de juger des choses de ce monde au point de vue et au moyen de ce qu'elle a de faculté se reliant à celle que nous appelons « la pensée ».

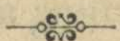
Autant vaudrait dire que, par des agents puisés aux sources scientifiques ou à l'art de la mécanique, on pourra arriver à refaire l'homme de la tête aux pieds, en y comprenant sa raison, sa judiciaire, son initiative et sa volonté. Mais à quoi bon tout cela; à quoi bon tant chercher? Il serait si facile de s'en rapporter à ce que par la foi l'on sait, qu'il est au moins étrange de voir des hommes voués à l'étude sérieuse des faits qui s'exposent à tous les yeux, s'abstenir de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, pour la conquête vaine et impossible de la pénétration de mystères qui ne doivent à la chimie ni aux groupes nerveux rien, rien; absolument rien se pouvant dire issu d'eux; ce qui nous oblige à laisser à leur poste inviolable les mystères qui détiennent et conservent le secret qui est en eux.

Et, lors même que l'homme pourrait espérer re-

cevoir par ses recherches quelques lueurs d'explications, trompant la vérité, sur la vie et sur la pensée, il lui faudrait, dès le lendemain, se mettre à chercher de nouveau et à expliquer la vie des animaux, celle des plantes, des poissons, des oiseaux; mais — plutôt — laissons de côté, pour en faire simple risée, ce que nous venons de dire seulement pour montrer, par voie de sarcasme, l'inutilité que l'homme de science, mais de vanité imbu, peut mettre au service ingrat de son temps perdu :

En ces matières, Dieu seul est le savant assermenté, et c'est puérilité à l'homme de croire qu'en cherchant à l'égaler — il le forcera dans sa gloire...

La vie et la pensée sont les apanages authentiques d'une science à Dieu tout-puissant réservée, et cette science a, pour tout nom, celui de « science interdite » — devant à tout jamais rester la science impénétrable et inédite.



La mort veut, sur ceci, donner son mot, et comme son droit dans ce livre, à elle, lui est parfaitement reconnu et acquis, nous allons écouter ce qu'elle a à nous faire entendre sur notre thèse d'aujourd'hui.

La mort met son veto sur les affirmations de la science à l'égard de la vie aussi bien que de la pensée qui lui fait témoignage et à elle s'associe; c'est, en effet, la pensée qui orne la vie, l'utilise et la justifie, et, à ce sujet, moi, la mort, qui ne connais de ces mystères que ce que Dieu m'en a dit, je puis, sinon tout rapporter, mais au moins en dire ce qui suit :

« Tout ce qui par tes mains, m'a dit Dieu, doit mourir, appartient à mon empire;

« L'homme n'est point le confident de mes mystères et n'a rien à en rechercher et en découvrir, n'ayant point délégation d'en rien accomplir.

« Qu'il sache ce qu'il doit savoir pour bien vivre comme acheminement à bien mourir; c'est tout, car c'est assez lui dire, pour qu'il sous-entende de lui-même, que ce qui est d'attache à son devoir, n'est pas forcément d'attache à mon vouloir.... »



XIV.

Suivant ce qu'est la foi, la vie éternelle se conçoit.

Concevoir la vie éternelle sans concevoir en même temps le don de grâce qui y est attaché serait posséder le secret du trésor avec défense de le convoiter pour, légitimement, s'en servir et l'utiliser.

En effet, à quoi pourrait bien servir de savoir à l'avance que, par delà la tombe, une vie de spiritualité nous doit revenir, si ce n'était pour nous convier, dès cette vie, à nous efforcer de manœuvrer en sorte et en conformité de l'attente de ce bien ineffable que nous devons recevoir, d'autant que nous l'aurons mieux mérité; conséquemment que nous l'aurons mieux connu et que nous nous y serons mieux préparés.

Se préparer à la vie éternelle, n'est-ce pas dire que cette vie nouvelle fait à celle dont nous jouissons, une loi de connexité dans la perfection exigée?

N'est-ce pas dire que si les biens de ce monde sont des biens que nous devons quitter, notre simple raison doit suffire à nous faire comprendre l'immense vanité et l'immense inutilité de trop fortement nous complaire dans leur jouissance, et de trop fortement nous y attacher?

N'est-ce pas dire encore qu'être disposé à tout quitter de la terre, ce n'est point encore assez, car il faut, en même temps, concevoir les ambitions de l'avenir, dans lesquelles sont renfermés les bienfaits inouïs de notre vie en continuité?

Or donc, notre esprit est, tout à la fois, soumis à la pensée de la désaffection du présent en tant que placement en viager; et à l'affection ardente et bien autrement motivée de la fortune qui nous est réservée en richesse consolidée sans limite, ni terme de durée.

Comme un soleil radieux succède à un ciel triste et nébuleux, la vie éternelle avec sa splendeur doit succéder aux sombres réalités de la vie mortelle et nous montrer les choses sous un aspect si différent

et si opposé de ce qu'elles sont dans notre présent précaire et tourmenté que, par simple intuition, l'homme peut arriver de lui-même, avant que l'heure dernière ait sonné, à s'en pénétrer;

Et, s'en étant pénétré, à ne se considérer que comme un porte-balle du fardeau de la vie, devant être impatient d'en finir avec le colportage qui lui est infligé d'une marchandise dont la mince valeur ne vaut guère sa fatigue et sa sueur.

Cependant, la tâche en étant donnée à l'homme, il serait coupable de vouloir s'y soustraire et prématurément l'abandonner.

C'est que la vie de la terre est comme le vestibule des vastes régions que notre âme doit traverser; force est donc d'y stationner : d'ailleurs la volonté de Dieu nous en fait un degré pour gravir les autres degrés; n'en redoutons pas la fatigue; redoutons seulement la déception encourue par nos fautes si communes et toujours en mesure si prompte à se combler, qu'à peine en a-t-on compté une, que c'est mille qu'aussitôt il faut y ajouter.

Oh! quel ravissement notre cœur en joie éprouve au moment où, pénétré de la sublime vérité, il chasse de lui les intrus sentiments qu'il a trop laissé s'y loger, pour n'accorder désormais le gîte, et ne don-

ner l'hospitalité qu'aux autres sentiments qui lui disent :

La vie est don de Dieu, sa loi est en Dieu, son principe en émane; son parcours y est identifié; sa condition y est assortie en terme d'éternité, et l'âme qui, dans l'homme, de tous ces bienfaits est douée, est, par ce fait, pourvue de l'existence impérissable, laquelle est de toutes les vérités la plus solennelle et la plus indéniable.

Est-il besoin, après cet énoncé formel, d'en démontrer autrement la valeur et la solidité par le secours d'un dilemme approprié? Voyons le dilemme :

Croyez-vous à la vie éternelle? — Oui, j'y crois.

Croyez-vous à Dieu immortel? — Oui, j'y crois.

Or, qu'y a-t-il d'éternel et d'immortel : — Dieu, rien que Dieu. — Eh bien, où voulez-vous placer pour l'homme cette vie éternelle, à laquelle vous croyez, si vous la séparez de la faculté de ce qui est seul éternel, c'est-à-dire de l'apanage exclusif de la divinité?

Si, par hypothèse, vous mettez hors de votre foi la vie éternelle, dans un renoncement au droit qu'on

vous dit essentiel et ouvert à votre destinée spirituelle, notre question reste sans point d'appui comme sans portée;

Mais si, au contraire, et comme l'assure notre questionnaire, vous l'admettez en donnée de foi absolue et de sagesse libérale par Dieu voulue et résolue, alors vous êtes amené forcément à conclure, en solution du problème, que la vie éternelle est vie intégrante à Dieu même.



La mort consultée, comme à chaque chapitre nous nous en sommes fait le devoir imposé, ne fait pas mystère de notre vérité, et, suivant ce qu'elle en sait, elle nous dit que la vertu de l'éternité n'a qu'en Dieu son nom, sa puissance et son foyer, et que c'est à Dieu qu'il faut remonter pour expliquer ce que, dans la part de l'homme, il a inséré de sa propre personnalité.



XV.

Du bon et du méchant, l'accueil au Ciel est différent.

Un homme meurt, on le pleure; on l'ensevelit, on le met dans la bière, de son corps l'enveloppe dernière.

Ce sort est triste assurément; l'homme a été un riche, un puissant, ou bien il n'a été que l'homme du pain quotidien, peut-être même n'a-t-il été qu'un mendiant; mais, à la mort, ce n'est pas le moment de faire des classifications autres que celles d'avoir été un bon ou un méchant.

Prenons indistinctement le bon ou le méchant, peu importe pour arriver à dire que le corps de tout homme, quel que soit son rang, quelle que soit

sa naissance, est placé sous loi identique de corruption et de poussière, sans considération pour la fortune, la puissance, la misère ou la décevance qui a été le sort de cet homme en sa vie; donc, la vie a été ce qu'elle a été en destinée diversifiée; tandis que la mort, elle, n'a pas de fortune ou d'infortune à elle attachée; — elle est une.

Cette mort imposée au corps, pourquoi faudrait-il qu'elle fût autre, dès que l'âme qui ornait ce corps s'en est retirée emportant vers le monde éthéré la sainte facture qui était de l'homme en sa vie la facture estimable? — Rien, au delà, n'était à respecter; c'est pourquoi la terre a pris le corps et, d'un autre côté, c'est pourquoi l'âme est allée en Dieu qui l'avait réclamée.

Tout s'est donc passé dans un ordre régulier et pour le mieux des grands intérêts qui, dans toute mort, sont engagés.

En résumé :

Par la dissolution, la matière dont le corps est formé est détruite et consumée, c'est sa loi; — par son ascension au ciel, sa patrie, l'âme voit la vie renaître et se rallumer, c'est sa loi.

Mais de ces deux lois, il n'en faut laisser qu'une en se disant : Le vêtement qui est le corps, s'use et quelquefois se répare, puis, plus tard, fatalement il finit; il tombe en lambeaux et tout, de ce qu'il était, se déchiquète et disparaît...

Quant à l'âme qui était dedans, n'ayant aucun besoin de vêtement, elle repousse ce corps et, de lui se séparant, lui dit en le quittant : Une loi seule entre nous doit survivre et rester évidente, je l'emporte avec moi et te laisse; cette loi survivante est celle qui ouvre à l'âme les destinées du ciel; elle se nomme la loi de la vie éternelle et non celle du néant qui t'appelle, te réclame et t'attend....

A ce moment, l'Ange des apprêts funèbres active du mort l'enterrement, tandis que l'Ange de la vie éternelle reçoit l'âme sous ses ailes, l'abrite, la réchauffe et lui glisse à l'oreille : Votre sort devient un sort qui, au ciel seulement, peut avoir son pareil; — remettez-vous, Dieu est un père tendre et bon; bientôt vous en aurez la preuve pour vous-même dans la plus persuasive des consolations, celle qui montre de combien peu étaient les biens et les joies de la terre auprès de ce qu'est la mort en conclusion, par les béatitudes que l'on goûte au ciel et le ravissement que nous vaut, de Dieu, le sourire et la bénédiction.

La mort est appelée :

Oh! mort, sur ceci donne-nous, s'il te plaît, ta propre opinion.

— Chaque chapitre de votre ouvrage, saint Éloi, en détrônant les terreurs de la mort, me fera tout à l'heure le sort d'une fille de joie n'ayant qu'à préparer les philtres qui enivrent les sens et donnent à l'ardent désir sa somme d'extrême plaisir.

Il n'en est pas ainsi cependant, car la mort est toujours et rigide et austère; tant de bonheur promis ne se concevrait guère et un redressement est ici nécessaire, saint Éloi; c'est la part distincte qu'il faut faire, suivant qu'il s'agit de l'âme — ou de l'esprit dont vous n'avez rien dit, et suivant qu'il s'agit du bon ou du méchant qu'a constaté la terre; ainsi, l'accueil de l'esprit vil, l'accueil de l'âme fière, sont deux genres d'accueil qui, entre eux, non-seulement diffèrent, mais que distinguent et résument les dons caractérisés par ces noms — de Dieu, l'affection — ou — de Dieu la colère...

Saint Éloi, encore imbu de l'idée première, a continué, dans cette dictée, à considérer le corps et l'âme comme les

seuls constituants de l'homme; il a voulu, avant d'éclairer totalement cette matière, achever ce qu'il avait à dire de l'homme en état de vie sur la terre, réservant le grand événement de l'introduction de l'esprit, à titre responsable, ce point considérable de son présent écrit, jusqu'au moment où, par la mort de l'homme, l'âme et l'esprit appelés à tout voir et à tout savoir des vérités d'outre-tombe, pourraient révéler d'eux-mêmes le mystère entier de ce qu'est la participation de l'esprit et de l'âme à la vie de l'homme retombant sur eux, comme agents de Dieu, en responsabilité circonscrite ou entière.

C'est toute une thèse qui va bientôt venir à la lumière et dont l'objet se prépare peu à peu; — mais déjà saint Éloi peut pressentir que la surprise qu'elle va produire sera moins grande encore par sa nouveauté, qu'elle ne sera grande par les réfutations, les exclamations qu'elle va soulever et que d'avance, les ayant encourues, il déclare accepter.

Les grands principes relatifs à l'homme ne sont pas tous connus; ceux qui sont connus ne sont pas tous développés; ceux qui sont connus et développés ne sont pas tous affirmés devant la foi humaine, si rétive et si arriérée; — c'est ce travail, dont notre livre a mission partielle et mesurée, qui va traiter de ce qui est resté à dire et qu'il nous faut enfin aborder.

Qu'on attende l'heure de la confidence; à chaque mot elle s'avance, à chaque mot elle s'élucide et tout à l'heure elle va, en toute netteté, se produire et s'énoncer.



XVI.

Rien du sort de l'homme ne peut se revendiquer du hasard.

Commencer à vivre, c'est avoir commencé à mourir; ceci s'explique par cette vérité que la mort est donnée à l'homme aussitôt que la vie lui est donnée, voulant dire que les germes de l'une et de l'autre sont chez la créature déposés, pour se montrer dans leur mission d'activité au moment où l'heure de chacun, à son tour et respectivement, — doit sonner certainement.

Comme en tout des choses providentiellement arrangées, les faits qui doivent survenir et se succéder, chez l'homme, préexistent inconnus et ignorés dans l'instrument intime et embryonnaire de la

fécondation naturelle, mais mystérieuse, ne se produisant que sous les lois qui lui sont spéciales et nécessaires.

Ces séries d'événements sont nombreuses et diversifiées de telle sorte qu'on ne saurait affirmer si la première peut se dire connue des hommes; mais cela serait, qu'on pourrait à coup sûr affirmer que la dernière facture, métamorphose et destinée, sont aussi impénétrables à l'homme que tout mystère, par Dieu réservé, reste mystère dont l'inconnu est, partout et toujours, en sécurité.

Que ceci donc soit seulement acquis de ce qui, dans les lignes qui précèdent, au lecteur a été dit :

Rien dans les faits ou passés, ou présents, ou futurs, n'a à se revendiquer du hasard, mais, au contraire, et sans cesse, de la prévision et de la volonté de celui qui est — la toute-puissance en vérité :

Sous un tel patronage, sous une telle autorité, où l'homme se disant sensé, peut-il espérer placer sa contradiction, son recours en appel, sa protestation valable, contre Dieu répondant par son vouloir personnel et invariable?

Hommes! de ceci concluez que les lois qui vous

gouvernent ne sont point à modifier ou à refaire; elles sont, elles ont toujours été et toujours elles continueront d'être sous les aspects successifs qui, dans le temps rejoignant l'éternité, seront à l'âme humaine de parcours et de destinée.

La destinée de l'âme humaine dont, maintenant, nous savons la divine et haute origine, est une destinée d'abord pauvre et mesquine dans la vie qu'elle a à traverser, mais qui, poursuivant sa condition d'ascension assurée, doit en fortune spirituelle toujours s'accroître et toujours monter jusqu'à ce que tout ce qui n'était que fumier dans l'homme, devenu le riche et précieux lingot qui est l'âme admirable, se soit dégagé dans le bien, le bon, le beau en qualificatifs s'assimilant à la vertu sublime qui se confond avec ce que caractérise la perfection divine.

La mort veut être entendue et s'explique aussitôt dans les termes que nous allons reproduire pour nous éclairer et nous instruire :

Tant d'heureux sort est-il trop payé par la mort? Hommes ingrats, ignorants et de mauvais savoir, rangez-vous dans le devoir qui vous dit : Après la vie ne vous regimbez pas dans la mort, mais pliez

avec docilité sous les ordres irrévocables qui sont du sort commun de l'homme, le saint sacrifice à souscrire pour donner le jour à ce qui en doit suivre, à ce qui en doit naître, à ce qui en doit resplendir à son tour!...

La docilité devant la mort n'est que la docilité devant les faveurs qui se soutirent du dernier soupir et du suprême effort...



XVII.

Vanité des biens de cette vie ; réalité des biens de celle qui la suit.

Ce que l'on renomme dans la vie est ce qu'on méprise dans la mort.

A Astolphe se mourant, Fabert dit : Combien veux-tu de ce tapis de Turquie? — Astolphe répond : J'en veux cent louis...

Le lendemain notre homme est mort, mais, avant de tourner la tête de l'autre côté du lit, on l'a entendu murmurer : Fabert! pour rien, tu peux le prendre aujourd'hui...

Les affections de la vie sont, au seuil de la tombe, encore douces et de même ardeur que dans le courant de nos sympathies en ce monde; mais au delà,

et de l'autre côté de la tombe, demandez aux faux amis qu'après vous vous laissez ce que vous valez au point de vue des sentiments qu'ils affectaient d'avoir, qu'ils proclamaient réels et quelque peu éternels?

Pour la plupart, un souvenir de courte durée qui, à peine exprimé est aussitôt effacé, ayant, pour lui succéder, l'indifférence sinon l'oubli en toute authenticité.

Dans la vie souvent on s'embrasse; mais dans la mort toujours on se fuit; telle est la chute non de la vraie, mais de la fausse amitié en présence de ce qu'est le triomphe de l'oubli...

Dans la mort, le cœur est muet et la langue aussi; dans la vie cependant on était si éloquent, si prolixe en démonstrations si sincères, disait-on , en assurances et en affirmations... Mais, tout cela pour les faux amis était du domaine de la matière devant, tout autant que le reste, se restreindre à n'être que poussière et à aller, comme engrais, fertiliser la terre...

Dans la vie, la somptuosité s'imposait à l'homme pour dignement figurer dans le monde où il était appelé... Il est mort, et le même homme, à bref délai, se retrouve non ganté de frais, non ornementé

de breloques, en or pur ciselées, non cravaté de blanc avec un col empesé, non souriant des lèvres et jetant son regard sur les Phrynés dont il était entouré, oh! non, car il est à l'état de cadavre, dépouillé de sa chair, recouvert et rempli de vers, exhalant l'odeur de la corruption avancée; pour tout regard, ses orbites enfoncées ; pour toute beauté, sa bouche démantelée, et toute sa triste personne à l'horreur, au dégoût, à la pestilence acquise sans correctif pour consoler la victime ou pour regaillardir ces amis de fausse amitié dont plus haut nous avons parlé....

Mais non! — non ce n'est pas ainsi qu'il faut voir les choses pour sérieusement en juger : ce que nous avons décrit, c'est le sort de la matière ayant achevé son rôle de matière, mais ce qu'il nous faut de préférence voir et admirer, c'est l'âme qui était en ce corps devenu inutile et qui savait aimer;

C'est cette âme noble, pure, conservée en son intégrité native malgré la vie qu'elle a traversée, malgré les événements qui l'ont accompagnée, nonobstant les incidents de puérilité ou de gravité qui l'ont assaillie et dont par la mort elle s'est dégagée, auxquels par la mort elle s'est soustraite et dont par la mort elle s'est affranchie !...

C'est cela qu'il faut envisager sans répugnance, sans effroi, sans horreur; puisque tout, au contraire, par l'aspect est splendeur, par le rang est honneur, par la destinée est bonheur!

Oh! quelle différence il nous faut constater dans ce qui caractérise la matérialité de ce qui s'en distingue en spiritualité....

Et dire... que c'est tout ce qui est de cela l'opposé que l'homme encense, prise et distingue, sans jamais consentir à être détrompé!

C'est pourquoi ceci est donné aux fidèles adeptes de l'enseignement de saint Éloi, par Sebron édité, pour ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité, et leur cœur à la douceur des attentes de ce que leur tient en réserve l'immense avenir qui a pour nom l'Éternité!

La mort veut parler; — écoutez...

Les lambris du palais de la mort ne sont certes pas les baldaquins qui décorent les salons, les

alcôves des rois, des nobles, des traitants enrichis; tout, chez elle, est, comme elle, simple, de goût sévère et dans un luxe, à dessein, complétement omis; à quoi bon l'apparat d'une mise en scène dont l'homme ne saurait d'ailleurs jamais être ébloui; sans yeux, sans jugement, sans rien qui se rattache à la vie en éveil... Donc, chez la mort tout est ainsi; mais, à côté, chez sa voisine, chez la vie éternelle, au palais qui est le paradis... quelle transformation s'accomplit! Tout, ici, est riant, brillant, illuminé, resplendissant; tout s'y montre en joie, en amour, en bonheur, en contentement, et c'est à peine si, par les sens, on peut, avant un temps considérable, explorer, se rendre compte et comprendre ce qui est de tout point admirable dans ce lieu de délices, de suavités inédites et inexprimables.

Hommes! — tranquillisez votre esprit; c'est dans l'excellence que tout ce qui est de Dieu se révèle, se signale, s'affirme et resplendit. La mort en ses tristes reliefs n'a plus, dès le tombeau, que les sombres destins qu'il lui faut accepter; les faveurs du ciel étant faveurs décernées à ce qui doit traverser les espaces et s'y montrer en progrès, en élévation, en sort prospère sous des lois qui ne sont point les lois de la terre, mais des lois dont

toutes, et la loi de la mort la première, ont pour raison d'assurer le bonheur selon que l'entend Dieu, notre Maître et notre Seigneur!..

Sans quitter le sujet, complétons-le par une vision faite exprès.



UN SONGE.

Apologue.

Comme un songe d'une nature singulière, comme une vision dont les sens abusés font les frais, il m'est advenu, la nuit dernière, de voir et de sentir ce que ci-après je vais essayer de décrire :

J'étais mort et enterré, mais, cependant, quoique dessous terre, je continuais à me rendre compte et à penser.

C'est ce que j'ai vu, observé et retenu que je vais chercher à me rappeler et entreprendre ici d'écrire sans promettre de joindre à mon récit des documents de garantie que je n'ai pu ni demander ni recueillir, n'ayant reçu des choses que je vais dire

qu'une impression s'adressant aux sens plus que des faits à contrôler au poinçon du jugement et de la raison.

Telles qu'ont été ces impressions, je veux les faire connaître et les soumettre au lecteur de ce livre, comme se rattachant à son sujet particulier et faisant diversion à la forme que son auteur, par devoir, a cru bon de préférer.

Dans une terre nouvellement remuée, un trou avait été creusé au-dessous de la surface du sol, et là, dans les ténèbres les plus profondes, un coffre se trouvait déposé et enfoui, renfermant un corps tout récemment enseveli. Ce corps, qui n'avait pas subi encore les lois de la désagrégation, c'était le mien; le coffre, c'était ma bière; et le lieu où se passe l'action, n'était autre que le cimetière.

Donc, j'étais mort et enterré; de plus, mon âme de moi s'était séparée dès que ma personne, où elle était détenue et enfermée, avait cessé d'appartenir à la vie, ayant dû restituer son dernier souffle à Dieu qui le lui avait prêté.

Que faisais-je au moment dont je parle? — Utilisant un reste de faculté non éteinte, je songeais, et ma pensée, profitant, avant de me quitter tout à

fait, d'un répit de faveur consenti par les vers homicides, de son mieux s'exerçait...

Ce n'est pas que je ne sentisse mes ennemis occupés, mais sans trop se presser, à faire de mes restes une bonne pâture, et de mon coffre de bois dur leur logement, y inclus leur garde-manger.

Je songeais donc et, dans une insensibilité absolue, je me soumettais à mon sort qui était d'avoir à disparaître dans un temps donné, sous l'anéantissement définitif qui est le lot de la matière en tant qu'homme devenu cadavre, puis pourriture, dissolution, transformation, vile poussière; ne laissant après soi qu'un composé d'éléments que la chimie d'impureté pourrait peut-être étiqueter, mais, à coup sûr, sans leur rendre, au répertoire de la science, aucun nom titulaire d'une dignité rappelant, par équivalence, celle que ce corps d'homme avait pu, autrefois, posséder...

Qu'est-ce qu'un corps d'homme sans son âme? Hélas! autant vaut demander ce qu'est un bénitier sans l'eau lustrale qu'il reçoit pour en sanctifier la foi; — rien qu'un vase de métal ou d'argile qui voudrait être un vase de sanctification, mais qui ne saurait rien être, à ce titre, sous l'invocation d'un saint qui

n'est plus dans la maison, c'est-à-dire une chose n'ayant en valeur et en autorité que le sens d'une valeur nulle, titrée de l'impuissance et de la prétention ridicule.

J'étais celui-là, — dépossédé de facultés, dépossédé d'utilité, dépossédé de sainteté; j'étais enfin, non matière organique, mais matière en voie de se désagréger...

Dans cette réduction de moi-même, j'avais, grâce à mon état de vie, puisque je n'étais qu'en sommeil, la conscience de ce qu'était le dédoublement qu'avait subi ma personne et, sans autrement protester, je croyais, dans mon rêve, que la matière seule en moi était restée;

Matière vile, méprisable, abjecte, à la vue désagréable, d'un voisinage insupportable, et n'ayant son égale que dans cette autre matière dépréciée qui s'appelle — le fumier.

Et encore, quand on parle du fumier, il faut ajouter que sa valeur n'est pas en dépréciation si certaine que le corps matériel d'un homme dont l'âme est ôtée...

Ce corps, sans son âme, n'était donc qu'un

vomissement de l'humanité rentré dans sa non-valeur, sans égard à son habit du monde, lors même que, dans ce monde, il eût porté la croix d'honneur.

Mais ç'aurait été un lingot d'or, que sa qualité précieuse n'eût pas été moins médiocre dès que le néant des vanités a, par la mort, son règne assuré selon la loi qui veut que tout, de ce monde matériel, finalement s'accule à une destruction inévitable et formelle.

Tel est, en effet, le sort de la chair aussitôt que l'homme est abandonné de son âme appelée à prendre sa place aux saints lieux du Ciel où se recueille et se rassemble ce qui, uniquement, est de spiritualité, mais non de matérialité.

Mon trou et mon palais que j'ai dit être ma bière n'étaient plus les salons où, sur la terre, je recevais des ducs et des marquis, des savants et des érudits; c'était un autre monde, dont mille insectes inédits, des larves sans nombre, des vers à cent replis, formaient la foule nouvelle de mes hôtes, ceux qui dans l'humide infect s'agitent avec délices et se complaisent en se vautrant dans les voluptés nauséabondes et délétères de toute sentine, de toute ornière.

Tel était le milieu, telle était la matière dont j'étais par mon rêve gratifié et dont il me fallait parler, sans toutefois insister, afin d'éviter au lecteur le tableau de désespérante vérité que présente le corps de l'homme dépouillé de son âme et de ses vanités...

N'étant pas privé, je l'ai dit, de toute faculté d'appréciation, j'avoue que mes réflexions étaient de triste nature et que, me rappelant ce que naguère dans le monde j'avais été, je me disais, et sans trop cependant m'en soucier : Où est le manteau témoignant de ma dignité ? où est le casque au cimier de plumes ondoyantes dont je me suis si longtemps paré ? — où est l'armure impénétrable aux coups qui lui étaient portés ? où sont mes vêtements de gala, mon habit de velours pailleté, mes croix, mes rubans, ma bague au doigt, mes manchettes, mes bas de soie et, aussi, ma tabatière servant de caserne aux bonbons parfumés, avec le portrait qui était dessus, et son mystère, de moi connu, qui était par derrière ?...

Hélas ! ces souvenirs, loin de me charmer, ne contribuaient qu'à m'accabler ; mais, dépourvu de

tous ressorts, rien de moi ne pouvait vibrer, ni se redresser, ni bien longtemps m'impressionner...

Cependant, à ce moment, je fus distrait par un bruit léger, insolite, bientôt suivi d'une pâle lumière qui me permit de voir comme l'aspect d'un ange d'une belle figure, mais étrange, s'introduire dans mon cercueil, se poser devant moi et me parler, selon qu'il est ci-après rapporté :

« Tu es, pour un moment, relevé de la mort, je te prends avec moi pour te conduire au ciel ; ta raison t'est réintégrée dans ta pensée saine, pour une confrontation à laquelle toi seul es autorisé, par faveur excessive et exceptionnelle.

« Viens, soutiens-toi de mon bras, abrite-toi de mes ailes ; regarde tout, tu le peux ; mais sois prudent, circonspect, et surtout reste silencieux... »

A peine ceci était dit, que je me trouvai dans l'immensité, ne voyant rien d'abord, rien n'étant susceptible d'être distingué ; seulement je constatai que l'atmosphère s'était rafraîchie, que l'air était subtil et pur, c'est-à-dire tout l'opposé du lieu d'où je venais d'être tiré.

L'ange, à ce moment, me fit encore entendre :

« Rassemble tes esprits, regarde, et dans le sentiment du calme que je t'impose, contemple, observe, retiens et jouis... »

Chers lecteurs, commandez à votre attention d'écouter les chants, les hymnes et la prière des anges; nous entrons au ciel; tout y est éblouissant et d'aspect solennel; ce sont les habitants ordinaires du lieu où Dieu lui-même réside, en concentration invisible; ils remplissent tout l'espace et, groupés suivant le rang qui est le leur, devant Dieu tout-puissant leur seigneur, ils s'apprêtent à faire entendre, en s'accompagnant sur leurs lyres d'or, ce que la joie, l'amour et la reconnaissance leur inspirent en présence de Celui dont l'univers est le brillant empire.

Chœur général des anges :

Dieu de bonté, Dieu de tendresse, voyez de vos anges la douce allégresse; ils viennent en rangs serrés devant votre trône, vous prier d'écouter, en

accents inspirés, leurs louanges et leurs chants de gloire rendant hommage à votre personne adorée!

Gloire! gloire au seigneur Dieu des mondes et des cieux, qui se voile de la nue, mais où nos cœurs le perçoivent et en chœur unanime le saluent!...

Gloire! gloire à Dieu, gloire au Seigneur, dont la clémence, la douceur et la bonté sont telles, que nos accords n'ont pour objet que de dire et d'en redire sans cesse quelle acclamation leur est due pour lui en témoigner notre gratitude, présente et éternelle.

Gloire! gloire au Souverain, gloire au Seigneur universel! son royaume ne connaît ni commencement ni fin; sa limite cependant est certaine; c'est l'infini qui la signale et la contient.

Gloire! gloire à Dieu vengeur! gloire au souverain Dieu des armées! sa force est invincible, sa justice y est asservie, et son triomphe n'attend jamais que le moment propice, que l'instant strict et révolu pour tout réduire de ce qui fait obstacle à sa volonté, à son désir, et qui s'exécute, mais en en laissant l'échéance inconnue.

Gloire! gloire à Dieu en son paradis! Tout y est confiance, amour et bonheur délectable aussi.

Les groupes se succèdent chantant de leur voix la plus pénétrante, les versets appropriés à leur service de sainteté.

Après le chœur général, ce sont les anges du divin amour qui, au pied du trône, s'agenouillent et à Dieu font entendre :

Les anges du divin amour :

Dieu saint, trois fois saint!

Vos anges de divin amour se prosternent devant vous, affirmant votre grandeur, votre puissance, votre autorité et leur obéissance!

Les anges héroïques :

Dieu tonnant, Dieu de victoire!

Nous, les anges du devoir sanglant, nous vous demandons des armes!

Nous vous demandons à marcher fermement au secours de l'armée qui ploie, c'est celle de la France...

Dieu tonnant, Dieu de victoire!

Changez la chance des combats en envoyant de vos guerriers invincibles la phalange devant laquelle rien ne résiste quand elle se groupe ou se déploie agissant sous l'ordre de celui qui l'envoie!...

Les anges protecteurs de l'humanité :

Dieu saint, trois fois saint!

Sur les mondes habités, étendez votre main et ouvrez-la pour en répandre les bienfaits qu'elle contient;

Que ce soit au profit des hommes, sans distinction de couleur, de nationalité, de langage et de foi. Tous étant créatures de Dieu, qui a voulu que ce qui est ainsi, ainsi soit...

Chœur des âmes justifiées et en condition de sainteté :

Dieu saint, trois fois saint!

Dieu notre protecteur, notre appui, admettez-nous au concert que vos anges vous dédient; écoutez nos voix, à votre oreille encore nouvelles et encore incertaines, dominées qu'elles sont par l'émotion profonde qui envahit saintement ceux qui, devant

votre majesté si grande, dans le trouble encore se présentent...

Supplique de la foule des esprits non encore justifiés, mais admis et bien accueillis :

Ici, chose étrange, inouïe!...

C'est l'esprit de mon corps, mon esprit lui-même qui, seul, en tête de sa cohorte, se trouvait appelé à exprimer les sentiments de sa catégorie; les autres n'ayant qu'à murmurer en sourdine les paroles que j'eus, comme esprit, à prononcer :

Dieu de bonté, Dieu de pardon!

Nous arrivons de la terre et notre confusion est extrême; mais notre joie la relève en nous montrant la sécurité qui nous environne, nous permettant de porter devant vous les vœux que nous formons pour ne point être jugés indignes en sainteté, ayant tout fait pour ne l'être point en humanité.

Dieu de bonté, Dieu de pardon :

Nous nous accusons de nos fautes passées, nous en soussignons devant vous notre regret et notre repentir, vous demandant pour elles, non dans des chants, mais dans les larmes, votre sentiment tout de miséricorde effaçant et noyant leur mauvais souvenir.

Dieu de bonté, Dieu de pardon :

Nous vous demandons, courbés à vos genoux, pour nous ici présents et pour tous qui avons à vous implorer en redressement de nos consciences inquiètes, de raffermir notre timide espérance en donnant cours, sans en rien réserver, à votre cœur paternel si plein de mansuétude et si pourvu de générosité.

Dieu un instant se recueille et dit :

Aux esprits :

C'est bien, rassurez-vous et espérez...

Aux âmes de sainteté :

Vous êtes les saintes âmes considérées dans la maison de Dieu, soyez-y à votre convenance, et restez.

Aux anges :

Anges du ciel, chantez.

Le bon ange qui m'avait ainsi favorisé, au moment de disparaître, me laissa pour adieu les bonnes paroles que voici et qu'ici je répète afin que chacun en profite suivant ce que sa foi leur attribuera de valeur et de mérite :

« Un jour tu mourras, puis, selon Paul, tu revivras — esprit paré de son aspect terrestre ; c'est alors que, conduit devant ton juge, tu reverras ton âme elle-même, grandie dans le séjour du ciel, te cautionner, s'il le faut, devant Jésus, débonnaire autant qu'il le fut sur la terre, dispensant à qui de droit, en venant jusqu'à toi, l'indulgence plénière qui conduit à la grâce entière... »

Le soleil s'était levé, le rêveur était éveillé et allait à Dieu diriger sa prière, quand la Mort qui, dans notre livre, a toujours son mot ménagé, entra sans se faire annoncer et seulement pour lui remettre un papier sur lequel ces paroles étaient tracées :

« Il y a moins de rêve que de sens et de vérité dans l'apologue qu'aux fins de ton instruction de foi et de sainteté, l'esprit, dans ce qui précède, a su enchâsser...

« Prie, prie, prie,
« Médite et profite ;
« Ton salut y marche à la suite. »



XIX.

Religion de simplification.

Ce qui se place dans la foi n'a guère besoin de longs et laborieux énoncés, mais ce qui se place dans le raisonnement exige qu'il en soit autrement.

A nos affirmations si précises sur la vie et la survie on nous objecte et cela et ceci, sans songer que notre écrit n'est point œuvre de controverse, de défiance, de négoce pas plus que de théorie cherchant uniquement à labourer l'esprit pour y semer des hérésies propres à gagner des convictions rebelles ou déjà placées dans des cœurs acquis à des manières quelconques de penser étrangères à nos idées.

Dire ce qui est et, sans prendre personne au collet, nous efforcer de rallier à notre enseignement

ceux qui y seront disposés parmi les hésitants, les douteurs et les opposants à l'égard des traditions de l'une ou l'autre des religions du présent : C'est notre œuvre particulière sauf, ensuite, à faire davantage et autrement.

Hommes! si la foi véritable qui asservit la droiture et la vérité doit se composer de la loi écrite et de ses commentaires à la suite, il faut avouer que la tâche de l'instruction de l'homme en devoirs religieux devient inaccessible et inabordable à ce point que tout homme, qui en sera soucieux, préférera plutôt s'en remettre naïvement à Dieu, pour excuser son ignorance, que d'étudier ce qui a été mis en lumière depuis les Pères de l'Église, puis par les continuateurs qui, après eux, ont pris la plume des Apôtres pour tracer tous les codicilles qu'ils ont donnés au saint livre de l'Évangile.

Mais notre écrit étant restreint aux faits de la mort et aux pressentiments fondés de la vie éternelle, nous remettrons à un autre moment l'examen des questions que nous allons laisser en arrière, nous contentant de faire ressortir, dans notre dictée de ce jour, ce que la foi nécessaire a de conditions

de simplicité en rendant l'abordage facile et assuré à qui voudrait le tenter.

Mettre la simplicité où règne la diffusion, c'est mettre l'unité au lieu et place de la multiplicité; c'est mettre la vérité nette et pure à la recherche de l'imposture que les complications interminables des rhéteurs ont, dans tous les temps, permis aux raisonneurs de prendre au compte de leur vérité, si facilement attaquable, tant elle est chétive, mesquine, insolvable.

Les doctrines compliquées de nombreuses bonnes raisons ont un risque énorme à courir : c'est celui d'être exposées à des ripostes aussi nombreuses qu'elles-mêmes, leur venant en contradiction.

Quant aux doctrines qui s'appuient sur le concours d'une armée entière d'assesseurs se disant favorisés, privilégiés et en possession, eux seuls, de ce qu'est, de Dieu, la vérité, soyez assurés que ces doctrines ont, en elles, la corruption de l'erreur imbibée dans tout esprit d'homme et qu'elles sont infiltrées de transgressions certaines à la notion saine; heureux encore, si elles ne sont point infectées de léprosité invétérée, cette maladie redoutable considérée comme incurable.

Si nous avions en vue dans cet écrit d'attaquer ou de protéger une, quelconque, des religions de l'humanité et qu'un tel service nous fût demandé, nous nous garderions encore d'intervenir, autrement que pour dire :

Ce que nous prêchons,
C'est l'amour de Dieu;

Ce que nous y ajoutons,
C'est la charité.

Avec Dieu nous n'avons aucun adversaire, puisque tous les cœurs religieux reconnaissent, adorent et encensent un Dieu qui, de quelque nom qu'on le nomme, ne saurait être que Dieu, Dieu de l'univers créé, Dieu père et protecteur des hommes.

Sous le rapport de la charité, disons à l'honneur de l'humanité que la clientèle acquise à cette vertu de sublimité est la vertu pratiquée par toute la terre dès la plus haute antiquité, puisque la création entière s'en caractérise elle-même, n'étant de la part de Dieu, son auteur, qu'un immense amour, sentiment qui, descendu des cieux jusqu'à l'homme, a conduit avec rapidité le cœur d'un homme vers

le cœur d'un autre homme et les ayant fait se rencontrer et s'entrechoquer, comme deux cailloux dépositaires, sans qu'on le sache assez, du feu primitif, du feu caché, du feu sacré, en a fait jaillir l'éclatante étincelle qui a nom : la charité !

Maintenant, si l'on tentait d'ajouter à notre clair et simple énoncé, tout ce dont il pourrait être augmenté, il demeure certain qu'il nous faudrait, au bas mot, cent années pour entreprendre et seulement ébaucher le catalogue des faits avérés, des faits douteux et des faits controuvés, des soupçons non vérifiés, des intuitions hallucinées, des notions d'énoncé impossible ou seulement incompréhensible, ne pouvant autre chose, qu'aboutir à la confusion où l'homme y laisse sa raison, ou bien au fléau du déluge qui tout noie et tout engloutit ; à moins que, par heureuse fortune, le chercheur moribond, en détresse et en perdition, ne soit recueilli sur le radeau de sauvetage au cri de : « Au nom de Dieu et par charité, ne nous livrez pas au naufrage. »

Nous renonçons à tout expliquer, laissant subsister volontiers tous les dires enracinés chez les hommes, hélas ! non pour éclairer leur foi, mais

au contraire pour l'amoindrir en leur faisant parcourir le chemin accidenté d'obscurités, de pratiques réputées, accréditées et en sauvegardes érigées; allant de Jésus, de Jésus, ô douleur! jusqu'au fétu de papier doré dont on fait, à sa personne et divine et sacrée, ornement ou escorte, en figurines façonné, pour aller mieux au cœur de ceux qui veulent que, pour croire aux grandes vérités, tout leur en soit d'abord montré, bien plus que démontré et expliqué...

Ah! retirons-nous vite de la foule insensée qui met à ses fétiches d'or, d'argent, de bronze, de pierre, de bois ou de papier mâché, peu importe, des noms ayant qualité dans la sainteté véritable et auxquels ils demandent de leur accorder ce que Dieu à leurs instances directes ne pourrait, paraît-il, de lui-même accorder...



La mort appelée en consultation ne craint pas, dit-elle, de signer de son nom l'affirmation de notre écrit, et, à ce sujet, elle dit:

Mettant Dieu et la charité en tête de tout ce dont l'homme sur la terre doit pourvoir sa foi et son de-

voir, il n'y a plus, ou presque plus, rien d'essentiel à y ajouter et à y voir.

La seule réticence obligée à votre succinct énoncé, saint Éloi, est celle qui fera comprendre que vous n'entendez parler que des vérités les plus hautement nécessaires pour permettre à tout homme de posséder bientôt, à l'aide des premières, toutes les vérités secondaires.

Le reste, en effet, est codifié par la sagesse relative des hommes, et a sa loi édictée par les hommes; il faut donc, en tout, des torts à poursuivre et à inculper devant la juridiction compétente et autorisée, distinguer ce qui est au souci des tribunaux de l'humanité de ce qui relève uniquement de la divine sévérité, en justice d'éternité.

Homme! ajoute la mort, la sévérité dont il est parlé est celle de Dieu, qui vous dit pour vous rassurer : « Aucune créature de la terre ne peut m'atteindre et me blesser... » Douce parole d'un père à laquelle la Charité, en personnification érigée, ajoute pour son compte :

Dieu m'ordonnant de stipuler devant lui mes griefs personnels et particuliers, dans les faits dont

les hommes sont coutumiers, je n'ai que le devoir de lui dire : « Mon Dieu, je mets ma vertu de charité dans le mérite qui consiste à l'appliquer ; — pardonner est ma loi de sévérité... »

Dieu en se retirant fait entendre : Cette sévérité débonnaire veut être rectifiée ; que la mort s'en charge devant les hommes, et selon qu'il lui semblera, pour s'en faire bien venir et estimer.

La mort, aussitôt, clôt notre conférence par ces mots qu'elle laisse échapper :

« Hommes ! il vous sera fait suivant ce qu'aux autres vous ferez ; »

Donc,

Aimez pour être pardonnés,
Pardonnez pour être aimés !

Telle est, en simplicité,
La religion de vérité.



XX.

Où la vie est, la mort est dedans.

Sous le souvenir et les tressaillements du cœur, combien de regrets s'expriment chaque jour en faveur de ceux que la mort appelle à elle, et combien de larmes et de soupirs perdus à témoigner, en contre-sens, le sentiment que l'homme doit avoir pour rendre aux morts le véritable hommage qui leur revient et leur plaît davantage.

Aujourd'hui, jour de la commémoration des morts (2e jour de novembre), l'à-propos de notre dictée n'a pas besoin d'être autrement démontré pour nous permettre de la commencer :

En vérité, le cœur se serre quand on voit porter en terre un époux, un père, une épouse, une mère,

des enfants chéris, ou bien des amis ayant, dans les relations de la vie, associé leur vie à la nôtre en preuves incessamment données de ce qu'était leur personne à notre personne attachée.

Hélas ! le fait est trop certain : notre attachement, en se fixant sur ceux qui, par la mort, nous abandonnent, avait rêvé un plus long bail que celui trop tôt achevé, quelle qu'en ait été la durée...

Mais faut-il en accuser Dieu, en accablant ce que l'homme appelle la destinée, à laquelle il reporte la dureté du coup qui l'a frappé ; ou bien faut-il remercier Dieu d'avoir mis un terme à la vie qu'à la personne de notre amour, de notre amitié et de notre regret, il avait donnée ?

Dans tout cet écrit, notre manière d'envisager la mort répond suffisamment à la question posée, dès que nous avons dit et répété que la mort n'implique nullement ni le martyre ni le néant ; et que la vie induite en sommeil, pour son évolution de vie éventuelle en vie éternelle, ne se perd et ne se réduit ; tout au contraire...

Si Dieu, qui a tout créé, avait, à chaque phénomène issu de ses décrets et de sa volonté, à fournir caution à celui qui en doit être favorisé ou en appa-

rence dommagé, mieux serait pour lui de renoncer à s'occuper des hommes que d'être à tout moment, à l'occasion de toutes choses les concernant, tenu de s'expliquer au préalable et ouvertement, sinon se voir suspecter assurément.

Eh quoi ! si Dieu dit à l'arbre dépouillé en hiver de son feuillage et rabougri tristement sous l'action de la grêle et du vent : « A l'août prochain tu porteras des fruits succulents si je t'accorde des fleurs au printemps », il lui faudra premièrement fournir à cet arbre un document en due forme pour qu'il croie vrai ce qu'on lui aura dit et qu'il ne s'en montre pas mécontent ?

Nous disons l'arbre, mais on peut tout aussi bien dire l'homme auquel par la loi de ce raisonnement il faudrait en faire et en dire autant.

Hommes ! seriez-vous aveugles à ce point que rien ne vous affecte et ne vous saisisse des faits qui chaque jour, sous vos yeux, s'accomplissent et qui se pourraient estimer être, bien autrement que ceux-ci, difficulteux si la difficulté était connue de Dieu ?

Hommes ! êtes-vous sourds de l'opiniâtre surdité qui à la statue d'Israël a fait sa renommée, sourds

au point de ne pas entendre quand on vous dit écoutez :

« La parole qui ici vous est donnée ne se fait point payer et n'a intérêt à vous être dite que pour que vous en soyez imbu et consolé. »

En vérité, l'homme semble acquis à la pire des absurdités, celle qui consiste à dire : Je suis malade, je le sais, mais je préfère en souffrir qu'en guérir...

Cette maladie a pour premier diagnostic le doute; pour second caractère, la crainte, et pour cause générale et première, enveloppant le mal et le malade dans le même considérant, le manque de foi absolument.

C'est de là que partent les anxiétés, les terreurs et les tourments qui ne laissent à la confiance, à la droiture des sentiments et à l'espérance consolatrice des vivants, aucun appui, aucun refuge, aucun secours à attendre pour se tirer d'affaire et sauver d'un naufrage imminent le passager et le bâtiment.

Oh! combien l'homme sans la foi sainte est à plaindre profondément quand tout, tout de ce monde a été conçu et exécuté pour requérir sa foi vive et exaltée ; quand toutes choses s'exposant à ses yeux,

quand toutes choses s'offrant à sa raison, à son entendement, lui disent, lui crient plutôt : «Ceci est de Dieu et se donne en défi à l'homme pour attester que «tout impossible» est possible à Dieu et que la mort et la vie qui la suit sont apanages légitimes du créateur qui, seul, le peut vouloir et le peut pouvoir.»

Quand la foi est absente du cœur, Dieu serait en droit de dire à l'homme tombé dans ce malheur : Allez brouter l'herbe des champs, afin qu'à votre tort s'adapte votre châtiment aussi bien qu'à votre inconcevable et stupide aveuglement.

Terminons en retournant en arrière pour retrouver notre commencement : «où la vie est, la mort est dedans», mais en ajoutant : «elle n'a pour durée qu'un instant.»

La mort est priée d'achever notre dictée.

La mort :

Je vais visiter à tout moment les vivants sur la terre, et quand je reviens je me dis bien souvent :

Ce vivant, par son entêtement, par sa stupidité, par la nullité de sa personne indigne et ignorante, se croyait vivant, mais je n'ai eu qu'à le regarder fixement pour consigner à mon procès-verbal qu'il était mort depuis longtemps...



XXI.

Critérium recommandé.

Comment donner aux hommes la notion de la vérité quand on les voit si opiniâtrément asservis à la notion du mensonge?

Dire le mensonge, c'est fondre dans un seul mot les erreurs et les préjugés, les partis pris, les résolutions de l'ignorance et celles de la science fausse et extravagante;

C'est dire la nuit pour le jour, le froid pour le chaud, le non-sens pour le sens, la déraison pour le sens droit qui est celui de la raison.

C'est donner la préférence à ce que l'homme en son dire et en son faire usager admet, consacre et pratique, s'abstenant, comme en détermination absolue, de soumettre son jugement, ses actes, ses pensées, ses sentiments à un critérium vérifié en

sagesse, en droiture, en sainteté, donnant d'une manière haute et sûre le pas, en toute chose, à la vérité sur l'imposture.

Mais ce critérium, où est-il, quel est-il, comment est sa formule, sa caution, sa démonstration authentique, sa raison justifiable et son application pratique ?

Il est, ce critérium, à chaque pas que fait l'homme, devant sa personne, lui criant : Me voici !

Il est devant ses yeux, lui montrant son visage qui, pour l'engager et l'attirer à lui, fait bonne mine et lui sourit ;

Il est sur ses lèvres pour arrêter au passage les propos mauvais, les paroles insensées, puériles et vaines ;

Il est sur son front pour pénétrer dans sa pensée, la diriger, l'illuminer en dignité et en sagesse ;

Il est encore, ce critérium, dans son cœur pour en stimuler l'ardeur, pour lui donner la force et la vigueur lui permettant de pratiquer les œuvres qui relèvent du point d'honneur...

Mais l'homme comprendra-t-il que ce qu'on veut ici exprimer, c'est que ce critérium, dont on parle, est un principe de lumière et de vie qui est dans

un mot contenu et qui dans un nom se concentre et se blottit ?

Or, ce mot, ce nom, c'est le mot, c'est le nom de son Créateur qui, sans cesse, le presse, l'environne, le remplit, l'éblouit, le contourne, se repose devant lui et en lui, ne le laissant jamais sans défense, s'il sait faire appel à son concours, à sa protection et lui demander son appui...

Donc, «Dieu» est le sublime protecteur de l'homme; il est son soutien, son conseiller, son guide, sa voie, sa sécurité, sa vaillance devant le danger, sa force contre le mal et sa science du bien, seule arme propre à en triompher...

Oui, Dieu est, par ses lois écrites et promulguées, le critérium, autrement dit «la marque de la vérité». C'est ce que saint Éloi affirme avant même de le démontrer à la raison qui, avec droiture, demande à la simplicité sa conviction déterminée.

Hommes! — il faut bien vous le dire, tout de ce monde et des cieux n'est qu'illusion pour l'homme, car l'homme ne peut songer à se saisir des choses où réside la vérité, des choses qui la constituent et

en sont l'authenticité, qu'à la manière dont il se saisirait de la vapeur, du brouillard et de la fumée.....

C'est que le sens juste de l'homme n'est guère à son service qu'à peu près, comme le serait une lorgnette, laquelle, suivant sa qualité optique variable et graduée, donne à celui qui s'en sert la perception correcte ou non correcte, étant étendue ou rapprochée, et selon qu'elle a été mise au point de vision qu'elle devait atteindre pour lui donner sa seule bonne valeur de rectitude et d'utilité.

En quoi cette manière d'envisager ce que, pour l'homme, est et doit rester la valeur conventionnelle de sa vérité pourrait-elle être contestée? Que l'homme seulement considère ce que sont ses organes et ses facultés afin de pouvoir, de lui-même, reconnaître que, pour si parfaits qu'ils soient et lui paraissent, ils sont cependant entachés de la médiocrité qui les recouvre du cachet fatal de leur relative mais certaine infériorité.

A quel âge de son humanité l'homme peut-il se dire en possession du trésor intégral et régulier de ses facultés? Ce secret lui serait peut-être difficile à nous confier, car la jeunesse en est longtemps impuissante, l'âge de la virilité constate qu'il ne sait

qu'en abuser, et la vieillesse témoigne que c'est sans savoir si aucun homme l'a jamais possédé qu'il lui faut à son tour convenir, pour elle, qu'à son terme étant arrivée, tout lui en est désormais défendu sinon retiré...

Le trésor des facultés de l'homme ne serait donc, à tout prendre, qu'un trésor purement fictif, propre à fournir à la métaphore un moyen de se poser pour nous apprendre que tout de l'homme, en ce monde, est d'apparence plus que de réalité, et que le caractère vrai de ses connaissances n'outre-passe ni le doute, ni la défiance.

Quelle leçon faut-il tirer de ces aveux et de ces vérités ? Celle-ci, cher lecteur, qui, par saint Éloi, vous est de nouveau recommandée :

« Si la vérité intégrale n'a point de domaine assuré « dans le lot de l'humanité, c'est que, autre part, sans « doute, elle est domiciliée... »

Ce domicile, on le devine, est celui où l'âme seule réside dépouillée des entraves du corps qui lui a donné pour un instant asile, et qu'elle a délaissé comme une impureté, une fois sa détention rompue et achevée.

La mort est appelée à donner à cette dictée son dernier mot, son sens et sa portée.

La mort : Quoi qu'on fasse, quelque effort qu'on essaye, quelque chemin droit ou traversier que l'on prenne, un seul résultat est assuré :

C'est celui qui constate que, sur toute route, l'homme doit s'égarer et du but s'éloigner s'il n'a pris le sentier sûr, mais difficile à trouver, que sa feuille de route à son en-tête lui a tracé :

« Chemin de la foi, de la vertu et de la charité. »

L'homme qui veut, en sa vie d'homme, noblement aboutir et au but arriver, n'a dans sa marche qu'un sentier à suivre, et dans sa conduite de bon routier de sainteté que ce critérium à observer :

Servir Dieu, à lui se confier ;
lui complaire,
— une voix ajoute :
et l'aimer !



XXII.

La justice de Dieu a son échéance inviolable et son heure inévitable.

APOLOGUE MYSTIQUE.

Essuyez vos pieds à la porte, nous sommes au seuil du séjour où les hommes de tout mérite sont, par faveur inédite, reçus en esprits sous leur figure humaine pour être, en justice première, examinés dans leur œuvre en venant de la terre.

Un Ange délégué pour cette tâche exceptionnelle, procède à la reconnaissance de chaque arrivant qu'il s'agit de caser à titre provisoire, suivant ce que lui attribue, de plus ou moins méritoire, la confrontation qui conduit à ce qu'on va en savoir :

L'appel va commencer :

On fait cercle autour d'un vieillard dont l'aspect est en tout respectable. L'Ange s'approche et lui adressant la parole lui demande, d'une voix douce et d'un ton caressant, ce qu'il peut invoquer pour prétendre au ciel avant le jugement?

— Je ne demande, dit le vieillard, que le calme après avoir subi l'orage; que la douceur de l'existence spirituelle après les tourments et les agitations de la vie mortelle; que la paix dans la pacification des sens, et le repos en Dieu que je prie, que je vénère et que j'aime...

— Soyez notre hôte, dit l'Ange, on vous attend; votre chemin est tracé; entrez, allez droit devant vous, marchant dans la confiance de ce point de départ jusqu'au bout...



Après ce vieillard, une femme, recouverte d'un voile lui cachant le visage, se présente et questionnée sur ce qu'elle demande, espère et prétend, elle répond à l'Ange :

— Je suis la misère en toutes choses du bien; ma vie n'a été que désordre et que honte; aussi mon sort n'a-t-il désormais de possible qu'un supplice assorti à mes œuvres mauvaises; donc, sans rien

espérer que la seule justice, je m'accuse et me livre...

— Attendez, interrompt l'Ange, il n'est point de cœur si pervers que, même dans une existence de devoirs à l'envers, on ne puisse trouver à glaner quelque épi pur de toute carie et digne d'entrer dans la moisson par Jésus recueillie...

— Je me souviens trop de mes fautes, murmure cette femme, pour me rappeler les faits qui leur seraient peut-être d'atténuation devant vous, sauf un, qui se présente, hélas! bien isolé dans ma mémoire en ce moment si fortement troublée. Un jour, j'ai prié Dieu...

— Vous avez un jour, une fois, un instant, prié Dieu? Et que lui avez-vous dit, en quels termes l'avez-vous sollicité, imploré? dites vite, — répondez, — parlez...

— Ma prière (est-ce une prière?) fut courte, mais profonde et de cœur pénétré et sincère; je tombai à genoux, puis, sans rien pouvoir articuler, pensant à Dieu que j'avais offensé, — je pleurai...

L'Ange, lui coupant la parole, ajoute à son récit l'appendice que voici :

— Une larme, une seule, suffit à Dieu pour distinguer le coupable qui se repent de celui qui se retran-

che et en rebelle se défend.—C'est, pour lui, l'aveu de la faute commise et la douleur qui y fait suite en guise de regret équivalent au repentir, première condition nécessaire à l'espoir d'un bon avenir : Allez, rendez-vous au milieu des esprits qui ont à postuler de Dieu le pardon lointain qu'il accorde à qui sait de son cœur paternel retrouver le chemin.

Un Ange, commis au soin de conduire les réprouvés au lieu de leur exil, glisse, chemin faisant, à l'oreille de cette femme désolée :

« Priez, priez, priez... Ce sont les trois clefs qui ouvrent, aux esprits en peine, les portes de la prison de Dieu, où sa volonté, jusqu'à leur redressement, les enferme. »

Une bonne sœur des pauvres succède à notre pécheresse.

— Ma sœur, lui dit l'Ange, nous vous connaissons, — entrez.

— Non, répond avec simplicité cette dignitaire de la charité ; pour l'amour de Dieu, faites-moi conduire, non où sont les élus dans la gloire, mais où

sont les pécheurs en détresse et dans le désespoir ; cette pécheresse dernière envoyée au pénitencier des cieux m'inspire un vif désir de chercher à la rendre à Dieu; ne me refusez pas cette tâche et si douce et si belle!...

— Allez, sœur de Jésus, où votre cœur vous porte, où votre charité vous appelle.

Un enfant est là, regardant, attendant sans rien savoir de ce qu'il a à faire dans cette multitude qui lui est étrangère. L'Ange le découvre, l'attire et dit aux autres Anges qui sont près de lui, sur un ton d'injonction en douceur fraternelle : Faites-lui place parmi nous et rendez-lui ses ailes.

Un soldat mort en combattant est appelé en ce moment devant l'Ange de première investigation, sans être toutefois l'Ange du premier jugement.

— Qui êtes vous ? répondez...

— Je suis soldat victime de la guerre, laissé mort sur le lieu du combat et n'ayant rien à dire de moi qui ne soit consigné dans mes certificats...

L'Ange lit :

« Bon soldat, brave, discipliné, humain après la « victoire et mort en se couvrant de gloire. »

Sortez du rang, lui dit l'Ange, et recevez ce rameau de ma main ; il n'est donné qu'à la noble vaillance, celle qui comprend le sacrifice héroïque, celui de sa vie pour sauver sa patrie ou pour défendre ses foyers envahis...

La sévérité du Juge n'a point à se montrer pour vous qui avez mérité la couronne que Dieu décerne à l'homme de guerre obéissant, en loyauté, à la dure loi de son devoir ; vous avez fait le vôtre, soyez amnistié comme on l'est au ciel, où amnistié et pardonné sont termes synonymes en toute égalité.

Autre part que dans la noblesse des cœurs nous allons chercher des tableaux, saisissants en noirceur, d'existences terrestres remplies en contre-sens de ce qui, à l'homme, peut se dire être à son honneur.

C'est le front couvert de sang, les yeux injectés et ardents, la bouche écumante et blasphémant que se présente devant l'Ange, pour notre leçon, l'homme qui d'un mot est qualifié complétement quand de lui on a dit : « C'est un fier mécréant. »

— Dites ce que vous voulez, sans mettre en oubli qui vous êtes et ce que vous valez en sentiments honnêtes, dit l'Ange.

— Je suis, dit l'homme à l'œil sanguin, je suis le mauvais citoyen que vous devez connaître, mon renom est fameux et ma gloriole à moi est, en tout et partout, de le justifier de mon mieux.

Tout ce qui est aux autres, de droit primordial est à moi ; et mon occupation la plus alerte, la plus soucieuse, la plus persévérante est de m'emparer de tout bien étranger, dès que ce bien d'autrui devant moi se présente.

J'ai horreur de l'eau, fût-elle sous l'aspect d'un bain chaud, d'une tisane édulcorée, d'un carafon glacé avec addition d'un liquide que, s'il était seul, je pourrais aimer. — Le vin m'a fait homme avant l'âge, l'eau d'alcool m'a longtemps soutenu ; mais j'ai trouvé mieux dans certains corrosifs non généreux, mais ardents, qui sont la colophane des organes devenus exigeants.

J'ai eu peu de défauts dans la vie que j'achève, mais je ne refuse pas d'avouer qu'ils ont été grands et des plus lourds, de ceux qui difficilement se soulèvent.

Le sang qui se tire à poing fermé est le seul que j'aie versé, mais j'ajoute que j'en avais la volupté

en jouissance insensée toutes les fois que je me sentais sous l'implacable influence des breuvages dont j'ai usé, — ou, si vous voulez, mésusé.

Enfin, je suis comme je suis, et mon seul désir serait, si je dois m'amender, d'être laissé à mon régime pendant un temps d'assez longue durée pour que je puisse, de moi-même, faire entendre, ce qui me semble ne pouvoir jamais arriver, ce cri de tristesse amère : Il n'en faut plus... j'en ai assez!...

L'Ange peut enfin parler et mettre un temps d'arrêt à la faconde intarissable du misérable qui s'est, dans le mal et dans la débauche, si longtemps exercé :

— Et de Dieu, qu'est-ce que vous en dites ?

— De Dieu ? dit l'homme, Dieu ne m'a jamais requis pour lui rendre service, d'où j'estime et conclus qu'il n'a que faire de ma personne, pas plus qu'il n'a que faire que je lui tire mes révérences ou bien que je lui chante un air.

— Ainsi votre cœur est fermé, votre raison obscurcie, et vos sentiments honnêtes engourdis à ce point que rien, sinon votre endurcissement dans le mal qui vous est familier, ne vous soit possible en rachat de votre passé ?

— Non, rien ne saurait me faire changer d'allures, ni me faire dédire, ni me vaincre dans ma résolution de devenir, non pas meilleur, mais pire...

C'est donc à en prendre son parti qu'il faut souscrire : Radic est connu sous le surnom de Dur-à-Cuire et, ce prénom et lui, c'est tout dire...

L'Ange consent à le laisser piétiner sur le bon sens, sur les convenances et sur la raison, se bornant à faire tomber, sur sa méprisable et offensante personne, un nuage qui l'environne en lui supprimant la lumière et le plaçant dans un milieu de si obscures ténèbres que tout se dérobe à lui, comme lui-même se trouve absolument dérobé à la vue d'autrui.

Laissons-le se tirer d'affaire ; mais, dès à présent, disons que, sous cette privation de lumière, il enraye aussitôt sa jactance ordurière ; — plus tard, nous le verrons faire, si nous ne nous trompons, encore bien d'autres pas en arrière.

Concis et significatif aussi :

Durmair! — Que voulez-vous? — L'Ange du ciel vous fait signe et vous appelle. — Dites-lui que moi aussi je l'appelle et que je le défie de me faire aller à lui...

Une force invisible le fait marcher, malgré sa résistance, et, quand au but il est arrivé, de la même manière on le fait retourner, puis revenir tant de fois et si longtemps, que cent années après, l'ayant revu pendant un instant, il marchait encore et disait, implorant les passants :

— Faites savoir à l'Ange que vaincu, confus, revenu au bon sens, Durmair est aujourd'hui obéissant; qu'il marche toujours en arrière et en avant, demandant, pour grâce première, une heure d'arrêt de son châtiment...

Rudor, je suis malade. — Tant mieux. — Mais non pas mort encore. — Tant pis.

La mort passe par là, le malade est rétabli; c'est Rudor qui est au lit...

Le lendemain il meurt; on l'enterre, et un inconnu se trouvant au cimetière prononce, sur sa

bière, son éloge funèbre en ces termes bien sentis et sommaires :

Rudor n'est plus, sa perte est peu de chose; mais ce qu'il faut regretter, c'est de voir son cœur rester plus dur que pierre, et que rien ne saurait ramollir, que rien ne pourra briser, et que Jésus, au jugement dernier, retrouvera aussi entier en sa perversité qu'il s'est montré dur, insensible dans notre présente leçon qu'on peut prendre pour un sermon.



Commenson est donneur d'eau bénite à la porte intérieure de l'église; il tend aux arrivants comme aux sortants le goupillon, reçoit d'eux, en échange, un simple ou un double monneron, dont après les offices il fait le compte en récapitulation : Rien que douze livres! dit-il, pour un jour de Pâques fleuries, c'est bien peu... Je comptais sur autre chose; il est vrai que, m'étant trouvé en retard, j'ai quelque peu frelaté l'eau qui devait aujourd'hui faire le service des fidèles. Mais, heureusement, la plupart ne tiennent pas absolument à ce que le prêtre met dedans; c'est pour eux simple affaire d'obligation remplie, n'importe comment, pour satisfaire au sentiment!

C'est égal, douze livres c'est peu de chose, quand quarante étaient pour moi la dose.

A cet instant, un tableau se décroche, il tombe lourdement sur le réclamant, lui faisant un trou à la tête, dont il mourra assurément.

— Qu'on verse sur sa plaie, dit quelqu'un avec empressement, quelque portion de son eau bénite, afin que son accident n'ait pas d'autres suites.

— Arrêtez, dit le moribond, l'eau bénite est excellente, mais en cette occasion le mieux serait de me porter à la maison, d'appeler le médecin ou l'apothicaire, qui l'un et l'autre savent mieux que mon eau bénite, et pour bonne raison, leur affaire.

Le jour suivant on portait en terre le faussaire, le marchand de falsification, le dévot d'aspersion vénale, le commerçant de bénédictions en flagrant délit constaté par sa propre punition.

Faudon, — où est l'homme que je veux voler, puis où est l'homme qui pourrait m'arrêter?

On saisit à l'instant au collet ce rêveur d'un crime et d'un forfait; il s'exclame, crie, fait rage, mais sans parvenir à faire lâcher prise à celui dont il est l'otage. — C'est comme une malédiction, se dit-il à lui-même, être pris au moment où j'y allais tout de bon!

Durmair, Rudor, Commenson et Faudon, notre dernier larron, s'en vont tous quatre en Paradis, se donnant le bras comme identiques compagnons. Qu'on les fasse passer par derrière, dit l'Ange, le huis clos est pour eux nécessaire, car leurs crimes sont bien d'autre sorte, tant il est vrai que l'acte mauvais qu'on a commis et qui un beau jour fait saisir le coupable, est toujours précédé de cent, de mille autres semblables qui ont passé sans châtiment et qu'au ciel on découvre au moment convenable.

La morale de cette leçon est qu'il n'est point de refuge possible pour le délinquant connu ou inconnu, inquiet ou paisible, attendu que toute conscience atteinte par un fait mauvais et répréhensible se livre d'elle-même dans son secret caché, dès qu'au Ciel elle est citée et tenue de s'expliquer.

Nous avons laissé en arrière Radic en privation de luminaire; rapprochons-nous de lui et voyons ce qu'il fait et ce qu'il dit.

Il continue de rester invisible, mais sa voix se

fait toujours entendre; seulement c'est en se lamentant qu'il s'exprime : — Quel affreux châtiment! gémit-il, et combien ma peine est terrible. Ah! si je pouvais revoir l'Ange; ah! si je pouvais l'attendrir; ah! si je pouvais lui faire voir mon regret, le convaincre de mon repentir! La nuée disparaît, l'homme est vu et il voit; l'Ange est là, immobile, du doigt qu'il tient levé, il semble commander au coupable d'approcher, de se faire entendre, de parler.

L'homme est à terre comme brisé, ce n'est plus sa passion brute pour la boisson qui l'occupe; oh! non, c'est son salut, sa rémission, qui lui sont de préoccupation, et c'est de sa peine terrible qu'il a subie et qu'il vient d'achever qu'il répète, cette fois dans un bon sentiment, ces paroles ineptes par lui prononcées le jour de son premier jugement :

— Ange de miséricorde et de pardon, Dieu est vengé, j'ai reçu ma leçon et j'en ai profité. Oui, des fautes telles que celles que j'ai commises, il n'en faut plus.

Oui, des châtiments par le ciel infligés, un jour pour leur durée est déjà un temps trop prolongé; donc, saint Ange de Dieu, jugez si, après cent années de disgrâce, je puis implorer de Dieu la clémence et lui dire en sincérité : Mon Dieu, je me repens et

à genoux devant vous je vous dis du fond de moi-même : ayez pitié de moi, abrégez ma peine insoutenable, et laissez-moi, en espoir d'un acte de votre clémence, de votre charité, vous dire : ô mon Dieu, de grâce, assez ! assez ! assez !

Cette leçon est ici donnée plutôt comme une fiction visant à une haute moralité que comme présentant des faits avérés inscrits aux annales de l'absolue vérité.

Tout est de bonne aubaine pour le moraliste de sainteté, quand il peut, même par des faits plus ou moins supposés, faire vibrer la corde sensible du cœur de l'homme enclin à des torts auxquels les siens propres s'assimilent, et lui faire voir les dangers de la vie, au point de vue des peines qui sont à son Esprit réservées, à l'heure de la mort, aussitôt qu'elle est arrivée.

La mort, en témoignage invoquée, formule en ces termes la réponse qui lui est demandée :

Les bons esprits ont leur bon compte assuré,

les mauvais ont leur châtiment assuré, et Dieu, faisant son œuvre, a son pardon, sa mansuétude, sa bonté, vertus en Jésus personnifiées pour faire, au moment donné, la remise du péché au pécheur dont le repentir l'a fait rentrer dans son devoir et son honneur.

Le personnage mis en scène dans le tableau que nous venons d'esquisser a, selon l'intention de l'auteur, la mission de représenter l'homme pervers, l'homme de l'abjection, l'homme de jactance et de méchanceté, imperturbable dans son dessein du mal à outrance; c'est l'ilote de l'antique Grèce montré dans l'abrutissement du vice de l'ivresse, pour le faire aux autres détester et les inciter à la tempérance par l'horreur de son infirmité.

D'ailleurs, un réprouvé était nécessaire à notre sujet, et les exemples s'offraient en foule à notre besoin; mais un type, dans les mœurs modernes, s'est, entre autres, à nous présenté; c'est celui que nous venons d'exhiber.

La sincérité nous excuse et la vérité nous approuve; car nous n'avons pas eu la peine de rien inventer; c'est pourquoi, à cet égard, tous nos scrupules sont levés.

Le moraliste va jusqu'où personne ne voudrait aller; aussi, pour lui, il n'est rien d'insolite, il n'est rien qui soit à rejeter dans ce qui s'offre à ses yeux dès qu'il a le désir et la possibilité, ce dont il justifie, de transformer toute hideur en beauté, la faisant servir à imprimer mieux sa leçon dans l'esprit de ceux qui doivent en profiter et, finalement, l'inculquer aussi profondément qu'est, en toute évidence, son évidente utilité.



RÉSUMÉ

DE PREMIER DEGRÉ

CONDUISANT A L'OUVERTURE

DE LA DEUXIÈME PARTIE DE LA THÈSE

Ce serait placer une montagne sur ces pages données en préambule à notre livre que de multiplier sans compte les chapitres qui, à des titres divers, ont présenté la vie, mais principalement la mort de l'homme, sous des aspects plus vrais et surtout plus consolants que ne le sont les idées reçues notamment sur l'acte de la mort, lequel n'est finalement que l'acte d'éclosion de la vie éternelle succédant à la vie de ce monde, vie passagère de notre corps mortel.

Se pénétrer des vérités ouvertes ou enveloppées d'un semblant de mystère que notre écrit renferme, serait le bon moyen de mettre en soi ses plus doux bienfaits; mais les vérités ne prennent pas si facile-

ment leur place chez l'homme, dont la présomption coutumière a besoin de longtemps encenser l'erreur avant de se soumettre à la raison, soit à la raison éclatante, soit à la raison dans sa lueur première et encore vacillante.

C'est la vérité dans sa lueur première que nous avons prétendu donner pour ouvrir la route aux autres vérités plus sommaires et plus condensées qui seront ultérieurement mises au jour ; ici, il s'agissait de dégrossir notre sujet, de manœuvrer, chez nos adeptes, la fibre de leur cœur, de fixer leur pensée, sans toutefois les effrayer, sur un sujet de médiocre attraction, et d'en faire ressortir la donnée sous laquelle la mort, devant l'homme, pouvait être par lui supportée, nous n'oserions dire — agréée.

Il n'y a que le chrétien qui ait, de la mort, l'effroi des sens en effarement tel qu'il faudrait lui mettre en main la palme du premier des anges, sur la tête l'auréole du premier des saints et que, peut-être, Dieu lui-même vînt lui dire son secret à l'oreille pour triompher de cette peur singulière qui témoigne que l'homme, en ce monde, est à tel point sous la loi de la matière, que tout, de lui, est régi par l'affection qu'il lui porte et dont il voit chaque jour, cependant, bien moins le lot de triomphe que le lot de néant.

L'homme, sous l'empire du sens matériel, n'est qu'un esclave en servitude chez un maître cruel; tandis que l'homme, sous l'empire du sens spirituel, est une âme venue du ciel et retournant au ciel pour y jouir, après les épreuves de la terre, des biens qui y sont de douceur et de valeur éternelles.

Et, toutefois, combien d'aspirations soudaines, vives, inattendues se présentent à l'homme, dans le cours de sa vie, pour ouvrir le chemin céleste devant ses pas incertains, devant son ignorance des voies sûres et des sentiers battus et qui, s'il y était attentif, le conduiraient droit à son but!...

Mais toutes choses, même les choses éminemment faciles, sont de toute difficulté quand l'esprit est resté obtus, que le sens et la raison s'entendent pour ne rien être de plus que les auxiliaires de la basse faculté de fixer les yeux sur la terre au lieu de les porter et de les élever vers les cieux.

Oh! que les hommes, en général, sont mal avisés! Ils n'ont qu'un seul objet précieux à aimer, à sauvegarder, à sauver — leur âme immortelle, — et c'est précisément cet objet, cette âme, qu'ils s'appliquent à perdre, à corrompre, à compromettre, à mettre à mort, on le dirait; mais, quant à la mettre en noblesse et en santé — jamais!..

Hommes ! hommes... pourquoi n'êtes-vous que des insensés ? — Voyons, à combien estimez-vous ce que coûte la vertu du sentiment de l'éternité ? et à combien estimez-vous ce que l'absence de ce sentiment peut vous faire perdre ou bien vous rapporter ?

Hélas ! dit un homme sortant de la foule, — saint Éloi, je veux et je vais sur ce point tout vous dire et vous expliquer :

L'homme, sujet à la douleur ou à la joie immédiate et spontanée, est naturellement plus disposé à souscrire à ce qui l'affecte selon ses sens non délicats, mais contentés, qu'à ses sens blessés et contrariés ; c'est de là que partent, chez lui, les préférences qu'il accorde aux bonheurs de la terre sur les bonheurs du ciel ; bonheurs incertains, inconnus et si loin de sa portée et de sa main que, il faut presque dire, ils lui sont de peu de chose, pour ne pas lourdement dire qu'ils ne lui sont de rien.

Saint Éloi réplique :

Votre franchise sera récompensée par une instruction appropriée à votre manière de penser.

Votre tort est de croire qu'il faut, à l'homme,

traverser la vie tout entière en humanité avant de toucher aux satisfactions et aux jouissances qu'il doit voir se parfaire et se compléter dans la vie d'éternité.

Erreur ! erreur profonde, qui doit être rectifiée en disant : le bonheur de l'homme de foi et de sagesse commence aussitôt qu'il s'est appliqué à donner à ses œuvres la valeur et la qualité que sa conscience satisfaite reçoit et reflète en accord de ce qu'elle lui en rend en retour de bonheur vrai, de bonheur saint, de bonheur tel, qu'on peut en dire que, s'il est de la terre, il est non moins un bonheur du ciel !

Tout dans le bien se lie, tout dans le bonheur s'identifie, puisque, pris ensemble, ils font naître cette émotion sublime qui consiste à sentir en soi que Dieu en a sa part de joie, de satisfaction divine rendant les deux bonheurs que nous disons, le nôtre et le sien, et connexes et parfaits et intimes...

O hommes ! méditez, observez, discernez : tout, de ce qui vous concerne et vous touche, est dans l'unité de votre sort tracé par Dieu pour votre vie

en humanité, pour votre vie céleste en vie de lumière, dans sa condition de vie seconde et dernière.

—✤—

La mort s'extasie :

La mort, elle-même, est impressionnée de cette parole, assurant que la vie étant la loi régnante unique et formelle, sa fonction, en son agence personnelle, n'est plus rien que de simple office, ni triste, ni disgracieux, ni cruel...

Mourir est douce émotion,
la vie est la dure mission,
Dieu n'est que bonté et perfection.

La mort boude ; elle se croyait maîtresse en sa maison ; elle n'en était que la servante se tenant à la porte pour ouvrir du paradis les deux battants de la pièce où les âmes et les esprits sont admis en solennelle réception...

—✤—

Conclusion sur notre thèse de la Dévotion à la Mort par cette courte question :

Mon Dieu, vous m'aviez, par l'esprit, annoncé que j'écrirais sur la mort, et j'ai plutôt écrit sur la vie ! Mon livre est-il à refaire ? — Non, répond-on, dès que la mort est la vie, la mort n'est plus qu'une antithèse, la vie restant la noble, la seule et sainte thèse !

Mon Dieu, ma foi est rassurée, mon espoir est consolidé et ma joie prête à éclater quand, toutefois, la mort aura parlé...

La mort parle et dit :

C'est la mort seule qui mourra sans éternité, quand sera mort le dernier né...



DEUXIÈME PARTIE

SECOND DEGRÉ DE L'ENSEIGNEMENT

SELON SAINT ÉLOI

LUMIÈRE RAYONNANTE

Notion première.

La partie de ce livre que nous allons écrire sous le titre de « Lumière rayonnante » est destinée à soulever les voiles qui dérobent encore aux adeptes de cet enseignement la vérité sur des questions dont l'examen d'abord, et la solution ensuite, se réclament de l'aide des esprits.

« Contredire » n'est nullement le but de cet ouvrage; c'est « éclairer » qui en est l'objet capital; ce qui est assurer les lecteurs qu'ils auront plus à croire qu'à discourir sur ce qui leur sera dit d'étrange et de singulier dans ces pages mises, en toute sincérité, au service de la vérité.

Comme notre tâche ne saurait s'accomplir tout d'une haleine, bien qu'elle ait été conçue d'une manière spontanée et complète en son entier, nous ne pourrons cependant ici que l'effleurer et la restreindre à des parties choisies dans un tout dont

l'ampleur est telle, que nos proportions habituelles en seraient excédées considérablement sans même pouvoir nous promettre que notre thèse en serait, par cela, achevée complétement.

Ceux qui marchent avec saint Éloi sont ses amis, sans impliquer aucunement que les indifférents, même ses adversaires, soïent pour lui, par ce fait, des ennemis; les ennemis de la parole de saint Éloi sont ceux qui, l'ayant entendue, la faussent ou la transgressent en félonie et parti pris; mais non ceux qui n'ont d'autorité, — disons mieux, — de raison que leur ignorance pour s'attarder à la goûter.

Nous parlons pour tous et sans exclure personne; nous requérons seulement l'attention et le silence, car pour bien comprendre il faut entendre, et pour bien entendre, il est indispensable en premier de se recueillir et écouter.



Acquérir les hommes de foi, sans les détourner de leur croyance native, toute croyance étant à respecter par tout moraliste en philosophie ou de

sainteté, notre écrit à cette conquête veut s'appliquer, sans avoir à tenir compte des conseils qu'on pourrait donner à l'auteur sur ce qu'il aurait, à l'égard de ses livres déjà édités, à ajouter ou à réduire, c'est-à-dire à modifier.

Qu'on s'en garde donc et qu'on reste persuadé que rien de ce qui a été dit n'a le caractère de l'inutilité ; l'allégorie, la fiction auxquelles saint Éloi a souvent recours étant une manière, et des plus excellentes, de présenter les leçons de la morale par le côté le plus propre à les bien inculquer, tout en dissimulant leur rudesse et tout en visant à leur donner leur sens le plus étendu et de plus grandiose portée.

C'est pourquoi, dans ses livres, saint Éloi a souvent recours, comme les écrivains de l'antiquité, à l'apologue et à la métaphore, avouant qu'il s'est toujours agi, pour lui, d'instruire ses adeptes peu à peu, petit à petit, sans trouble pour leur esprit, et avec souci de ménager leur délicatesse, quoique, finalement, pour aborder un jour les plages nouvelles qui se montrent à l'âme au delà de la vie, c'est-à-dire au delà de son épreuve sur la terre où rien ne la contente selon sa dignité, selon sa nature exigeante

en vertus et en perfections que le ciel, seul, peut lui offrir et lui présenter.

Ce jour est celui d'aujourd'hui et nous allons commencer.

Donc, il sera traité, dans ce qui va suivre, tout à la fois de ce qui appartient à la science de la morale et particulièrement à celle de la spiritualité en notion de ce qui peut, dans cet enseignement au second degré, se donner et se livrer en circonspection voulue et recommandée.

Car tout écrit, touchant à la loi des mystères, ne peut avoir de nom que celui de « simple énoncé », surtout en matière, pour l'homme, de sa future destinée ; cette condition est forcée afin, et nous ne saurions trop le répéter, de lui laisser son mérite essentiel : celui de sa foi, qui est de croire en toute indépendance, de choisir et discerner en toute liberté parmi ce qui lui est donné pour l'éclairer, la pourvoir, la satisfaire, suivant ce qu'elle en a le désir, la faculté et la faible, la forte, voire même, s'il y a lieu, l'inassouvissable volonté...

En terminant cette parole d'ouverture, prions sous le contentement de ces suaves promesses pour

remercier Dieu d'avoir permis à saint Éloi d'élever d'un degré son enseignement accoutumé :

Mon Dieu !

Veuillez inscrire notre gratitude sur l'agenda où vous consignez ce que le cœur de votre créature vous montre et vous témoigne de reconnaissance et d'amour, de soumission et de docilité, de vénération sincère, de foi, d'espérance et de sentiments de charité répondant aux devoirs que vous lui imposez et aux vertus qu'en elle vous avez mises pour être par elle observées et, de vous, se faire estimer.

Ainsi soit-il.



L'homme en sa complexité.

L'homme est une trinité capitalisée dont
le corps,
la pensée,
l'âme,
sont des dénominations de sa personne subdivisée, sous la loi de ses particulières facultés. Ces facultés de l'homme, sous leur loi fonctionnelle, peuvent être encore autrement qualifiées par
vitalité,
spiritualité,
divinité.

A un autre point de vue, celui de l'unité absolue, l'homme doit être considéré comme une créature formée d'éléments concertés pour s'entr'aider, se solidariser en vocation de mission savamment coor-

donnée afin de lui procurer ce qui lui est nécessaire pour être, c'est-à-dire pour subsister, croître, s'entretenir, se réparer; pour penser, combiner, choisir, discerner; pour reconnaître dans la personne de Dieu son créateur, pour l'aimer et en tout s'y rattacher.

C'est là, en effet, ce qu'il faut indispensablement à l'homme pour constituer le mouvement des instruments ou des procédés qui sont ceux au moyen desquels il jouit de sa vie et l'exerce en humanité.

Oui, c'est là ce qu'il lui faut posséder pour porter son sang à la température qui le fait circuler, qui lui permet de se distribuer dans la mesure et la régularité voulues pour aborder chez l'homme tous les points, surfaces ou cavités, de sa personne, et y déposer, comme un engrais nourricier, ses substantielles qualités.

C'est dans ce parcours que l'acte de la matérialité s'accomplit en fournissant à la spiritualité le saint concours qu'elle doit en recevoir en faveur de son mécanisme propre, mystérieux et particulier, ayant charge, de son côté, d'éveiller et susciter chez l'homme le sens de la mysticité, autrement dit le sens de l'intelligence et de la pensée.

Nous nous résumons sur ce point-ci en énonçant que le cœur et le cerveau, si distincts du côté de leurs attributions et de leurs respectives fonctions, se concertent et s'entr'aident, comme il a été dit, en sage et fidèle réciprocité conforme à ce que Dieu en a lui-même ordonné.

Si le cœur est le serviteur de la santé, le cerveau est le serviteur de la pensée.

C'est le cerveau qui a mission d'élaborer ce qui est du domaine des admirables facultés qui sont l'idéal, le raisonnement, le sens de l'appréciation, et enfin celui de la mysticité, nom que nous donnons à l'aptitude de monter des choses vulgaires, ou de l'ordre de la matérialité, aux choses de l'ordre supérieur, dites de la spiritualité.

Ces choses de la spiritualité sont toutes celles que nos sens sont impuissants à constater en ce qu'elles procèdent, en réalité, d'un mystère qui est encore à expliquer; cherchons-le, toutefois, et appliquons-nous à le pénétrer.

D'abord, sachons ceci :

Le cerveau de l'homme est le palais épiscopal de

l'esprit; oui, de l'esprit, personnage mystérieux et inédit, que nous voulons en cet écrit placer à son rang et tirer du vague et de la confusion où il semble, comme de parti pris, avoir été confiné et injustement mis, quand il était si facile de lui faire son lot de distinction en condition nette, spéciale et rigoureusement incontestable; voici :

Ainsi que, par ce qui précède, on a dû l'avoir compris, nous donnons à l'homme trois essentielles subventions caractérisant des fonctions de genre radicalement différent :

1° L'organisme qui est le corps en état de vie active et pourvu de son système en entier que l'homme connaît assez pour nous dispenser d'en parler;

2° L'esprit dont saint Paul a dit qu'il souffle où il veut, l'esprit qui est tout ensemble intelligence, volonté, fluide, électricité; l'esprit qui, par libéralité de Dieu, au service de l'homme a été mis, pour s'entretenir mentalement avec lui, pour en recevoir son génie, pour en user à la gloire de son Créateur aussi bien qu'à son propre honneur.

Tel est l'esprit, dont nous aurons tout dit quand, pour nous faire comprendre, nous l'aurons, par similitude, autrement expliqué, défini :

De même qu'un brin de laiton est reconnu propre à recevoir la puissance considérable qui s'appelle électricité, force occulte mystérieuse, de transmission spontanée, incalculable et d'application aussi variable qu'illimitée; l'esprit est pourvu d'identique aptitude en rapidité de parcours; de même docilité à l'ordre qui lui est donné par une intelligence ayant pouvoir de lui commander, pouvoir de l'asservir et pouvoir de l'utiliser;

L'esprit de sa nature est nomade, il vient, séjourne, part et retourne; il est stable ou instable à sa volonté, il est agent fluidique et subtil; il est lui quand il veut, il remplace ou il est remplacé en conformité de la mission qu'il a reçue et qu'il remplit par concours direct ou par transmission d'un autre à lui ou de lui à un autre esprit délégué; toutefois, jamais le siége de l'esprit n'est vacant ni abandonné, car l'homme est toujours pourvu d'un esprit à demeure fixe sans qu'il ait à s'en informer pas plus qu'à s'en tourmenter.

Nous avons dit ce qu'était le corps, nous venons de dire ce qu'est l'esprit, il nous reste à parler de l'âme dont nous allons lever l'interdit, le mystère, et définir de cette âme la personnalité dont l'homme fut, en vouloir de Dieu, dès la création, annobli.

L'âme! — Découvrons-nous, Dieu est présent...

L'âme, c'est la sublime essence, la sublime nature, la sublime personnalité de l'homme d'abord sur la terre, puis dans les cieux, sa patrie d'origine et sa patrie encore en finalité divine;

L'âme, c'est le lien du faisceau de la trinité dont nous avons doté l'homme. C'est la raison d'être de l'homme, c'est l'individualité, réelle, estimable et respectable de la créature de Dieu, maintenue fidèle à sa condition première, sainte et spirituelle;

L'âme est cet élément dont la création tout entière est en possession plénière.

C'est par son âme que l'homme est le consort, le copartageant de tout ce qui a vie; c'est par son âme que lui est transmis le souffle que lui alloue son Créateur pour le fonctionnement de sa vie; c'est par son âme que l'homme se possède en Dieu; c'est encore par son âme que l'homme est acquis à l'incorruptibilité; donc, à la durée qui a pour nom : Éternité!

L'âme est, dans l'homme, la vie qui ne connaît

point la mort; la vie qui est principe du monde et des cieux; la vie inusable, indestructible, faite dès le commencement; la vie qui, dans les éléments que reconnaît l'homme, est l'unique élément que, de son côté, reconnaît et baptise ainsi de ce nom d'élément, Dieu tout-puissant.

Sans la vie, en principe universel et éternel, que pourrait mettre Dieu en intérêt dans la création du monde et du ciel?

Sans la vie, en principe universel et éternel, quelle pourrait bien être la raison justifiable de la vie et, ajoutons, de la mort aussi?

Sans la vie, en principe universel et éternel, que serait le bien, que serait le mal, que seraient le juste et l'injuste, que seraient l'amour et la foi?... Des énoncés sans valeur ou de valeur démonétisée, n'ayant cours qu'au pays de la fausseté où règnerait la duplicité, où prévaudrait la puérile et coupable inutilité.

Non, ce n'est pas dans cet ordre de vérités en contre-sens qu'il faut mettre les sublimes et admi-

rables vérités qui caractérisent les œuvres de Dieu éternel portant son cachet de lois solennelles.

Dieu fait ce qu'il veut et ce qu'il lui plaît de la matière, il peut la détruire ou bien l'illustrer en faisant sortir d'elle ce que sa volonté sublime y a enfoui et caché; mais, dans l'ordre bien autrement sublime de la spiritualité, ce qui est écrit est écrit; ce qui est décrété ne peut devenir un acte oublié, car tout ce qui a reçu de Dieu le nom d'élément, telle la vie en principe universel et éternel, est d'ordre immuable, indélébile en sa vérité, indestructible en sa nature; toutes conditions qui rentrent dans cette simple mais incontestable définition :

« L'homme est un consort de la matière, un bénéficiaire de la divine lumière, un commensal au festin que préside, au ciel, Dieu le Père ! »

L'homme est pourvu de la vie subdivisée : par la vie des organes, par la vie de la pensée, par la vie de l'âme en vie d'éternité.

Les organes se requièrent d'un mécanisme admirablement combiné ;

La pensée est l'apport de l'esprit ou des esprits qui hantent, fréquentent et occupent sans cesse le logis du cerveau et inspirent l'homme durant sa vie en humanité.

Quant à la vie céleste ou d'éternité, elle est la vie réservée à son âme au moment où, quittant sa prison du corps mortel, elle retourne et se fixe au ciel!



RÉSUMÉ

Le corps, agent d'exécution, corruptible et mortel ;

L'esprit, voyageur à demeure ou de passage, hôte fixe ou fugace, visitant l'homme avec ou sans attache ;

L'âme, elle, est le lingot d'or de valeur inestimable que rien non-seulement ne surpasse, mais encore que rien n'égale ;

Elle appartient au trésor de Dieu, elle fait partie intégrante de ses richesses aussi bien que de ses qualités ; non de puissance toutefois, mais de bonté, de pureté et de sainteté.



Consistance équivoque de l'idée communément répandue à l'égard de la Réincarnation.

Comment exprimer ce que la vérité a de part dans une question qui, telle qu'elle est entendue communément et acceptée généralement, est une erreur des plus manifestes, étant une vérité des moins cautionnées de fondement de raison et de sagesse ?

Il le faut cependant et, pour y parvenir, ce n'est pas par simple démenti, par simple protestation que nous devons agir, mais par raisonnements formulés en bonne logique, faisant, à l'instar de la vrille leur chemin en spirale plus qu'en droite ligne, moyen qu'en cette matière il nous faut préférer afin d'atteindre mieux notre but et plus certainement y arriver.

Si nous nous attardons quelque peu par l'adop-

tion de notre procédé, nous y gagnerons l'avantage d'aller en meilleure sécurité.

Ceci dit, nous pouvons commencer :

La réincarnation dont nous voulons parler s'entend d'une âme qui, ayant habité un corps matériel, serait admise à rentrer, après la mort de ce corps, et dans un temps plus ou moins espacé, en un autre ou en plusieurs autres corps, successivement et sur la terre conséquemment.

Ce cosmopolitisme d'une âme qui passe d'un premier corps matériel qu'elle a occupé, dans un autre corps matériel, puis dans un troisième et encore d'autres à la suite pour parfaire, dit-on, son perfectionnement et son mérite, constitue toute une gamme d'évolutions de vie et de trépas alternés, dont la répétative mission nous semble, au premier jugé, être bien plus propre à troubler qu'à accroître et certifier l'idée sublime et grandiose que l'homme pouvait autrement concevoir, de sa destinée réduite à une seule et unique comparution, en exemplaire d'humanité.

C'est là le fond, l'objet de cette dictée dans laquelle nous nous proposons d'examiner si, en se

rendant trop facilement à cette donnée de la pluralité des existences de l'âme réincorporée sur la terre, on ne commet pas, au premier chef, un abus de lèse-équité envers cette âme qui, habitant un corps matériel, y est péniblement en détention forcée, puisque chacun sait que l'âme insérée dans un corps n'y séjourne qu'en prisonnière aspirant à sa liberté.

Sait-on, d'abord, si ces réincarnations ont caractère d'amélioration ou caractère de châtiment et de punition? La question serait à vider au préalable, s'il n'était plus simple de déclarer *à priori*, quelque étonnement qu'on en puisse éprouver, que l'âme n'est point et ne saurait être de crime, de délit, ou de malfaisance inculpée ; car son sort de recluse et de prisonnière dans le corps mortel qu'il lui faut habiter, la relève suffisamment de l'imputation d'avoir pu user d'un libre arbitre, absolument nécessaire pour la rendre attaquable en n'importe quelle criminalité.

L'âme ainsi dégagée de toute solidarité à l'égard des torts de l'homme en sa vie d'humanité, peut-elle être alors justement compromise dans les écarts de la vie terrestre, et n'est-il pas, au contraire, démontré et acquis que, prisonnière, par conséquent

opprimée et de toute indépendance privée, elle n'est qu'une spectatrice empêchée, devant l'inconduite, l'immoralité de l'homme à qui Dieu, une première fois, l'a donnée ?

Et de ceci comment ne pas conclure que, pour l'âme d'impeccabilité pourvue, ces recommencements de vie, jamais épuisés en réincarnations successives, la faisant rentrer sans cesse comme sans raison, toujours prisonnière et empêchée, dans des corps animés, demeureraient sans profit pour elle ; or, s'il en est ainsi, ce roulement en cercle vicieux ne serait autre chose que l'accomplissement d'une œuvre mal qualifiée, puisqu'elle ne saurait avoir, au compte de l'âme, rien à redresser pas plus que rien à perfectionner.

Cette œuvre, de toute gratuité en résultats positifs, ne pourrait donc se réclamer que du temps que l'on dit perdu quand on l'a consacré à une tâche étant sans portée d'utile finalité.

Ce perfectionnement supposé de l'âme imparfaite ou coupable à l'expiration de son premier lot d'existence sur la terre, est un contre-sens flagrant dès que l'âme n'a pas de solidarité dans les torts de la matière ; c'est pourquoi nous repoussons la loi de

ces combinaisons vicieuses, incorrectes et portant préjudice à la loi souveraine, laquelle n'est point gagée, même pour un instant, du droit de s'assouplir et se plier à des compromis qui feraient brèche au principe de la perfection infaillible de Dieu, lors même que les choses s'offriraient aux yeux des hommes en aspect de qualité médiocre, fautive, ou de laideur telle, que cet aspect fût plus propre à provoquer leur doute que leur foi, et à les rendre même, moins courageux que blêmes.

Non ! — la raison qui est ici donnée du perfectionnement par voie de réincarnation, est une raison sans valeur ; disons plus, c'est qu'elle est une raison en contre-valeur de la raison plausible qui, seule, et à ce titre, pourrait être admissible.

Et, en effet, cette raison supposée doit être absolument repoussée, car elle mettrait en cause d'abord la puissance de Dieu, qui est « tout-puissant », puis, en second, sa perfection en œuvres « parfaites », et cependant, dans l'espèce, impuissant et imparfait à l'égard de l'homme qu'il aurait laissé, après maintes tentatives infructueuses et maints efforts décevants, aussi vicieux et incomplet qu'il l'était auparavant.....

L'âme n'étant point passible des torts du corps

matériel, qu'irait-elle chercher dans une vie nouvelle ? — Si le corps a péché, qu'il en pleure bien fort ; — mais pourquoi l'âme pleurerait-elle, en d'autres termes, pourquoi serait-elle en punition, en correction à titre de criminelle, dès qu'il est entendu qu'elle n'a jamais eu et ne pouvait avoir de rôle à sa charge dans les faits, quels qu'ils aient été, de l'ordre matériel auquel s'adosse, en agent uniquement responsable, l'homme en sa vie honnête ou déraisonnable ?

Ce point acquis, bien des choses qui étaient à dire ne sont plus qu'à mettre hors de notre thèse ; toutefois, pour en rendre l'autorité plus grande, plus concluante et plus parfaite, étant de moins en moins contestable, nous le formulerons, ce point acquis, en termes encore plus nets et plus précis :

Hommes !

L'âme humaine est de haute noblesse ; distraite de la personnalité divine, pure elle nous est donnée, pure elle reste, et pure elle retourne à sa patrie première, incorruptible, sans tache et sans péché, quels qu'aient pu être les milieux, bas ou élevés,

où, par sa destinée, elle aurait été condamnée à vivre, mais sans avoir, pour elle, rien eu à redouter du passage et de l'accomplissement, sur la terre, de son épreuve limitée.

Que le corps soit passible d'un châtiment réservé, la justice de Dieu en lui assignant la terre pour demeure fait œuvre de toute équité, et c'est là, si faire se doit, qu'au jour voulu elle saura le retrouver;

Que l'esprit, qui a pris sa part des actions bonnes ou à réprouver de la vie de l'homme sur la terre, soit, de son côté, assuré que rien ne lui sera ménagé : donc, il reste certain et avéré que l'homme n'a point de vie à recommencer; que sa formule d'homme en humanité est, il est vrai, une personnalité complexe sur la terre, mais sans cesser de se ranger, au moins jusqu'à sa mort, sous la loi unitaire.

Dans notre livre de la « Dévotion à la mort » nous avons déjà abordé cette question de complexité en expliquant ce qu'est : 1° l'organisme, son rôle, son sort et sa courte durée ; 2° ce qu'est l'esprit, hôte fugace et passager chez l'homme; ce qui nous reste seulement à dire, c'est ce qu'est de

l'homme, sous caractère de créature feudataire de Dieu, la personnalité réelle, immuable, en disant ce qu'est son âme admirable, que rien ne peut amoindrir et souiller; par conséquent, que rien ne peut déposséder de son lot de pureté, de son lot de sainteté, de son lot de bonheur et d'éternité?

La réincarnation étant expliquée, — la réincarnation est jugée.

Notre thèse laisserait trop à faire à l'homme partisan de la réincarnation, maintenant détrônée, si nous nous abstenions de répliquer, en superfétation peut-être nécessaire, aux réflexions, objections, argumentations des récalcitrants, ceux qui veulent absolument rester dans les ténèbres et que la lumière désespère.

Rentrons donc dans les développements d'abord dédaignés et que notre condescendance habituelle aux désirs de nos lecteurs ou auditeurs, nous fait un devoir de ne point supprimer, bien qu'ils n'aient rien à apporter en modification à la solution du

problème, telle que plus haut nous l'avons formulée.

Ces retours à la vie réitérée auraient leur raison d'être, suivant les partisans du phénomène des existences se récidivant, sans règle définie, dans le perfectionnement supposé et susdit d'une âme qu'il nous faut considérer comme ayant avorté dans sa mission première; ce qui lui rendrait nécessaire un recommencement à nouveau de sa vie corporelle sur la terre.

Ainsi réparer l'échec d'une existence antérieure et funeste par une autre existence, et plusieurs quand il y a lieu, est l'explication donnée, en raison péremptoire, pour motiver, de la réincarnation, la légitime et utile réparation d'un premier et mauvais devoir.

Sans doute, quand on n'a ni pressenti ni pénétré les vues de Dieu, immuablement décrétées, on peut, avec une apparence de sentiment d'équité, se dire: Dieu, voyant l'homme si généralement en détresse de qualités à l'achèvement de sa vie première, a cru, dans sa bonté, devoir lui en accorder plusieurs autres en surcroît pour lui faire voir ce que peut

devenir une mauvaise semence dans un terrain neuf et, sans doute, de mise en culture meilleure que celle qui lui est antérieure.

Mais alors il faudrait démontrer que le procédé aurait une garantie assurée de progrès infaillible, et que ce terrain, à nouveau ensemencé, n'aurait pas de sort possible en une jachère de plantes mauvaises, ou nuisibles, aggravant les récoltes de premier essai et donnant à l'œuvre non son amélioration dans le bien, mais, au contraire, mettant, plus encore, le bien ambitionné dans un complet de décevance et de temps perdu ayant été un temps de vain labeur autant que mal employé.

Eh bien! tout cela est au premier chef impossible, et nous ne saurions assez nous élever contre cette pensée, que les décrets de Dieu sont mobiles et changeants, au point de pouvoir devenir, de sévères qu'ils étaient, des décrets gracieux et complaisants.

Comprend-on ces compromis venant faire brèche au principe de toute loi divine, qui est l'équité, en récompense ou en sévérité, de ce que l'œuvre a été ; sans oscillation du fléau que le juge, tenant la balance, voit sur le bien ou le mal se fixer, déter-

minant l'arrêt qu'il prononce en toute justice et impassibilité?

Laissons donc ces existences réparatrices sans aptitude à rien réparer, ainsi qu'il n'est que trop bien démontré par l'absence des hordes et des armées qui devraient se faire voir en âmes méritantes ayant été réincarnées, et qui n'ont à nous faire voir que des cœurs corrompus, que des consciences d'ulcérations tapissées, que des œuvres équivoques, sinon de méfaits surchargées.

Où placer, dans ce milieu de calamiteux aspect, le profit annoncé d'existences répétatives et rectifiées en réincarnations successives? Nulle part on ne peut le signaler; car notez bien qu'il ne s'agit pas de découvrir un juste, mais, comme on l'a dit, des foules, des armées répondant au grand nombre de siècles écoulés, ayant à payer la dette de leurs œuvres faites et de mauvaises devenues bonnes, sous le répit accordé à l'âme qu'on dit avoir été coupable, pour se montrer en dignité reconquise dans des réincorporations effectives.

L'homme incomplet et Dieu impuissant à le créer parfait, sont, *à priori,* des propositions ridicules;

car Dieu revêt, sans exception, ses combinaisons du caractère sublime qui est le seul spécimen connu de ses œuvres divines.

Dans la donnée des réincarnations nécessaires, les sectateurs de cette idée de vérité impossible ne songent pas assez qu'à tous les points de vue elle se heurte à mille écueils de fait et de logique, puisque, au premier examen, on se dit : Mais est-ce l'homme alors ou bien n'est-ce pas Dieu qui, dans cet arrangement fautif et imparfait, est responsable du méfait ?

Si la vérité était du côté de la réincarnation nécessaire, c'est l'homme qui, selon nous, aurait à juger Dieu, et c'est un rôle qui est tellement absurde et risible que, n'eût-il contre lui que sa démence incommensurable, il suffit de la faire entrevoir pour aussitôt conclure que la cause en question n'y peut asseoir que sa confusion, se noyant dans une échappatoire.

Effectivement si, sans garantie nouvelle pour un perfectionnement assuré, l'homme recommence cent fois sa vie sur la terre, c'est renouveler, sous une autre formule, la fiction qui donne aux Danaïdes et

au traître Sisyphe la déception du labeur pénible répondant seulement à la tâche inutile.

Mais encore si, par preuve faite et expérience acquise, on montrait au profit de la thèse de la réincarnation supposée, et déjà d'application si lointaine, les produits accomplis de cette stratégie nouvelle, rien ne serait à mettre en discussion, les faits ayant valeur de témoignages repoussant tout faux raisonnement aussi bien que tout faux langage ; hélas ! les hommes sont malheureusement restés tels, que rien ne saurait notoirement établir que ceux qui s'en vont sont meilleurs, non semblables et surtout non pires au fond que ce qu'ils étaient comme antérieur échantillon...

C'est là un terrible et décisif argument, car si un fait de perfection se constate par la sainteté, combien ce fait, en restant si rare et isolé, fait-il tort, au lieu de lui profiter, à la loi de l'âme réincarnée sous prétexte de se parfaire en humanité !

Ceci n'est encore qu'un côté de l'examen auquel nous voulons nous livrer, non de parti pris arrêté, mais de bonne foi et en sincérité, pour voir si, par quelque fissure ouverte à nos recherches, nous ne

pourrions pas parvenir à pénétrer jusqu'au lieu où se tient, placée sur son trône, la radieuse vérité...

Le premier point que nous avions à traiter était celui de la nullité expliquée du principe direct de l'âme réincarnée ; or, nous croyons avoir bien clairement établi que la réincarnation, par le fait visible de la perfection exceptionnellement réservée aux âmes réincarnées, est bien loin d'avoir son diplôme, puisque, au lieu de hordes et d'armées d'âmes redressées en quittant la terre, c'est par des exceptions, précieuses assurément, mais en nombre si minime, qu'il faut en inférer que ce qui, de ces perfections certaines, se tient opiniâtrément éloigné, est en proportion fort considérable faisant preuve, en sens inverse, du résultat cherché ; c'est-à-dire, celui qui aboutirait à nous permettre d'avancer que l'amélioration supposée est de toute évidence, tandis que nous ne pouvons affirmer autre chose que, n'étant pas un fait de généralité, elle demeure forcément étrangère aux conceptions dont la réincarnation est l'objet, ne nous permettant, à aucun degré, d'en exciper, pour la justifier, et conclure que Dieu en prend l'attache à son œuvre de divinité.

La réincarnation de plus en plus démontrée en

son impossibilité est, par nous, de plus en plus repoussée.

La réincarnation érigée en nullité ne laisse-t-elle pas dans un désarroi lamentable les sincères spirites qui en ont adopté la donnée comme notion intégrante à la notion générale du spiritisme à respecter ?

Non ;

Rien de tel ne peut être ; attendu que l'âme, qu'elle soit à nouveau renfermée dans un corps mortel ou qu'elle en soit dispensée, dès qu'elle doit finalement, dans l'une et l'autre hypothèse, au ciel aller, la différence qui est seulement à signaler est qu'elle a, dans le premier cas, bien des étapes à faire sur la terre quand, dans l'autre, elle n'en a guère, puisque de première ascension elle quitte la terre pour les lieux célestes où, étant arrivée, elle reste, raccordant son bonheur à la destinée heureuse qui est sienne et assurée, bien que, par son épreuve de la terre, elle en ait été suspendue, en privation temporaire.

Il y a, toutefois et encore, à raccorder les idées que nous avons redressées avec celles qui sont plus ou moins à abandonner.

En premier lieu, l'âme est-elle donnée à l'homme en mission de premier degré ou a-t-elle, comme âme, une antériorité?

Elle a évidemment, comme âme, une antériorité, puisque, issue de Dieu même, elle en a la même nativité; mais il suffit de dire, ici, qu'elle date de plus loin que de sa présence sur la terre, car son acte de naissance déjà à la création était authentique, voulant dire qu'elle en a fait alors, et tout à la fois, témoignage et manifestation.

Qu'a donc pu faire l'âme durant cet espace si considérable de la création à son époque d'incarnation? Elle a salué les mystères; elle a dégrossi sa rusticité première; elle a préparé son droit d'admission à la participation des épreuves imposées à toutes les âmes qui ont été par Dieu créées...

Mais les âmes, placées dans des corps d'êtres voués à l'ignorance, à la stupidité, au malheur, à la quasi-bestialité, sont-elles donc à considérer comme ayant reçu leur lot d'égalité avec celles mieux partagées; et, comment, dans tous les cas, donner satisfaction en ceci à la loi juste et à la condition d'équité?

Rien n'est cependant plus simple et plus facile à

expliquer ; — l'ignorance des fins de Dieu peut seule excuser la peine qu'on prend de la poser : hommes ! l'âme étant prisonnière en tout corps, quel qu'il soit, où Dieu, sur la terre, l'a placée, le cachot où elle est détenue, qu'il soit le corps du nègre imbécile ou le corps de l'homme de la civilisation avancée, est un cachot de peu de préférence ; la seule jouissance de l'âme étant toute, non dans le corps choisi qu'elle aura pu habiter, mais dans son indépendance de tout séquestre, nous voulons dire dans le retour à sa liberté !

Le tort de l'homme en ceci est de faire trop souvent confusion entre l'âme, l'esprit et la matière organisée.

Là où l'homme ne voit qu'un homme, Dieu, lui, voit une trinité pour un temps associée à la mission unitaire qui est celle de l'homme en son état de complexité, mais sans identité de destinée, ce qui se constitue, sur la terre, en un sort qui est d'être à court délai, c'est-à-dire à la mort, divisé et renvoyé en droits respectifs et différenciés, donc sans solidarité, chacun au constable particulier, à qui est dévolu le droit d'autorité à l'égard de chaque fraction des trois unités : âme, esprit et matérialité.

C'est là que se domicilie et s'applique la loi de justice et la condition d'équité : tout nègre est nègre, tout homme de civilisation reste civilisé, et bien qu'en ces natures si opposées, ces lots semblent les uns à maudire et les autres à préférer, la condition de justice est satisfaite autant que la condition d'équité est parfaite.

L'âme, des deux côtés, étant l'âme éternelle, que rien du noir, que rien du blanc ne pouvait modifier et qui, rentrant au ciel, où nulle couleur n'est conservée, où nulle science humaine n'est appréciée, où les œuvres seules sont connues et considérées, fait que, ce qui devant les hommes n'est point expliqué, n'en reste pas moins, devant Dieu, une loi juste et bien observée.

Ici se place la nécessité de ne point laisser davantage dans l'obscurité la question de savoir : comment l'homme pourra se libérer de son devoir prescrit et en être récompensé ou puni, tenant compte déjà que son âme est, *à priori*, dégagée de solidarité, ce qui laisse au corps et à l'esprit tout le fardeau des œuvres de la vie ?

La responsabilité est en effet enlevée à l'âme qui, souffle de Dieu en émanation de vie, n'a pas de compromission possible dans les faits de la vie, étant, comme âme éternelle et divine, à l'abri de tout réquisitoire pouvant être dressé contre l'homme et l'esprit pour des faits d'iniquité en humanité. Restent, maintenant, le corps et l'esprit :

Le corps et l'esprit sont devant la justice de Dieu responsables de leurs torts, s'ils ont mésusé de l'indépendance et de la liberté qui leur avaient été laissées ;

Le corps, sous la loi du sang, était enclin à mal faire ; il a mal fait, il est puni ; mort, il se transforme en poussière jusqu'à, dit-on, la manifestation dernière ; son sort, en tant que corps matériel, n'a plus d'utilité définie, et ce serait trop dire à l'homme que de lui dire que le corps étant mort tout est à recommencer ou bien que tout est fini...

L'esprit, lui, est le rouage des inspirations qui ont eu le bien ou le mal dans la mise en œuvre de la vie. L'esprit, qu'il soit un ou qu'il soit en compagnie d'autres esprits, est, dans le premier cas, et sont, dans le second, les agents éditeurs respon-

sables du bien ou du mal que nous avons dit tout à l'heure.

L'esprit donc, est le bon esprit ayant bien agi, ou le mauvais esprit ayant tout compromis dans la vie accomplie; c'est l'esprit qui est le promoteur de tout bien ou le fauteur de tout mal; c'est l'esprit qui est le bien accueilli de Dieu, ou qui en subit les sévérités inévitables, s'il le faut et s'il y a lieu.

Le corps est dans la terre;

L'esprit s'élève dans un sort favorable, ou végète dans un sort misérable; il est rendu, par la mort de l'homme, à son centre, à son milieu, et devient le justiciable qui ne relève désormais que des arrêts de Dieu.

Tout se dégage, dans ces lignes dernières : l'âme est affranchie, — le corps est en prison sous la terre, son sort est une détention dont Dieu réserve le mystère ; — l'esprit, lui, est l'agent saisissable, il est sujet de toutes les souverainetés qui ont, au ciel, droit d'autorité ; sa récompense est aussi assurée que sa punition est assurée s'il a mis sa tâche, qu'elle ait été de longue ou courte durée,

en contradiction avec le bon devoir qui lui avait été assigné.

Aussi, l'esprit qui a inspiré l'homme en sa vie, de même que tous les esprits qui ont coopéré aux faits de l'homme, sont-ils punis et de châtiments accablés souvent, même, avant que la vie qu'ils ont troublée, faussée, déshonorée, soit entièrement achevée...

N'est-il pas de toute évidence que ce n'est pas autrement, mais ainsi que nous l'avons dit, que doivent être les choses devant, même, la simple raison humaine qui sans cesse se dit : « Les récompenses ou les châtiments mérités dans la vie accomplie ne sauraient convenir également et tout à la fois au corps, à l'âme et à l'esprit. »

De ces dires un peu écourtés, il ressort néanmoins et de plus en plus comme vrai et avéré, que la réincarnation n'a plus de constitution possible par le sort différencié des complexités dont l'homme, sur la terre, résume en lui la connexion simultanée.

Associés, puis disjoints, les droits de la matière, ceux de la spiritualité et ceux de la divinité, s'éteignent ou survivent à la mort de l'homme pour suivre, chacun, sa destinée providentielle, — soit

dans l'oubli, — dans l'espace — ou dans la vie nouvelle réservée à l'âme éternelle !

C'est l'esprit qui, n'appartenant pas à la facture individuelle, peut recevoir de Dieu des devoirs nouveaux ; mais l'âme, elle, reste étrangère à tout retour possible en arrière ; elle va devant elle ; elle s'élève dans les mondes où Dieu l'appelle, et se libère de ses missions en même impossible défaite que ce que son sort a de garantie en condition immuable et parfaite.

Hommes ! la fonction que l'âme a remplie sur la terre vous reste peut-être encore ignorée malgré sa haute aptitude de vertu de pureté, de vertu d'infaillibilité, d'exemption de solidarité dans la vie qu'elle a traversée, et dont nous l'avons gratifiée ? C'est que, alors, vous n'avez pas le don de concevoir que le faisceau de tant de perfections et de qualités a un lien que nous n'avons pas dit, il est vrai, mais que, de vous-mêmes, vous pouviez découvrir et de vous-mêmes dénommer : c'est la conscience humaine qui en est l'énigme expliquée ;

La conscience humaine ? — C'est l'âme en son action professionnelle ;

La conscience humaine? — C'est l'âme en sa résistance toujours certaine au mal qui est en germe dans toute nature humaine;

La conscience humaine n'est dotée que du droit de protestation, il est vrai, mais en tout ce qui est bon, elle approuve; en tout ce qui est mauvais, elle s'émeut, se manifeste et avertit même le criminel endurci. — Elle reste donc, quoi qu'il arrive, hors de cause, puisque le devoir qu'elle avait à remplir, par le secret ressort de l'obstacle moral dont elle est nantie, elle l'a apporté à la perpétration de tout mal et, cela, dans la mesure de sa mission en loyale exécution.

Les affirmations dont notre thèse avait à s'appuyer n'ont pas été toutes ici présentées, par la raison que, dans cet énoncé, en lueur première de vérité, tout n'était ni à dire ni à proclamer; nous n'avons voulu que faire distinguer l'âme d'avec le corps, puis d'avec l'esprit, et caractériser les rôles en démonstration suffisante pour conclure, de manière que la réincarnation ne puisse s'entendre du retour de l'âme divine sur la terre. Mais, d'autre

part, nous nous abstenons de disconvenir que l'esprit peut, lui, si Dieu le juge ainsi, faire des apparitions infiniment multipliées dans les corps pourvus de vie et les inspirer, les diriger, les sauvegarder ou les égarer, assumant sur lui, ou sur eux si plusieurs esprits ont agi de compagnie, les mérites ou les non-mérites des faits acquis.

Hommes! l'âme en personnalité de divine facture ne se confond avec aucune autre personnalité; elle suit sa course remontante sans jamais la discontinuer et sans rien recommencer...

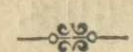
La marche de l'âme est tracée ; sa loi est la perfection et l'éternité ; son lot de gloire est décrété ; c'est Dieu qui en mesure la richesse ; et, à ce que Dieu a mesuré, qui oserait y porter atteinte, qui pourrait le diminuer, qui s'enorgueillirait de savoir l'augmenter ?

Spirites, l'esprit vous est laissé, mais souvenez-

vous que si l'esprit est l'esprit, l'âme seule est personnalité ;

Ainsi,

Sous la marge qui vous est laissée par cette absolue vérité, — manœuvrez, croyez, agissez.



La réincarnation reste, en troisième et final exposé, condamnée à la peine qui consiste à conspirer dans l'ombre, mais sans espoir fondé de jamais régner dans le monde.



Argumentation accessoire

---

1. — Sous les distinctions que nous avons établies, l'homme se demande, avec juste raison, où se place son mérite et qui, de son corps, de son âme ou de son esprit, en profite ; de même que, où se place son démérite, qui en a la solidarité responsable ; en somme, quelle est, de lui, la personnalité saisissable faisant face, au jour suprême du jugement, pour répondre à Jésus : — Présent !

C'est tout une genèse qu'il faudrait établir et définir pour l'offrir au questionneur, qui de tout voudrait s'enquérir; mais notre tâche ne saurait être telle et notre enseignement n'est pas, et à beaucoup près, arrivé aux élévations qu'il lui faudrait atteindre et où vient se placer ce qui serait à savoir pour entrer avec utilité dans les mystères non dévoilés ;

Savoir les choses sans savoir la raison de ces choses, serait déjà beaucoup savoir, mais nous ne pouvons pas même nous promettre de satisfaire à tant de curiosité, tout en consentant, cependant, à mettre le questionneur sur la voie de ce que la raison humaine, par le secours de la pensée, peut fonder de conjectures, avec les bases et les données que lui fourniront nos demi-confidences et nos indiscrétions limitées.

Hommes! si, comme êtres créés, vous croyez, par votre corps et votre figure de la terre, avoir une durable personnalité, votre erreur en cela appartient au domaine qui se dit : le domaine de l'énormité.

Pas plus que l'ongle de votre pied n'est de camaraderie avec le cheveu qui sur votre tête se domicilie, votre âme, votre corps, votre esprit, n'ont de possible que leur même impossible camaraderie.

La réunion des parties du corps de l'homme, en état de vie, constitue bien un aspect qu'on est porté à considérer comme un ensemble acquis à une sorte d'individualité ; cette individualité est trompeuse cependant, non de figure en son vivant, mais

de structure, tant les matériaux en sont distincts, venant de cent endroits différents.

Et, de fait, ces matériaux n'ont point de coexistence assurée, puisqu'ils doivent un jour arriver à se désunir pour retourner, chacun d'eux en particulier et à un moment donné, aux lieux respectifs de leur naissance qui sont ou les cieux, ou, pour la matière, soit la terre, soit le fumier...

Par ce mot de toute crudité comme de toute sincérité, nous pouvons déjà faire rayonner la lumière de vérité dans un court et simple énoncé : Il n'y a, pour l'homme, d'autre point d'appui à son mérite que celui qui se soude à sa personnalité solennelle; or, cette personnalité solennelle ne saurait être autre part que là où nous placerons la survivance la plus certaine de ce qui, de l'homme, échappe à la sentine où sa matérialité tout entière va s'échouer.

Cette survivance a deux nominalités; l'une s'appelle « l'âme divine » ; l'autre « l'esprit tel quel, quoique venu du ciel », puis c'est tout, dès que nous laissons de côté ce qui a dû périr ; c'est-à-dire les matériaux élaborés de la terre qui les avait su produire et a dû les reprendre, n'ayant consenti que momentanément à s'en dessaisir.

Il nous est impossible, on le voit, de creuser les

questions de la destinée de l'homme sans conclure jamais autrement qu'en disant, énonçant, affirmant que tout en est éphémère dans le présent et seulement durable et sincère dans le grand et sublime mystère dont le gouvernement appartient, non particulièrement sur la terre, mais aussi, mais surtout et perpétuellement à Dieu, — en spiritualité aux cieux !...

Nous avons, par ce qui précède, éliminé le corps du champ de nos recherches, mais nous y avons laissé l'âme et l'esprit dont l'homme de facture humaine est doté.

Abordons maintenant le second point de notre thèse, désormais simplifiée, et faisons resplendir la vérité sur ce qui nous reste de l'homme pour porter le bagage de son mérite, ou le fardeau contraire dont le reste assume la lourdeur en responsabilité redoutable et inévitablement à solder :

Nous pourrions suivre notre exposition dans un discours de plus longue haleine, mais nous préférons fournir les exemples que nous voulons donner

dans un ou deux tableaux puisés dans les nécessités de la cause, ce qui nous transporte vers les parvis célestes où se tient une instance sommaire et préparatoire, ainsi que, par ce qui est ci-après exprimé, on va le voir :

Une sorte de tribunal est formé ;

Un archange le préside ;

Des anges, des saints, des âmes libérées, des esprits en foule pressée, se font voir et, dans un silence absolu, regardent, écoutent, selon qu'en est pour eux le devoir :

Ame rentrée de la terre, parlez, — dit l'archange.

L'âme : — Mon sort fut d'être liée à un corps de facture d'élite ; tout, en ce corps, était combiné pour la satisfaction de Dieu, et je rentre avec le sentiment de conviction profonde que l'homme est pourvu de toutes les facultés qui peuvent lui permettre d'exercer sa vie dans le bonheur qu'en peut procurer la jouissance qui s'assortit à tout devoir bien rempli.

— Quels furent vos esprits ?

D'eux-mêmes trois esprits se présentent :

Le premier dit : J'ai présidé au début de la vie. Le second dit : J'en ai suivi le milieu au temps de sa force et de son énergie. Le troisième déclare avoir eu le déclin, façonné et préparé de telle sorte que sa mission n'a été qu'un corollaire à l'œuvre des deux fonctionnaires précédents, réalisée en concours de bonne entente et en union parfaite, conformément à la lettre de leur mission correcte.

L'archange prononce ainsi :

Tout, ici, a été dans sa loi naturelle ; que la digne âme ci-présente devant nous rentre dans ses droits de béatitude et séjourne au saint lieu où nous sommes, jusqu'à ce qu'un bon devoir lui soit assigné dans des mondes nouveaux pour elle, où, par son mérite, elle sera envoyée.

Puis, s'adressant aux esprits, l'archange leur dit ceci :

Esprits, votre tâche a été remplie en toute dignité, je vous retiens au service de Dieu qui, dans des missions de plus haute notoriété, récompensera votre zèle et donnera à votre droiture l'occasion

nouvelle de s'exercer pour franchir les autres degrés de vos avancements spirituels.

Ceci est la chose en son milieu bien placée; c'est la règle, c'est le devoir, c'est le chemin ouvert et la voie préparée; c'est le fonctionnement normal de ce qui est seulement le premier degré; l'âme qui, par l'archange, a été libérée reste dans l'attente, pour un temps de courte durée; mais, déjà, sa gloire est consacrée par les attributs distinctifs qui sont aux Bienheureux décernés.

Tout n'est pas identique dans les faits de l'esprit; si l'un est mis dans un rang avancé, combien d'autres en sont au contraire écartés et mis en punition sévère et prolongée, selon ce qu'ils ont mérité de rigueur justifiée.

Prenons notre second exemple en contre-partie du premier :

Comprosis est devant le juge, par son âme repré-

senté; son esprit est à son côté; — le juge dit à l'âme : Parlez.

— Sans défense et sans autorité, au corps de Comprosis je fus asservie en longue captivité ; je n'ai reçu dans ma mission de douloureuse nature, que des attaques en faits déplorables, ayant parcouru la gamme de tous les torts qui sont possibles aux hommes dans la voie mauvaise et détestable ; sans cesse j'ai éveillé dans la conscience de cet homme méchant le sentiment de la protestation morale et le sentiment du bien qui, en état latent, était en lui ; rien de bon n'a surgi de ces efforts charitables, et mon épreuve ne m'a valu que déceptions, amertume et longanimité pénible et superflue...

L'esprit, à son tour, est appelé à s'expliquer :

J'ai, seul, dans les actes de Comprosis, mis ma mauvaise nature en travers de tout bien ; je l'ai fait, je m'en accuse et me soumets sans avoir à invoquer rien.

L'archange résume :

Ame châtiée dans l'accablement de la disgracieuse mission qui a été la vôtre, vous n'avez à

votre compte que la lourdeur par vous subie d'une épreuve à déplorer, mais que vous avez traversée dans la résignation du devoir imposé : votre mérite n'est point engagé dans la cause ; rentrez au ciel qui vous avait envoyé sur la terre pour le temps nécessaire à votre émancipation de la loi de la matière ; vous en êtes désormais affranchie et purifiée : rendez-vous au saint séjour où l'âme éprouvée n'a qu'à louer Dieu et à se tenir disponible, en attente de ses volontés...

Esprit de Comprosis, ajoute l'archange, — aux ténèbres vous êtes condamné. La loi sévère vous sera appliquée et des épreuves successives vous conduiront au repentir que vous tardez, mais en vain, à manifester de vos fautes ; votre audace sera vaincue, vos méfaits seront réparés et vos actes mauvais, un à un, seront rachetés...

Le premier jugé, et Comprosis après lui, ont fourni leur leçon de laquelle, pour en tirer parti, il faut conclure par ceci :

L'âme est et reste au paradis ;
L'esprit est complimenté ou en punition est mis.
Comprosis, en corps matériel effacé, achève de

démontrer ce qui était l'objet capital de notre dictée.

2. — Le mérite de l'homme aurait sa récompense assurée dans les libéralités de Dieu si l'homme pouvait arriver aux cieux, mais le corps matériel n'y a point de gîte reconnu et la spiritualité seule y a son entrée voulue.

Donc, ni la récompense ni la punition de l'homme en nature d'homme ne sont sincèrement définies quand on les fait consister dans des félicités qui, sur la terre seulement, peuvent avoir leur prix et, tout autant, sont vaines formules, les punitions qui en sont la contre-partie n'étant pas, plus les unes que les autres, des dires que la logique et la raison ratifient.

L'âme et l'esprit restent seuls appartenir au delà de la vie au royaume de Jésus-Christ; c'est pourquoi nous devons insister pour faire bien comprendre que ce qui leur est distinctement attribué dans notre écrit est le seul lot de vérité qu'il nous soit permis d'offrir à nos lecteurs et, ici, de leur présenter.

Ce qui serait qualifié de redite, dans ces pages dernières, par un lecteur trop pressé, manquerait de justesse et d'équité en ce que nous devions éliminer de notre thèse ce qui pouvait en embarrasser la conclusion à laquelle nous allons arriver, répondant à la question posée : — Quelle est de l'homme la personnalité et, subsidiairement, où se place de l'homme la solidarité ?

L'âme est tout l'homme ; l'esprit est un coadjuteur qui a dirigé les actes de la vie sans participation de personnalité.

L'âme, rendue à Dieu, n'a plus la terre en souci, mais il n'en est pas ainsi pour l'esprit qui, ayant à faire le bien, n'a point su le faire ou ne l'a fait qu'à demi, quand, toutefois, ce n'est pas le mal seul qu'il a commis.

Ces affirmations viennent donner à la thèse de la réincarnation de l'âme sur la terre un nouveau démenti, et au retour possible de l'esprit parmi les hommes un nouveau et sérieux point d'appui.

Les spirites qui conversent avec les esprits doi-

vent donc se borner à considérer l'esprit qui a illuminé ou obscurci la vie de l'homme sur la terre, comme le seul correspondant spirituel qu'il leur soit possible d'entendre et de consulter par des évocations familières.

L'âme, elle, se retranche dans sa dignité ; elle est au ciel, comme le météore ; elle s'assimile, en erraticité, aux corps célestes qui, dans les espaces où les univers sont logés, vont porter les ordres de Dieu, ou remplir, par eux-mêmes, les missions qui leur sont données.

Rien, dans les choses qui ont leur loi en règle subjective par la création décrétée, ne peut dévier de sa voie, ni faire confusion, ni s'entrechoquer dans le rang qui, selon sa nature, lui est assigné.

C'est pourquoi le corps qui était de la terre sur la terre est resté pour y redevenir poussière ;

C'est pourquoi l'esprit qui inspire, suggère, constitue la pensée, est symbolisé par ses ailes qui font assez entendre quelle est sa mobilité, quelles sont ses fonctions multiples, quelle peut être sa bonne ou mauvaise conduite entraînant sa bonne ou mauvaise notoriété devant Dieu, qui sait l'asservir à

ses rigueurs ou, débonnairement, reconnaître et payer ses mérites de bon labeur.

Telle est la vie dans sa pratique de premier degré ; depuis la naissance de celui qui l'a exercée jusqu'au jugement en premier ressort, voulant dire celui qui, immédiatement, suit la mort.

La disjonction des connexités de la vie rend chacune d'elles à sa destinée d'ultérieure et respective fortune ; notre écrit n'a pas, aujourd'hui, à traiter ce qui touche aux mystères qui sont au delà de ce jugement en premier, et, d'un autre côté, rien de ce qui est du jugement appelé le jugement dernier, lequel serait réservé à la fin des mondes, rien encore, disons-nous, ne permet d'en parler. En effet, les mondes n'ayant point cessé d'exister, rien du suprême jugement n'est de réalité ; son échéance restant, au secret de Dieu, impénétrablement attachée...



PARENTHÈSES

COMPLÉTANT LA THÈSE

Avant-propos.

Saint Éloi serait tenté de s'accuser de n'avoir point suffisamment préparé les adeptes de son enseignement du spiritisme idéal et de céleste visée, en même temps qu'il les préparait au spiritisme moral et de pratique élémentaire usitée, et cela pour avoir voulu amener trop vite à une valeur d'intelligence élevée, les novices chez lesquels les aptitudes requises étaient si profondément enfouies qu'il lui eût fallu travailler davantage encore à les développer.

Mais ceux qui étaient arrivés auraient eu raison de se plaindre; c'est pourquoi il a fallu marcher sur le plan où il voulait placer l'avenir écartant de lui le souci de ce qu'il eût pu dire de prime abord, pour n'avoir point à y revenir, en laissant à l'ar-

rière de son enseignement ce qui pouvait marcher à l'avant.

Le spiritisme est assez coutumier de cet ordre à l'envers qui consiste à mettre le moins pressé au-dessus de ce qui par-dessus devait passer.

De là, la nécessité de combler des lacunes, de réparer, par des retours en arrière en rétrogradant sur ses pas, ce qu'à la bonne logique il a fait de dégâts...

Ainsi, par exemple et, entre autres, pourquoi les vérités de conscience, l'une des plus riches et des plus suaves publications de saint Éloi fait-elle supposer, pour l'âme, la possibilité du péché, quand, dans l'ouvrage de ce jour, l'âme est affirmée impeccable, étant, par son état de grâce et par privation de sa liberté, étrangère à tout acte de la vie en matérialité.

Ce grief et tous autres semblables relèvent de la nécessité où s'est trouvé saint Éloi moraliste, de donner son attention première aux choses les plus propres à disposer, puis à manœuvrer le cœur de l'adepte, qu'à le redresser dans ses idées déjà formées et qu'il eût été vain de vouloir attaquer avant d'avoir sondé et amendé convenablement le terrain sur lequel la semence de l'enseignement supérieur devait être jetée.

Le terrain a-t-il, en morale préalable, été bien et manifestement labouré?

Les troubles et les désaccords à prévoir ont-ils été habilement et convenablement détournés?

La conscience de l'adepte, aujourd'hui éclairée, a-t-elle été violentée ou troublée?

Nous pouvons péremptoirement affirmer que ces dangers ont été évités, que l'enseignement a suivi son cours et qu'à l'honneur de l'esprit qui en avait charge, à son but il est arrivé.

C'est à quoi il fallait en venir; maintenant, qu'il y ait à jeter un coup d'œil nouveau sur des énoncés en apparence de valeur doublée d'une contre-valeur, cela ne pouvait manquer de se présenter dans une suite de leçons expressément combinées pour faire témoignage de déférence, en premier, envers la foi, les scrupules, même les préjugés de l'adepte; rien de l'enseignement spirite ne devant abattre, démolir et ruiner, mais, bien au contraire, maintenir jusqu'à ce que l'enseignement progressif et successif — ayant pour visée d'ajouter et toujours ajouter — ait pu confier

au libre arbitre de cet adepte le soin de déplacer, de lui-même, les vérités premières par les vérités dernières leur venant par derrière...

Or, si l'âme, de prime abord, n'a pas été présentée sous son privilége d'impeccabilité, c'est que, au moment où saint Éloi a dû en parler, le temps n'était pas venu de faire apparaître l'esprit dans sa distincte, haute et réelle personnalité, puisque, alors, le corps et l'âme formaient seuls, de l'homme, en principe reçu et accepté, l'ensemble, en son complet de la créature qui se dit « l'homme en humanité. »

Donc, en ce temps-là, le corps mortel et l'âme immortelle constituaient l'homme en son entier; de là sa raison forcée d'attribuer à l'âme ce que, comme responsabilité, le corps ne pouvait pas porter; de ce fait est née « l'âme pécheresse » supposée, et justiciable de l'arrêt de premier degré qu'après la mort de l'homme le tribunal céleste a pour mission de rendre et prononcer.

Aujourd'hui que notre enseignement a gagné un rang plus élevé, aujourd'hui que l'esprit n'est plus en confusion possible avec l'âme, et que le dualisme que nous avons révélé fait à chacun sa part d'action

et sa part de mérite, naturellement les attributions se sont divisées et ont dû revêtir les charges aussi bien que les immunités répondant à leur respectivité.

Voilà, en effet, où nous a conduit la connexité, en tradition abusivement restreinte, de l'âme et de l'esprit, et ce qui nous amène à la division et au dos à dos que nous leur assignons ici.

Tout lecteur, pour peu qu'il s'applique à sonder la question de l'âme et de l'esprit, ne pourra manquer de reconnaître combien il est naturel et sensé de se demander pourquoi l'esprit agent de spiritualité a si longtemps été méconnu et a été si longtemps écarté de la prise de possession de son rôle d'activité dont les spirites, en particulier, ont, plus que tous autres, le devoir et le droit d'affirmer l'authenticité.

Nous nous fixons donc à ceci que nous ne saurions trop répéter et recommander :

L'homme, en son activité de vie sur la terre, est pourvu de son corps d'une part et de l'autre de son âme et de son esprit, agents certains autant qu'indispensables à sa vie.

Ce qu'il nous fallait, dans cette parenthèse, c'était de bien expliquer et bien faire comprendre

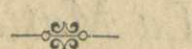
que ce que nous disons seulement aujourd'hui, plus tôt aurait été trop tôt dit, puisqu'il fallait faire naître à la lumière — l'Esprit, et que c'est seulement à présent que nous le faisons sortir de la passivité et de l'oubli.

A chacun son relief dans la mission que Dieu a répartie entre les agents accrédités de la vie de l'homme : à l'esprit les mérites ou les torts de l'esprit, et les mérites ou les torts de l'homme en plus et en surcroît aussi.

Quant à l'âme, elle reste tête haute dans le conflit dont nous sommes sorti, et ce qui, dans les chapitres nouveaux de notre présent écrit est dit d'elle, reste dit et reste tel.

Sous le nom de synthèse, nous avons tracé un ensemble de vues nécessaires à la compréhension de notre écrit, de son point de départ à celui auquel, dans notre combinaison d'avance arrêtée, il aboutit ; mais il faut, nous le sentons, nous rendre encore plus explicite pour prévenir toute question insolite, et surtout pour faire pénétrer, aussi avant que possible, les vérités que nous voulons édi-

ter et faire admettre de nos auditeurs ou de nos lecteurs; et sans toutefois, pour cela, nous adresser à aucune autorité dont le pouvoir serait de violenter au lieu simplement de persuader.



La matière, l'esprit et l'âme sublime vont avoir ci-après, en raison de ce qui vient d'être dit, leur chapitre particulier et leur notion intime.



La Matière.

Commencer par une synthèse générale pour poser un ensemble d'idées sur le sujet qui est à traiter, puis reprendre, par grandes divisions, les points principaux de la thèse; les définir séparément, les affermir et leur donner une souveraineté spéciale et individuelle pour les faire respecter et adopter, c'est la logique qui est la nôtre et que nous voulons exposer, en vue de la faire triompher.

« La matière » sera notre première étude, et c'est à elle que notre première parole explicative est naturellement dédiée.

Bien que la matière soit prise ici principalement, comme la masse dénommée du corps de l'homme en système de son organisme, il en sera aussi traité comme « nature » en contraste de ce qu'est « la spiritúalité » pure.

Comme organisme, la matière sert de domaine et de gîte à la vie d'exploitation; elle est un champ de parcours et d'extension à sa carrière définie, à son besoin et à son développement sur terre au titre de vie charnelle et usuelle.

La matière, restreinte à notre définition, c'est-à-dire à la charpente et aux divers accessoires de l'édifice admirable qui s'appelle l'édifice du corps de l'homme, est matière non brute et grossière, mais matière détaillée en pièces laborieusement appropriées au fonctionnement d'une certaine spécialité de fonctions dont l'ensemble, providentiellement combiné, ne saurait manquer d'affirmer la perfection de ses parties toutes si sagement et savamment coordonnées.

La matière, considérée en sa plus saisissante généralité, c'est la terre, c'est l'argile, susceptibles l'une et l'autre d'être, par loi de mystère, façonnées et transformées en une nature seconde ayant éliminé les impuretés, les éléments grossiers, les scories que, dans sa nature première, elle tenait en soi insérés.

En un mot, la matière seconde dont nous allons parler, devenue matière excellement préparée et

appropriée aux fins qui lui sont assignées, se trouve alors posséder son lot d'aptitude à devenir (admirez en cela de Dieu le génie et la volonté) un corps d'homme ayant, par ses organes perfectionnés, le don d'activité et celui qui le rend propre à recevoir et à loger le don de vie qui lui est attribué.

La matière n'est que prêteuse devant la vie emprunteuse;

La matière dit à la vie : Je prête pour un temps, et je reprends pour longtemps;

Elle dit encore : Je mets en œuvre ma science, sous la sagesse de mon intelligence à confectionner l'homme en riche organisme sur le spécimen que Dieu créateur m'a donné et que sa sublimité a elle-même formé en premier exemplaire, pour être conservé et reproduit sans cesse en correcte identité.

La matière devenue corps, offre alors, et quand l'heure est venue, aux principes germinatifs ses régions dépositaires des sources procréatrices attendant, dans l'émotion, l'instant voulu de s'élancer, sous les ardeurs de la volupté, vers les ferments

latents qu'elles ont à féconder, rompant les digues, brisant les obstacles et donnant à la loi de Dieu son lot de merveilleux devoirs, fournissant le plus haut témoignage de ce qu'est son immense savoir et son incompréhensible pouvoir.

L'homme, dès ce moment, est acquis...

La matière, dès l'instant qu'elle est traversée du mystère accompli, est élevée au degré qui se dit « matière organique », sous-entendant *matière* providentiellement dotée, scientifiquement constituée et de reproduction d'elle-même assurée.

Prenons maintenant, par un autre côté, notre sujet de la matière, qu'après avoir abordé par son concours en connivence de mystère de spiritualité, nous voulons remettre à sa place en cherchant sous d'autres aspects à en dire ce que, sans rien amplifier, nous en pouvons toutefois faire valoir et relever.



Matière ! toi qu'on dit brute et grossière, tu supportes les dédains, les dépréciations en mauvaises épithètes qu'on se plaît à te prodiguer ; mais

saint Éloi est fatigué d'aussi navrantes injustices de mensonges si flagrants et si osés, et c'est pour t'en abriter qu'ici il veut, en quelques lignes, dire ce que tu es en vérité :

Matière! tu n'es pas la stupide inertie, car tu changes de forme et, à ta manière, tu te modifies...

Matière! tu croîs et grandis, tu décroîs et te raccourcis; donc, à ta manière, tu vis...

Si tu vis, tu as dans la vie ton rang, ton titre, ta classe, ta mission en ton milieu; or, puisque tout ce qui a vie est de Dieu, honore-toi de ton sort : — Matière! tu es de Dieu.

Matière! tu es matière, — matière! tu es rudiment essentiel;

Matière! tu es faculté auxiliaire ;

Matière! tu es de Dieu esclave et tributaire;

Et, après Dieu,

Matière! tu es encore liée à l'homme en servilité secondaire.

Matière! que tu sois granit ou poussière, que tu sois la moelle inconsistante du sureau ou le bois de

chêne qui durcit sous l'eau, tu es la molécule typique en étalon véridique dont tout, de la matière, se capitalise et se revendique.

Matière ! tu es au désert, tu es sous les mers, tu es le sable du rivage, tu es le fond et la surface, mais que tu sois encore l'anthracite, la pyrite ou le ligneux; que tu sois seulement la gangue à laquelle adhère le métal qu'on dit précieux, tout de toi en valeur de beaucoup ou de peu est créé pour être à l'homme de fortune et richesse; mais, ô sort fatal et malheureux ! comme l'homme lui-même, en son corps et en sa chair, tu es de la terre et rien de toi, matière ! ne peut monter aux cieux...

Matière ! ta part ainsi définie réhabilite tes services, te réinstalle en ton domaine, te réintègre en ton utilité, en ton mérite singulier, en ton renom venant s'asseoir auprès de ceux qui, sans atteindre ni moins encore éclipser la gloire de Dieu, peuvent, non en tout lieu, étant exclus des cieux, se faire voir honorablement en leur sphère, disons plutôt en leur carrière...

Matière ! laisse-moi reprendre haleine, car j'aurais tant à dire que sans épuiser l'éloge que de toi je pourrais écrire, et ma mesure même fût-elle dé-

passée, qu'il me faudrait encore laisser en arrière beaucoup de ce qui s'en pourrait ici placer.

Je ne veux pas, cependant, ô matière ! tant méconnue et décriée, oublier de te saluer, toi! la terre; toi! la nourricière de la vie entière qui se pourvoit à tes inépuisables mamelles; toi ! qui fais que cette vie, qui n'aurait qu'un jour de durée, puisqu'elle cesserait dès qu'elle serait née, peut fournir son parcours de durée selon son lot et sa destinée...

O terre! ta fécondité, ~~tes~~ ressources si bien réparties et si multipliées, ta libéralité si entière sont des dons issus de la suprême volonté qui, dans sa prévoyance, a jugé devoir mettre, par toi encore, sur la table de l'humanité le couvert et le menu nécessaire, depuis l'herbe jusqu'au grain de blé !

O matière! n'es-tu pas la nature? n'es-tu pas cette Providence spéciale que l'homme encense et admire, qu'il aime à invoquer, à laquelle il s'en remet en toute confiance et par laquelle, mon Dieu! finalement il vous honore; mais trop souvent, dans l'ignorance de ce qu'à sa reconnaissance vous avez de droits en premier ?

O matière ! ô nature ! vous qui par Dieu avez été formées, soyez saluées par l'homme en vos majestés et croyez à la reconnaissance qui se répercute de celle sans égale qu'à Dieu tout-puissant, notre Créateur, notre Père, nous devons tous, — cieux et terre ! — lui faire entendre en nos hymnes et en nos prières...



Dieu tout-puissant ! ceux que vous avez appelés à la vie, et sortant de la matière, se courbent et s'inclinent devant vous en sentiment d'adoration, d'expressive gratitude et de profonde soumission...



L'Esprit.

On peut sans trop s'avancer souscrire à cette vérité : selon l'homme est l'esprit; selon l'esprit est l'homme, ce qui est exprimer en succinct énoncé qu'ils sont liés en une telle solidarité que leur union pourrait tout aussi bien s'appeler confusion dès qu'on sait que l'homme et l'esprit, que l'esprit et l'homme, tant que dure la vie, c'est tout comme.

L'homme, en son corps, est un instrument qui résonne selon qu'il est embouché par l'esprit.

L'homme est une sorte de personnalité, non d'entière passivité, puisque avec la voix de sa conscience écoutée, et sous l'effort le plus léger, il peut du mauvais esprit s'éloigner, et avec discernement et protection, agir dans le sens du bien qui, sur le mal, ne demande qu'à triompher.

Ceci suffit à démontrer comment le corps et l'esprit sont conjoints et unis, et comment ils appartiennent, le premier aux lois violentes de la terre; et l'autre à la haute et sereine juridiction des cieux...

Avec ceci plus rien ne reste abrité d'ombre puisque l'homme, corps et esprit, fait successivement face au double jugement qui assure la justice sommaire de la terre au nom de la loi humanitaire et, par l'esprit, tenu de réversibilité, celle posthume des cieux, au nom de la loi de spiritualité.

Conséquent dans notre argumentation, nous suivrons, en leur directe mission, l'homme, créature de Dieu sous l'asservissement de l'esprit, et l'esprit sous l'action dirigeante qui lui est attribuée, laissant l'âme en dehors jusqu'au moment où, plus spécialement, nous aurons à en parler.

Notre thèse, jusqu'ici, a laissé planer sur les peines et les récompenses de l'homme, en tant que corps mortel, une grande incertitude, notamment par le fait de la mort qui détruit de ce corps ce qui en a existé; mais cette incertitude s'explique ou plutôt disparaît dès que la vérité suivante apparaît :

Le corps a, sur la terre, son commencement et sa fin en parcours de destinée accomplie ; il a son lot qui s'ouvre par la vie, et son sort qui se clôt par la mort ; mais, entendons-nous, sous la réserve de ses actes quelconques réversibles, nous l'avons dit, sur l'esprit, compagnon de sa vie et qui, bien que séparé, cependant lui survit.

Déjà, par ce qui précède, l'âme a dû être écartée, par privilége de divine origine, des périls et des solidarités de la vie d'humanité ; maintenant c'est le corps qu'à son tour nous en excluons, attendu que sa vocation purement matérielle, étant par la mort épuisée, nous n'avons plus qu'à le porter en terre pour rentrer, comme matière, dans sa nature et condition premières.

L'esprit nous reste seul pour répondre des faits du passé, pour ce que nous avons à en dire, c'est assez.

C'est assez, parce que l'esprit est le promoteur, l'unique et conscient auteur des actes de l'homme en ~~tout~~ ou mauvais relief sur la terre ;

C'est assez, parce que l'esprit qui a été l'inspirateur, le conseil de l'homme, qui a participé à ses

œuvres, qui l'a guidé dans ses manœuvres, est bien l'instigateur et l'agent responsable jusqu'au bout des mérites tels quels, en actes admirables ou criminels, de l'homme en sa vie mortelle.

Posons avec soin nos jalons au fur et à mesure que nous avançons :

L'âme impeccable et indéfectible reste sainte et pure ;

Le corps, lui, instrument d'exécution, de sort et de destinée précaires, parcourt de vie à trépas sa carrière, livrant à la justice dernière l'esprit qui l'a conduit bien ou mal du berceau où il est né jusqu'au jour où dans sa bière on l'a mené au cimetière.

La notion de vérité sur la complexité de l'homme en créature animée ne nous laisserait à dire que bien peu de chose pour contenter l'esprit curieux du sort de l'homme restreint aux points de science avancée abordés dans cette dictée, mais nous pouvons encore aller plus avant et nous voulons nous y risquer puisque nous avons promis de chercher à soulever le voile de l'incompréhensible et de l'inconnu, sans dépasser les limites qui sont imposées à notre discrétion bien observée.

L'esprit, par tout ce qui a été dit, est, on le voit, intéressé dans toutes les causes; celle du corps en premier, la sienne propre par continuité, et enfin dans celle de l'âme qui, bien qu'en dehors de toute ingérence dans les péripéties de l'humanité, n'en a pas moins eu pour sa part à gémir de voir les lois de Dieu trangressées, méconnues, violentées sans pouvoir parvenir à mettre obstacle aux vouloirs obstinés, aux ardeurs mauvaises du corps et de l'esprit en communauté.

Donc, l'esprit agent de bien, agent de mal, agent responsable et saisissable, devra répondre à toute demande quand Jésus lui adressera la question qui ainsi s'intitule et dont voici la formule : Esprit, qu'avez-vous fait de bien, de mal, de médiocre ou de nul?

Ce qu'il est bon de dire et qui est heureux en ceci, c'est que l'esprit, qu'il ait fait le mal ou le bien, il le dit; ce qui évite à l'interrogateur le souci des chemins de traverse pour arriver à savoir en sincérité stricte ce que les faits confessés ont eu de honte ou de mérite.

Le jugement rendu, les conséquences en sont aussitôt appliquées; si c'est le mal, par les peines

édictées au code de la spiritualité; si c'est le bien, par les récompenses qui au bien sont attachées.

L'esprit est donc le personnage qui reste payeur ou receveur, en fin de compte, devant le juge incorruptible délégué de Dieu notre Seigneur : pas d'enquête, pas d'instruction préalable, ni avocat, ni défenseur; pas de débats, pas de réplique, rien n'y est aggravé, rien ne peut être dissimulé, pas même atténué; on questionne en vérité, on répond en vérité, et on juge en infaillible justice pour punir ou récompenser.

L'esprit, quand on y songe en réflexion attentive et profonde, est le seul de la complexité de l'homme qui, par sa nature tout à la fois et terrestre et céleste, peut pour l'homme, et pour lui, répondre aux appels de la terre et du ciel;

C'est l'esprit qui peut être déprimé ou exalté par le degré de faveur ou de sévérité que son arrêt lui aura assigné;

C'est l'esprit qui aura à mettre le pied dans des hiérarchies de bonne ou de mauvaise renommée, étant celles qui sont vouées aux fastes de la victoire remportée, comme il peut le mettre devant celles

condamnées aux ténèbres, où toute fausse gloire est renversée, maltraitée, salie et reléguée ;

C'est l'esprit qui est envoyé dans les sphères où resplendit la plus pure lumière, ou qui est précipité dans les entrailles de la matière pour y voir son rôle avili, ses mauvais instincts poursuivis, redressés ou impitoyablement punis.

C'est l'esprit qui revient hanter l'homme quand il en a reconquis le droit que, par ses fautes, il avait compromis; c'est l'esprit et non l'âme, comme par confusion on l'avait cru et on l'avait dit qui, rentré en mission active dans un corps nouveau sur la terre, s'amende, se perfectionne et peut retourner au ciel muni d'un bagage renouvelé s'il a su, en correctif du passé, se faire, autrement qu'en premier, estimer de Jésus et de Jésus considérer.

L'esprit est enclin au cosmopolitisme; il vient, il reste ou il part. Ceci a été dit spécialement pour qualifier non l'esprit donné en fixité à tout homme en état de vie; mais les esprits qui, voués à l'erraticité, sans mission définie et précisée, ont pouvoir de s'introduire, de s'impatroniser chez l'homme en concours de l'esprit titulaire véritable; mais

alors chacun, dans ce cas, a son lot de sécurité ou son lot de sévérité distinct et personnel au jour du jugement qui suit la vie mortelle, même avant...

L'esprit, par notre explicatif qui, de lui, a tout fait connaître et a tout exposé, n'ayant plus rien à nous apprendre, est rendu à sa liberté.



L'Ame.

L'âme, — c'est Dieu;
L'âme, — c'est la vie;
L'âme, — c'est la cause unique de la création;
C'est la raison du système mystérieux et cohérent qui se dit la facture organique des mondes et des cieux;

L'âme est comme la source puissante de la vitalité qui pénètre, remplit et anime tout ce qui se couvre de la bonté du divin Créateur dans les univers dont se forment son domaine, son empire, et dont il est le Seigneur!

L'âme est le foyer ardent de l'amour pur et véritable;

L'âme, en son attribut céleste, est la pépinière d'où se tirent, en rameaux verdoyants, toute vertu, toute sainteté en aptitude de fécondité;

L'âme est l'expression la plus élevée de l'affection de Dieu, car elle résume son œuvre en entier;

L'âme est la plus haute démonstration de ce que Dieu, dans son œuvre, a mis de sublime conception;

L'âme est le plus saisissant témoignage de ce que Dieu, dans son œuvre de création, a mis de noblesse, de sagesse, de sollicitude, de prévoyance, d'amour incomparable, de science admirable, de protection efficace à l'égard de toute chose et sous toute face.

Dire l'âme! c'est énoncer ce qui rattache l'homme à Dieu, en même temps que ce qui rattache Dieu à l'homme;

C'est dire quel a été le commencement, c'est dire le milieu, c'est dire l'avenir, en suivant, de l'éternelle et incessante pensée de Dieu, en labeur de Dieu tout-puissant!

C'est dire l'objet de sa préoccupation soutenue, son intérêt dominant, sa vigilance constamment en éveil.

L'âme est la vie en principe et en essence de vie.

L'âme est, de tous les principes, le seul principe souverain , le seul souverain principe.

La vie universelle,
C'est l'âme.

L'amour universel
est, de l'âme
créée au ciel,
l'acte du devoir professionnel.

De la félicité éternelle,
c'est notre âme,
créée au ciel,
qui en a la caution en elle.

—❧—

L'âme, en nature effective et providentielle, est dotation d'éternité conforme à ce qu'on entendra mieux en disant : c'est la dotation de la vie en droit écrit à l'immortalité des cieux.

L'âme, en nature effective et providentielle, est dotation de pureté immaculée et imperdable.

L'âme, en nature effective et providentielle, est dotation de vertu indéfectible et de condition impeccable.

L'âme est autre chose encore en définition inspirée, car elle est, en sens de métaphore, un soleil qui anime et vivifie ; elle est la flamme éternelle qui éclaire ; elle est un feu de pureté qui embrase et purifie !

Elle est
une force qui sommeille et qui, un jour, pour toujours se réveille...

Elle est,
c'est le cœur qui le dit,
la source des bons sentiments,
le ressort des beaux dévouements,
apanages de la fraternité
qui s'appelle : l'amour des autres
qui s'appelle : la charité !



ACTE

DE RECONNAISSANCE

ENVERS DIEU

En manière d'avis.

L'œuvre de saint Éloi s'est augmenté d'un livre nécessaire : « La Dévotion à la mort ». Ce livre est donné comme un complément indispensable et logique à la série des écrits précédents qui ont chevauché dans la morale, dans la foi, dans les traditions reçues, dans les documents de l'histoire, dans la fiction instructive, dans la vérité provisoire, attendant celle définitive.

Les manœuvres premières ont abouti à façonner l'adepte, à déplacer son parti pris déplorable, en ce sens qu'il était opposé à toute marche en avant, révélant plus son indifférence que sa satisfaction et son contentement.

Ce premier résultat est par lui-même déjà grand, mais plus grand encore il sera dès que saint Éloi dégagé des précautions premières envers ses habi-

tuels confidents, pourra aborder librement les vérités qui font antichambre en attente qu'on leur ouvre la porte, non à demi, mais tout entière et à deux battants.

Il vous faut donc, chers auditeurs fidèles, vous bien pénétrer de ce qui, par saint Éloi, vous a déjà été donné, afin d'être en mesure de comprendre, au moment prochain, ce qu'il veut y ajouter, si vous voulez ne point rester en arrière sans pouvoir suivre ses leçons et en profiter.

La nuée peu à peu se dégage; le ciel bleu se fait voir; la lumière l'envahit et bientôt elle régnera seule et entière.

La lumière, c'est le savoir; le savoir, c'est la vérité; la vérité et le savoir de bon savoir et de bonne vérité, c'est la foi, l'espérance et la charité.



ACTE DE RECONNAISSANCE ENVERS DIEU

Dieu tout-puissant et bon, les adeptes du présent enseignement reçu en saint Éloi sont pieux et fervents; si leur nombre ne forme pas encore un troupeau important, ceux qui, pour leur bonheur y figurent, ont le sentiment profond que la tâche gravée en leur cœur s'accomplira à leur honneur.

Dieu tout-puissant et bon, bénissez leur application en recherche de tout ce qui est bien; passionnez leurs aspirations; activez chaque jour davantage leurs efforts, leur courage et leur zèle pour rapprocher leur progression de l'ardent désir qu'ils ont de parvenir, de plus en plus, à vous plaire et vous mieux servir.

Dieu tout-puissant et bon, daignez nous donner, en vertus et en foi, ce qui peut valoir à l'homme de sagesse, votre attention, votre protection, ces gages si certains de votre tendresse. Ainsi soit-il.



OUVRAGES EN MANIFESTATION

DE SAINT ÉLOI

ÉCRITS PAR SEBRON.

1. — Moyens de se faire un bon esprit de médium écrivain.
2. — Apostrophe de saint Éloi aux hommes.
3. — La Médiumnité à l'œuvre selon saint Éloi.
4. — Dix prières de dix Saints.
5. — Le Médium comme il doit être.
6. — Explications, Semonces et Morales.
7. — Dix prières de dix Saintes.
8. — Le Médium aimé de Dieu.
9. — Le Spiritisme en sincère aveu.
10. — Les Outrecuidances humaines.
11. — Saintes Richesses de foi.
12. — Vérités de conscience.
13. — Soupir d'amertume.
14. — Propos conviant à la sagesse.
15. — Vie de saint Louis en Dieu.
16. — La Sagesse.
17. — La Vertu.
18. — Simples Discours.
19. — Sainte Stratégie en œuvres de charité.
20. — Le Spiritisme adversaire de ses adversaires.
21. — De l'Idée de Dieu.
22. — Concile contre Concile.
23. — Le Livre sans fin.
24. — Dévotion à la mort.

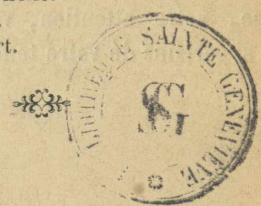


TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

DÉVOTION A LA MORT

Chapitres.		Pages.
	Invocation	1
I.	— Objectif du livre	3
II.	— La mort, pour la foi, c'est la vie sous nouvelle loi	7
III.	— Amour de Dieu est tout	11
IV.	— La mort ne connaît pas le devoir de la prière	15
V.	— La mort doit s'attendre sans impatience	23
VI.	— De la vie, la mort est le profit	26
VII.	— La tristesse de la mort est un contre-sens déplorable	29
VIII.	— La vie en synthèse de Dieu	33
IX.	— Prière en instance de lumières	43
X.	— L'homme en Dieu	49
XI.	— L'âme reste, en finalité, seule bénéficiaire en Dieu	54
XII.	— Arrêt contre tout douteur de la vie éternelle	61
XIII.	— La science interdite	69
XIV.	— Suivant la foi, la vie éternelle se conçoit	74
XV.	— Du bon et du méchant, l'accueil au ciel est différent	79

Chapitres. Pages.
XVI. — Rien du sort de l'homme ne peut se revendiquer du hasard 84
XVII. — Vanité des biens de cette vie ; réalité des biens de celle qui la suit 88
XVIII. — Apologue. — Un songe 94
XIX. — Religion de simplification. 108
XX. — Où la vie est, la mort est dedans. 116
XXI. — Criterium recommandé. 122
XXII. — Apologue mystique. — La justice de Dieu a son heure inévitable. 128
XXIII. — Résumé de la première partie 145

DEUXIÈME PARTIE

LUMIÈRE RAYONNANTE

I. — Notion première. 155
II. — L'homme en sa complexité 160
III. — Consistance équivoque de la réincarnation . 170
IV. — Argumentation accessoire. 195
V. — Parenthèse complétant la Thèse. . . . . Avant-propos . . . 211
La matière 218
L'esprit 226
L'âme 234
VI. — Acte de reconnaissance envers Dieu. . . . 243

Ouvrages en manifestation de saint Éloi écrits par Sebron 244

NANCY. — IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.



